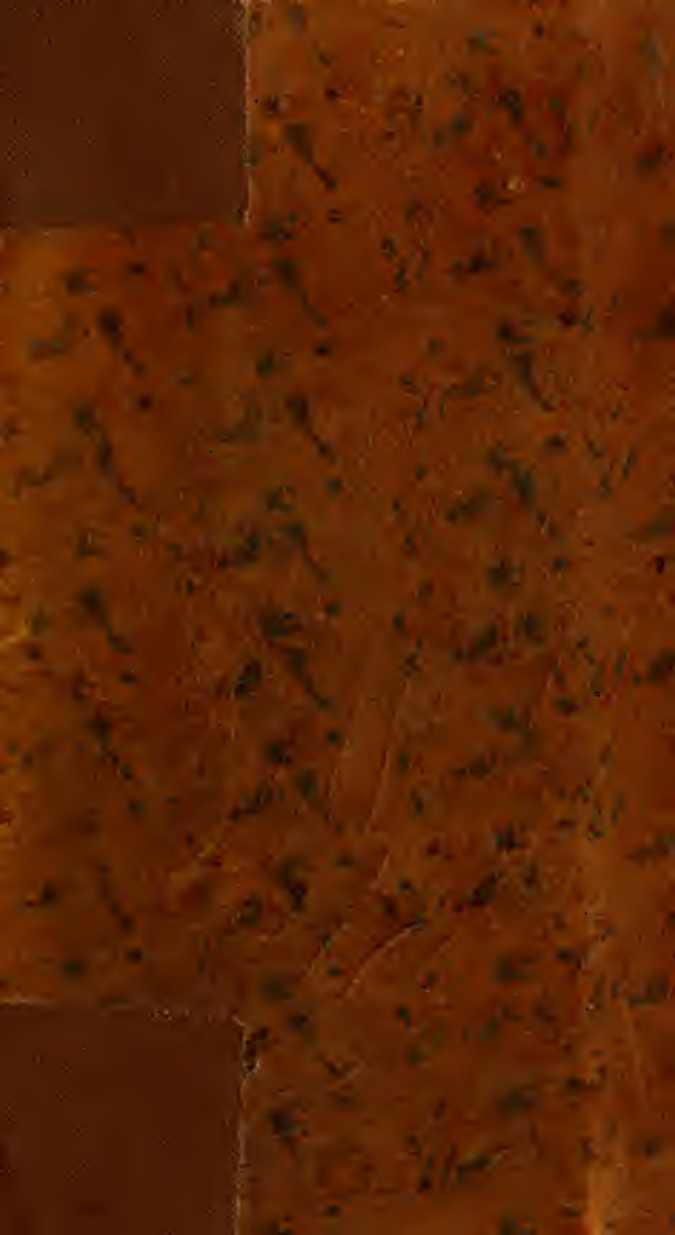






LES

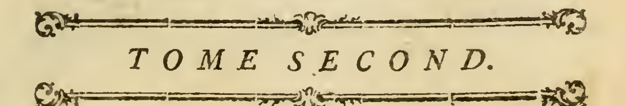
CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

DE

MESSIEURS

CORNEILLE.



TOME SECOND.

LES CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE MESSIEURS CORNEILLE,

AVEC

LE JUGEMENT DES SÇAVANS

A la ſuite de chaque Piece.

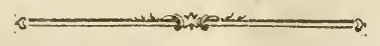
NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A ROUEN.

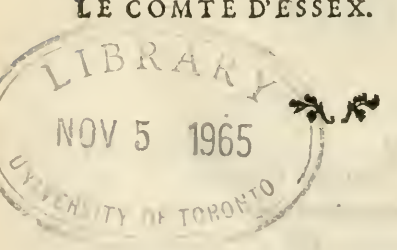
Chez PIERRE MACHUEL, Libraire, rue Ganterie, Hôtel de S. Wandrille.



M. DCC. LXXX.

AVEC PERMISSION.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce ſecond Volume.



RODOGUNE.

RODOGUNE,

PRINCESSE

DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

CLÉOPATRE, Reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, } Fils de Démétrius & de Cléopatre.

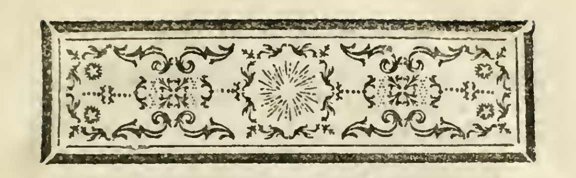
RODOGUNE, Sœur de Phraates, Roi des Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur de deux Princes.

ORONTE, Ambaſſadeur de Phraates.

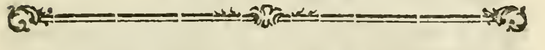
LAONICE, Sœur de Timagene, Confidente de Cléopatre.

La Scene eſt à Séleucie, dans le Palais Royal.



RODOGUNE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit ;
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa Princesse, & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frere, où notre Reine
Cessant de plus tenir la Couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné ;
De deux Princes jumeaux nous déclarer l'aîné,
Et l'avantage seul d'un moment de naissance
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,

Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet & l'autre Souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même Reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un Roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
Rodogune par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera Roi
Lui doit donner la main & recevoir sa foi.

TIMAGENE.

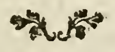
Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers & me souviens encor
Des malheureux succès du grand Roi Nicanor,
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulevement.
Voyant le Roi captif, la Reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée;
Et le sort favorable à son lâche attentat
Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'Etat.
La Reine craignant tout de ces nouveaux orages,
En sçut mettre à l'abri ses plus précieux gages;
Et pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frere enlever à Memphis.
Là nous n'avons rien sçu que de la renommée
Qui par un bruit confus diversement semée,
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sçachez donc que Tryphon après quatre batailles
Ayant sçu nous réduire à ses seules murailles,
En forma tôt le siege, & pour comble d'effroi
Un faux bruit s'y coula touchant la mort du Roi.

Le peuple épouvanté qui déjà dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la Reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire & seule & contre tous ?
Croyant son mari mort, elle épousa son frere,
L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
Le Prince Antiochus devenu nouveau Roi
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi :
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes ;
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat
Changeant tout notre sort lui rendit tout l'Etat.
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere
De remettre ses fils au trône de leur pere,
Il témoigna si peu de le vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
Ralluma cette guerre où succomba son frere,
Il attaqua la Parthe, & se crut assez fort
Pour en venger sur lui sa prison & la mort.
Jusques dans ses Etats il lui porta la guerre,
Il s'y fit par-tout craindre à l'égal du tonnerre ;
Il lui donna bataille où mille beaux exploits....
Je vous acheverai le reste une autre fois,
Un des Princes survient.

(Laonice se veut retirer.)



SCENE II.

ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice;
Vous pouvez comme lui me rendre un bon office.
Dans l'état où je ſuis, triſte, & plein de ſouci,
Si j'eſpere beaucoup, je crains beaucoup auſſi.
Un ſeul mot aujourd'hui maître de ma fortune
M'ôte ou donne à jamais le ſceptre & Rodogune;
Et de tous les mortels ce ſecret révélé
Me rend le plus content ou le plus déſolé.
Je vois dans le haſard tous les biens que j'eſpere,
Et ne puis être heureux ſans le malheur d'un frere;
Mais d'un frere ſi cher, qu'une ſainte amitié
Fait ſur moi de ſes maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins haſarder j'aime mieux moins prétendre,
Et pour rompre le coup que mon cœur n'oſe attendre,
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux;
M'aſſurer de celui qui m'eſt plus précieux.
Heureux, ſi ſans attendre un fâcheux droit d'aineſſe;
Pour un trône incertain j'en obtiens la Princeſſe,
Et puis par ce partage épargner les ſoupirs
Qui naîtroient de ma peine ou de ſes déplaiſirs!
Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire
Que pour cette beauté je lui cede l'Empire;
Mais porte-lui ſi haut la douceur de régner,
Qu'à cet éclat du trône il ſe laiſſe gagner,

Qu'il s'en l'aisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCENE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet;
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

Seigneur, le Prince vient, & votre amour lui-même
Lui peut sans interprete offrir le diadême.

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble, & la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette & mon esprit confus.

SCENE V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGENE, LAONICE.

SELEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui :
L'égalité, mon frere, en est le ferme appui,
C'en est le fondement, la liaison, le gage ;
Et voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également ;
Mais si vous le voulez, j'en sçais bien le remede.

SELEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte & vous cede
Tout ce que la Couronne a de charmant en soi.
Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon Roi,
Pour le trône cédé cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce foible droit d'ainesse,
Vous, satisfait du trône, & moi, de la Princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaiſir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choiſir
Qui de la même main qui me cede un Empire
M'arrache un bien plus grand & le ſeul où j'aſpire.

SELEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en ſont les témoins.

SELEUCUS.

Quoi, l'eſtimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'eſtimez-vous moins ?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Aſie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez auſſi ;
C'eſt là tout mon malheur, c'eſt là tout mon ſouci ;
J'eſpérois que l'éclat dont le trône ſe pare
Toucheroit vos deſirs plus qu'un objet ſi rare ;
Mais auſſi-bien qu'à moi ſon prix vous eſt connu ;
Et dans ce juſte choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable Prince !

SELEUCUS.

Ah, deſtin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frere ?

SELEUCUS.

O mon cher frere ! ô nom pour un rival trop doux !
Que ne ferois-je point contre un autre que vous ?

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SELEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'Amour, l'amour doit vaincre, & la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cede un Trône, & le cede avec gloire,
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cede est un lâche & ne sçait pas aimer.
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera Roi :
La Couronne entre nous flotte encore incertaine,
Mais sans incertitude elle doit être Reine;
Cependant aveuglés dans notre vain projet
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet!
Régnons, l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, & reprise pour elle,
Et ce Trône où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre,
Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons l'attendre.

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux sieges fameux de Thebes & de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il seme entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grece & saccagea l'Asie;

Un même espoir du sceptre est permis à tous deux,
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux ;
Thebes périt pour l'un, Troye a brûlé pour l'autre ;
Tout va cheoir en ma main, ou tomber en la vôtre :
En vain votre amitié tâchoit à partager ;
Et si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'ainesse obscur sur la foi d'une mere
Va combler l'un de gloire & l'autre de misere.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible arrêt !
Que de sources de haine ! hélas ! jugez le reste,
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du Trône & l'amour d'une femme ;
Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur ;
Dans le bonheur d'un frere on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thebes & Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ;
Ainsi notre amitié triomphante à son tour
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
Et de notre destin bravant l'ordre barbare
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous mon frere ?

SELEUCUS.

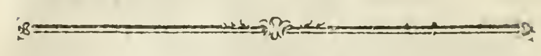
Ah, que vous me pressez !
Je le voudrai du moins, mon frere, & c'est assez ;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens ;
Mais allons leur donner le secours des sermens ;
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
Les Dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés & des nœuds immortels.



SCENE VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la Couronne ?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne :
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, & j'ai plaint leur malheur ;
Mais de grace achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avions laissée,
Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
Tontôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés ;
Sur l'une & l'autre armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse ;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La Reine ayant appris cette triste nouvelle
En reçut tôt après une autre plus cruelle,
Que Nicanor vivoit, que sur un faux rapport
De ce premier époux elle avoit cru la mort,
Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée,

Et que pour s'affranchir des fers de son vainqueur
Il alloit épouser la Princesse sa sœur.
C'est cette Rodogune où l'un & l'autre frere
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur pere ;
La Reine envoie en vain pour se justifier,
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
Son erreur est un crime, & pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadême
Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfans qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amans & court comme à la proie,
La Reine au désespoir de n'en rien obtenir
Se résout de se perdre ou de le prévenir.
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ;
Et changeant à regret son amour en horreur,
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte par-tout sa rage,
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirais-je enfin ? Les Parthes sont défaits ;
Le Roi meurt, & dit-on, par la main de la Reine.
Rodogune captive est livrée à sa haine ;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frere, elle les eût soufferts ;
La Reine à la gêner prenant mille délices
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices ;

Mais quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu ;
Je promettois beaucoup, & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous ſurprend, nous aſſiege, & fait un tel effort
Que la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle & nous daigne écouter ;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.
La Reine de l'Egypte a rappellé nos Princes ;
Pour remettre à l'ainé ſon Trône & ſes Provinces ;
Rodogune a paru ſortant de ſa priſon
Comme un ſoleil levant deſſus notre horiſon ;
Le Parthe a décampé preſſé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ſes terres ;
D'un ennemi cruel il s'eſt fait notre appui,
La paix finit la haine, & pour comble aujourd'hui ;
Dois-je dire de bonne au mauvaiſe fortune ?
Nos deux Princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si-tôt qu'ils ont paru tous deux en cette Cour,
Ils ont vu Rodogune, & j'ai vu leur amour ;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoiſſant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence,
Et peut-être à deſſein je la vois qui s'avance.
Adieu. Je dois au rang qu'elle eſt prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir.

SCENE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne ſçais quel malheur aujourd'hui me menace ;
Et coule dans ma joie une ſecrete glace,
Je tremble, Laonice, & te voulois parler
Ou pour chaſſer ma crainte ou pour m'en conſoler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous ſi plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de reſpect ;
Et le trône & l'hymen, tout me devient ſuſpect.
L'hymen ſemble à mes yeux cacher quelque ſupplice ;
Le trône ſous mes pas creuſer un précipice ;
Je vois de nouveaux fers après les miens briſés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguiſés ;
En un mot, je crains tout de l'eſprit de la Reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les Grands ſe calme rarement ;
La paix ſouvent n'y ſert que d'un amuſement,
Et dans l'état où j'entre, à te parler ſans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette crainte.
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux Etats
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats ;
J'oublie & pleinement toute mon aventure,
Mais une grande offenſe eſt de cette nature

Que toujours ſon auteur impute à l'offenſé
Un vif reſſentiment dont il le croit bleſſé ;
Et quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie ;
Et toujours alarmé de cette illuſion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occaſion.
Telle eſt pour moi la Reine.

LAONICE.

Ah, Madame, je jure
Que par ce faux ſoupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un déſeſpoir jaloux
Où força ſon courage un infidele époux.
Si teinte de ſon ſang & toute furieuſe
Elle vous traita lors en rivale odieuſe,
L'impétuoſité d'un premier mouvement
Engageoit ſa vengeance à ce dur traitement ;
Il falloit un prétexte à vaincre ſa colere,
Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire ;
Quand je me diſpenſois à lui mal obéir,
Quand en votre faveur je ſemblois la trahir,
Peut-être qu'en ſon cœur plus douce & repentie
Elle en diſſimuloit la meilleure partie,
Que ſe voyant tromper elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la ſatisfaiſoit mieux.
A préſent que l'amour ſuccede à la colere,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere ;
Et ſi de cet amour je la voyois ſortir,
Je jure de nouveau de vous en avertir.
Vous ſçavez comme quoi je vous ſuis toute acquiſe :
Le Roi ſouffriroit-il d'ailleurs quelque ſurpriſe ?

RODOGUNE.

Qui que ce ſoit des deux qu'on couronne aujoud'hui,
Elle ſera ſa mere, & pourra tout ſur lui.

LAONICE.

Qui que ce ſoit des deux, je ſçais qu'il vous adore ;
Connoiſſant leur amour pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi, sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est mal-aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'un à l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence,
Mais cette indifférence est une aversion,
Lorsque je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour ! incroyable chimere !
Je voudrois être à lui si je n'aimois son frere,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame.
Quelque époux que le Ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je sçaurai l'accepter avec même visage,
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari regne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aiſément je devine;
Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le Prince....

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur;
Ma rougeur trahiroit les ſecrets de mon cœur,
Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon ſilence;
Même de peur qu'un mot par haſard échappé
Te faſſe voir ce cœur & quels traits l'ont frappé;
Je romps un entretien dont la ſuite me bleſſe.
Adieu: mais ſouviens-toi que c'eſt ſur ta promeſſe
Que mon eſprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, aſſurez-vous ſur ma fidelité.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

SErmens fallacieux, ſalutaire contrainte,
Que m'impoſa la force & qu'accepta ma crainte,
Heureux déguiſemens d'un immortel courroux,
Vains phantômes d'Etat, évanouiſſez-vous.
Si d'un péril preſſant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut diſparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés
Qu'efface un prompt oubli quand les flots ſont calmés.
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuiſſans, haine diſſimulée,
Digne vertu des Rois, noble ſecret de Cour,
Eclatez, il eſt temps, & voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme ſujettes,
Mais telle que je ſuis & telle que vous êtes.
Le Parthe eſt éloigné, nous pouvons tout oſer,
Nous n'avons rien à craindre & rien à déguiſer,
Je hais, je regne encor. Laiſſons d'illuſtres marques
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des Monarques,
Faiſons-en avec gloire un départ éclatant,
Et rendons-le funeſte à celle qui l'attend.
C'eſt encor, c'eſt encor cette même ennemie
Qui cherchoit ſes honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à ſon tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre & ſur vous & ſur moi.
Tu m'eſtimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur juſques-là ſe ravale,

Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance & mon Sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadême,
Vois quel sang il me coûte, & tremble pour toi-même,
Tremble, te dis-je, & songe en dépit du traité
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, & les Princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
L'un & l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare;
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.
Ils penchent d'un côté prêts à tomber de l'autre,
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux.
Que votre secret sçu les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sçais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLEOPATRE.

Pour un esprit de Cour & nourri chez les Grands
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrans.
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le Ciel les a fait naître,
Vois, vois que tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne regne & je regne pour eux.
Quoique ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande;
Cependant je possede, & leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur Sceptre dans la main.
Voilà mon grand secret. Sçais-tu par quel mystere
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des Etats qu'il avoit regagnés.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur Trône & craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils;
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colere,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire,
Et content malgré lui du vain titre de Roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner;
Son retour me fâchoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus,
Je fis beaucoup alors & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie infame ou légitime
Que m'enseignât la gloire ou que m'ouvrît le crime,

Qui me pût conſerver un bien que j'ai chéri
Juſqu'à verſer pour lui tout le ſang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la ſuite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte,
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle;
Autant que l'un fut grand, l'autre ſera cruelle;
Et puiſqu'en te perdant j'ai ſur qui m'en venger,
Ma perte eſt ſupportable & mon mal eſt léger.

LAONICE.

Quoi? vous parlez encor de vengeance & de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une Reine?

CLEOPATRE.

Quoi? Je ferois un Roi pour être ſon époux
Et m'expoſer aux traits de ſon juſte courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame baſſe & groſſiere,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connois ce peuple & ſçais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il ſuit les étendards,
Que ſans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée;
Que ſous lui ſon ardeur fut ſoudain réveillée,
Ne ſçaurois-tu juger que ſi je nomme un Roi,
C'eſt pour le commander & combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aineſſe,
Et puiſqu'il en faut faire une aide à ma foibleſſe,
Que la guerre ſans lui ne peut ſe rallumer,
J'uſerai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épouſant ma haine au lieu de ma rivale;
Ce n'eſt qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir;
Et je ferai régner qui me voudra ſervir.

LAONICE.

Je vous connoiſſois mal.

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entiere.
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonniere,
Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang
Qui m'arrêta le bras & conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours
M'exposoient à son frere, & foible & sans secours.
Je me voyois perdue à moins d'un tel ôtage:
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moi j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire;
J'en obtins, & je crus obtenir la victoire,
J'ai pu reprendre haleine, & sous de faux apprêts. . .
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès,
Ecoute, & tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si chers à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien après tant de malheurs
Qui m'a coûté pour vous tant de soins & de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,

Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands Dieux, n'ai-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs & mes pertes;
Je vis votre Royaume entre ces murs réduit,
Je crus mort votre pere, & sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître;
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal desir,
Et de peur qu'il en prît, il m'en fallut choisir;
Pour vous sauver l'Etat que n'eussé-je pu faire?
Je choisis un époux avec des yeux de mere,
Votre oncle Antiochus, & j'espérai qu'en lui
Votre Trône tombant trouveroit un appui.
Mais à peine son bras en releve la chûte,
Que par lui de nouveau le sort me persécute;
Maître de votre Etat par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce Trône relevé,
Qui lui parle de vous, attire sa menace,
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place;
Et de dépositaire & de libérateur
Il s'érige en tyran & lâche usurpateur:
Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre;
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre pere & mon premier époux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons, je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler:
Je ne sçais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux Dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis:

Ni celui des grandeurs ni celui de la vie
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse du trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle :
Mais voir après douze ans & de soins & de maux
Un pere vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre Couronne après lui destinée
Aux enfans qui naîtroient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien,
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mere
Un trône racheté par le malheur d'un pere :
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste Ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités.

ANTIOCHUS.

Jusques ici, Madame, aucun ne met en doute
Les longs & grands travaux que notre amour vous coûte,
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour;
Le récit nous en charme, & nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre;
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Epargnez le dernier à notre souvenir :
Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée;
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau;
Un fils est criminel quand il les examine,
Et quelque suite enfin que le Ciel y destine,

J'en rejette l'idée, & crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le Sceptre avec même espérance,
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contens;
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en long-temps:
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse,
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace;
Et l'accepter si-tôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajouterai, Madame, à ce qu'a dit mon frere,
Que bien qu'avec plaisir & l'un & l'autre espere,
L'ambition n'est pas notre plus grand desir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance;
Et que celui de nous dont le Ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des Rois.

CEOPATRE.

Dites tout, mes enfans, vous fuyez la Couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec votre ennemie,
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.
O nobles sentimens d'une ame généreuse!
O fils vraiment mes fils! ô mere trop heureuse!
Le sort de votre pere enfin est éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être aussi;
Il vous aima toujours, & ne fut mauvais pere
Que charmé par la sœur ou forcé par le frere;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes ~~fils, le~~ tua par ma main.

Ainſi de cet amour la fatale puiſſance
Vous coûte votre pere, à moi mon innocence ;
Et ſi ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainſi vous me rendrez l'innocence & l'eſtime,
Lorſque vous punirez la cauſe de mon crime.
De cette même main qui vous a tout ſauvé
Dans ſon ſang odieux je l'aurois bien lavé,
Mais comme vous aviez votre part aux offenſes,
Je vous ai réſervé votre part aux vengeances ;
Et pour ne tenir plus en ſuſpens vos eſprits,
Si vous voulez régner, le trône eſt à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendreſſe,
Embraſſer ma querelle eſt le ſeul droit d'aineſſe,
La mort de Rodogune en nommera l'ainé.
Quoi, vous montrez tous deux un viſage étonné !
Redoutez-vous ſon frere ? Après la paix infame
Que même en la jurant je déteſtois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres ſecrets,
Qu'à vous ſuivre en tous lieux vous trouverez tous prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux Princes d'Arménie,
Nous pouvons ſans péril briſer ſa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juſte loi ?
Eſt-ce pitié pour elle ? Eſt-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouſer afin qu'elle me brave,
Et mettre mon deſtin aux mains de mon eſclave ?
Vous ne répondez point ! Allez, enfans ingrats,
Pour qui je crus en vain conſerver ces Etats,
J'ai fait votre oncle Roi, j'en ferai bien un autre,
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit... ;

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous penſe à ce qu'il me doit.

Je sçais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande :
Mais si vous me devez & le sceptre & le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie,
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris,
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix :
Je puis en disposer comme de ma conquête,
Point d'ainé, point de Roi qu'en m'apportant sa tête;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

SCENE IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SELEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégere !
O femme que je n'ose appeller encor mere !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne sçaurois-tu souffrir qu'on regne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux,
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidens tout ensemble & rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage & si respectueuse
Ou n'est guere sensible ou guere impétueuse ;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
D'en connoître la cause & l'imputer au sort.
Pour moi je sens les miens avec plus de foiblesse,
Plus leur cause m'est chere, & plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien,
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien ;
Je sçais ce que je dois, mais dans cette contrainte
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministere infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
Des deux Princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mere,
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.

Je tâche à cet objet d'être aveugle ou ſtupide,
J'oſe me déguiſer juſqu'à ſon parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au ſort qui m'a fait naître d'elle.
Je conſerve pourtant encore un peu d'eſpoir,
Elle eſt mere, & le ſang a beaucoup de pouvoir ;
Et le ſort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir ſa haine.

SELEUCUS.

Ah ! mon frere, l'amour n'eſt guere véhément
Pour des fils élevés dans un banniſſement,
Et qu'ayant fait nourrir preſque dans l'eſclavage,
Elle n'a rapellés que pour ſervir ſa rage.
De ſes pleurs tant vantés je découvre le fard,
Nous avons en ſon cœur vous & moi peu de part ;
Elle fait bien ſonner ce grand amour de mere,
Mais elle ſeule enfin s'aime & ſe conſidere ;
Et quoi que nous étale un langage ſi doux,
Elle a tout fait pour elle & n'a rien fait pour nous.
Ce n'eſt qu'un faux amour que la haine domine :
Nous ayant embraſſés elle nous aſſaſſine,
En veut au cher objet dont nous ſommes épris,
Nous demande ſon ſang, met le trône à ce prix !
Ce n'eſt plus de ſa main qu'il nous le faut attendre,
Il eſt, il eſt à nous, ſi nous oſons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent,
Il eſt à l'un de nous, ſi l'autre le conſent.
Régnons, & ſon courroux ne ſera que foibleſſe ;
C'eſt l'unique moyen de ſauver la Princeſſe ;
Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,
C'eſt l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau deſſein que ſon amour m'inſpire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conſpire ;
Notre amour aujourd'hui ſi digne de pitié
Ne ſçauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertiſſement marque une défiance
Que la mienne pour vous ſouffre avec patience;
Allons, & ſoyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

Fin du ſecond Acte,



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour ſuccede à la colere,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un Roi,
Et comme elle uſe enfin de ſes fils & de moi!
Et tantôt mes ſoupçons lui faiſoient une offenſe!
Elle n'avoit rien fait qu'en ſa juſte défenſe!
Lorſque tu la trompois elle fermoit les yeux!
Ah, que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice...

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
Quelle fidélité vous conſerve mon ame,
Et qu'ayant reconnu ſa haine & mon erreur,
Le cœur gros de ſoupirs & frémiſſant d'horreur,
Je romps une foi due aux ſecrets de ma Reine,
Et vous viens découvrir mon erreur & ſa haine.

RODOGUNE.

Cet avis ſalutaire eſt l'unique ſecours
A qui je crois devoir le reſte de mes jours;
Mais ce n'eſt pas aſſez de m'avoir avertie,
Il faut de ces périls m'applanir la ſortie,
Il faut que tes conſeils m'aident à repouſſer...

LAONICE.

Madame, au nom des Dieux veuillez m'en diſpenſer;

C'est assez que pour vous je lui sois infidele ;
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui comme Ambassadeur
Devoit de cet hymen honorer la splendeur ;
Comme c'est en ses mains que le Roi votre frere
A déposé le soin d'une tête si chere,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer ;
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste assurez-vous de l'amour des deux Princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs Provinces ;
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant, si j'étois ici vue,
Votre péril croîtroit & je serois perdue ;
Fuyez, grande Princesse, & souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

SCENE II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadême ?
Fuirons-nous chez mon frere ? Attendrons-nous la mort ?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, est assez difficile :
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville ;
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou s'il vous est permis encor de vous sauver,

L'avis de Laonice est sans doute une adresse ;
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La Reine qui sur-tout craint de vous voir régner
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix ;
Et le Roi plus piqué contre vous que contre elle ;
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs & nos légéretés
D'avoir osé douter de la foi des Traités ;
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie
Vous laissera moquée & la Reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le Ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons-nous braver une haine en colere
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frere ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister ;
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître & des Rois & des Dieux ?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire :
Faites-vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
Et ces astres naissans sont adorés de tous.

Quoi que puisse en ces lieux une Reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle;
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés.
Ils sont peu, mais vaillans, & peuvent de sa rage
Empêcher la surprise & le premier outrage.
Craignez moins, & sur-tout, Madame, en ce grand jour
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCENE III.

RODOGUNE *seule.*

Quoi! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amans mendier le service,
Et sous l'indigne appas d'un coup d'œil afféré
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté!
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses;
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir:
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force
Sans flatter leurs desirs, sans leur jetter d'amorce;
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine,
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux manes d'un grand Roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante
D'amour & de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria: *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*

Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr,
Toutes nos paſſions ne ſçavent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux ſur ce noir attentat,
Je ſuivois mon deſtin en victime d'Etat:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide
Des reſtes de ta vie inſolemment avide,
Vouloir encor percer ce ſein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné;
De la paix qu'elle rompt je ne ſuis plus le gage,
Je briſe avec honneur mon illuſtre eſclavage;
J'oſe reprendre un cœur pour aimer & haïr,
Et ce n'eſt plus qu'à-toi que je veux obéir.
Le conſentiras-tu, cet effort ſur ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je ſçais quelles ſeront tes douleurs & tes craintes,
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes,
S'il t'en coûte un ſoupir, j'en verſerai des larmes:
Mais, Dieux, que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux,
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards ſurpris garde-toi de paroître.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, Princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent,
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;
Mais un profond respect nous fit taire & brûler,
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'ainesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, & la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de Reine,
Notre amour s'en offense, & changeant cette loi
Remet à notre Reine à nous choisir un Roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la Couronne,
Donnez-la sans souffrir qu'avec elle on vous donne ;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les Dieux ;
Notre seul droit d'ainesse est de plaire à vos yeux,
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfere votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance & notre ambition.
Prononcez donc, Madame, & faites un Monarque,
Nous céderons sans honte à cette illustre marque ;
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet :

Son amour immortel sçaura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un Empire ;
Il y mettra sa gloire, & dans un tel malheur
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition & de votre espérance,
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir.
Comme sans leurs avis les Rois disposent d'elles ;
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des Etats est arbitre du leur,
Et l'ordre des Traités regle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, & non pas la Couronne,
J'aimerai l'un de vous parce qu'il me l'ordonne,
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine ;
Le choix que vous m'offrez appartient à la Reine,
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous.
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux ;
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, & que n'a-t-elle osé ?
Je veux croire avec vous que tout est appaisé ;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi.
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?

Faites un Roi, Madame, & régnez avec lui,
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
La Couronne est à nous, & sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse,
Votre inclination vaut bien un droit d'ainesse
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre;
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la Couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
Et tâchant d'avancer son effort vous recule :
Vous croyez que ce choix que l'un & l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
Et moi quelque vertu que votre cœur prépare,
Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare :
Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux,
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux ;
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne ;
Quoiqu'aisément je cede aux ordres de mon Roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

Sçavez-vous quels devoirs, quels travaux, quels
services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
Par quels dégrés de gloire on me peut mériter ?
En quels affreux périls il faudra vous jetter ?
Ce cœur vous est acquis après le diadême,
Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même ;
Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels ser-
vices
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
Et quels affreux périls pourront nous redouter,
Si c'est par ces dégrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du nôtre ;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des Rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il est temps de me faire connoître :
J'obéis à mon Roi, puisqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les Dieux que vous m'y contraignez,

Et que c'eſt malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,
Qu'un devoir rappellé me rend un ſouvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, Princes, tremblez au nom de votre pere,
Il eſt mort, & pour moi par les mains d'une mere;
Je l'avois oublié, ſujette à d'autres loix;
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'eſt à vous de choiſir mon amour ou ma haine,
J'aime les fils du Roi, je hais ceux de la Reine,
Réglez-vous là-deſſus, & ſans plus me preſſer,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix ſuivra le vôtre;
Je reſpecte autant l'un que je déteſte l'autre,
Mais ce que j'aime en vous du ſang de ce grand Roi,
S'il n'eſt digne de lui, n'eſt pas digne de moi.
Ce ſang que vous portez, ce trône qu'il vous laiſſe
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéreſſe:
Votre gloire le veut, l'amour vous le preſcrit;
Qui peut contre elle & lui ſoulever votre eſprit?
Si vous leur préférez une mere cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
Vous devez la punir ſi vous la condamnez,
Vous devez l'imiter ſi vous la ſoutenez.
Quoi, cette ardeur s'éteint! l'un & l'autre ſoupire!
J'avois ſçu le prévoir, j'avois ſçu le prédire.

ANTIOCHUS.

Princeſſe....

RODOGUNE.

Il n'eſt plus temps, le mot en eſt lâché,
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.
Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
Pour gagner Rodogune il faut venger un pere,
Je me donne à ce prix. Oſez me mériter,
Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, Princes.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SELEUCUS.

Que le Ciel est injuste ! une ame si cruelle
Méritoit notre mere & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphême.

SELEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez !
Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est & d'elle & de lui tenir bien peu de compte
Que faire une révolte & si pleine & si prompte.

SELEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, eſt bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
Et c'eſt à nos deſirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourmens!
Nos malheurs ſont plus forts que ces déguiſemens,
Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire eſt ſans nom, la vertu ſans honneur;
Où ſans un parricide il n'eſt point de bonheur;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me ſens affoiblir quand je vous encourage,
Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
Suit tantôt ſa douleur & tantôt ſa vertu.
Mon frere, pardonnez à des diſcours ſans ſuite
Qui font trop voir le trouble où mon ame eſt réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, ſi mon eſprit troublé
Ne ſecouoit le joug dont il eſt accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme;
Je vois ce qu'eſt un trône & ce qu'eſt une femme;
Et jugeant par leur prix de leur poſſeſſion,
J'éteins enfin ma flamme & mon ambition,
Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie,
Si dans la liberté que le Ciel me renvoie
La crainte de vous faire un funeſte préſent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuiſant.
Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
Et laiſſons-les ſans nous achever leurs querelles.

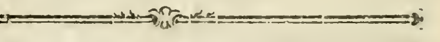
ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'eſpere encore un peu;
L'eſpoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu,
Et ſon reſte confus me rend quelques lumieres
Pour juger mieux que vous de ces ames ſi fieres.

Croyez-moi, l'un & l'autre a redouté nos pleurs;
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs,
Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez;
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre; & peut-être leurs coups
Vous trouvant au milieu ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mere
N'ont plus de choix ici ni de loix à nous faire:
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous puisque je vous fais Roi.
Epargnez vos soupirs près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-nous du vôtre;
Je n'en suis point jaloux, & ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.



SCENE VI.

ANTIOCHUS *seul.*

Que je serois heureux si je n'aimois un frere!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement,
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit,
On le croit repoussé quand il s'approfondit;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure se persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade.

Ces ombres de ſanté cachent mille poiſons,
Et la mort ſuit de près ces fauſſes guériſons.
Daignent les juſtes Dieux rendre vain ce préſage ;
Cependant allons voir ſi nous vaincrons l'orage,
Et ſi contre l'effort d'un ſi puiſſant courroux
La nature & l'amour voudront parler pour nous.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, & vous m'osez le dire !
Est-ce un frere, est-ce vous dont la témérité
S'imagine....

ANTIOCHUS.

Appaisez ce courage irrité,
Princesse, aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire ;
Je vois votre mérite & le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts.
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux ;
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des Dieux, au nom de cette flamme....

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame ;

Et votre eſpoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeans de ma civilité.
Je l'ai dit, il eſt vrai, mais quoi qu'il en puiſſe être;
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorſque j'ai ſoupiré, ce n'étoit pas pour vous,
J'ai donné ces ſoupirs aux manes d'un époux,
Et ce ſont les effets du ſouvenir fidele
Que ſa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, ſoyez ſes fils & prenez ſon parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc ſon cœur en nous deux réparti :
Ce cœur qu'un ſaint amour rangea ſous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment ſoupire,
Ce cœur en vous aimant indignement percé
Reprend pour vous aimer le ſang qu'il a verſé,
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre en vous aimant qu'il eſt encor le même.
Ah! Princeſſe, en l'état où le ſort nous a mis
Pouvons-nous mieux montrer que nous ſommes ſes fils?

RODOGUNE.

Si c'eſt ſon cœur en vous qui revit & qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même;
A ce cœur qu'il vous laiſſe oſez prêter un bras,
Pouvez-vous le porter & ne l'écouter pas?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux ſe faire entendre;
Une ſeconde fois il vous le dit par moi,
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
Nommez les aſſaſſins & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel myſtere
Vous fait en l'acceptant méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre ame.
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, Madame ;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrete,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprete ;
Exécutez son ordre, & hâtez-vous sur moi
De punir une Reine & de venger un Roi ;
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévere,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere :
De deux Princes unis à soupirer pour vous
Prenez l'un pour victime & l'autre pour époux.
Punissez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre aussi des services du pere,
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entiere & d'entiere équité.
Quoi, n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrais-je obtenir ni salaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez... ?

RODOGUNE.

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le Roi que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappellez votre frere ;
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux,
Lorsque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble,
Je vous bravois tantôt & maintenant je tremble.

J'aime, n'abuſez pas, Prince, de mon ſecret,
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret,
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus ſoutenir l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,
Et ce dernier ſoupir dit aſſez que c'eſt vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppoſe,
Ne m'en accuſez point, vous en êtes la cauſe,
Vous l'avez fait renaître en me preſſant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le ſort étrange,
Si vous me laiſſez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis me donner;
Mais ce n'eſt pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Votre refus eſt juſte autant que ma demande;
A force de reſpect votre amour s'eſt trahi;
Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
Et je n'eſtime pas l'honneur d'une vengeance
Juſqu'à vouloir d'un crime être la récompenſe.
Rentrons donc ſous les loix que m'impoſe la paix;
Puiſque m'en affranchir c'eſt vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
L'orgueil de ma naiſſance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait ſur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un Roi.
Oui, malgré mon amour j'attendrai d'une mere
Que le Trône me donne ou vous ou votre frere;
Attendant ſon ſecret vous aurez mes deſirs,
Et s'il le fait régner vous aurez mes ſoupirs;
C'eſt tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens oſent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur eſt le mien,
Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien;

L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende;
Je bénirai le Ciel d'une perte si grande,
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu, mon esprit se confond.
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadême.

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés;
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'est pas assez.
Si tu vœux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amans,
Cette pitié qui force, & ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la Reine. Amour, Nature, justes Dieux,
Faites-la moi fléchir ou mourir à ses yeux.



SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

HE bien, Antiochus, vous dois-je la Couronne?

ANTIOCHUS.

Madame, vous ſçavez ſi le Ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous ſçavez mieux que moi ſi vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je ſçais que je péris ſi vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à ſervir ma colere,
Vous vous êtes laiſſé prévenir par un frere?
Il a ſçu me venger quand vous délibériez,
Et je dois à ſon bras ce que vous eſpériez?
Je vous en plains, mon fils, ce malheur eſt extrême;
C'eſt périr en effet que perdre un diadême;
Je n'y ſçais qu'un remede, encore eſt-il fâcheux,
Etonnant, incertain, & triſte pour tous deux,
Je périrai moi-même avant que de le dire,
Mais enfin on perd tout quand on perd un Empire.

ANTIOCHUS.

Le remede en nos maux eſt tout en votre main,
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain;
Votre ſeule colere a fait notre infortune,
Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodogune,
Nous l'adorons tous deux, jugez en quels tourmens
Nous jette la rigueur de vos commandemens.
L'aveu de cet amour ſans doute vous offenſe,
Mais enfin nos malheurs croiſſent par le ſilence,

Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié;
Au point où je les vois c'en est le seul remede.

CLEOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possede?
Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
Ou si vous présumez être déjà mon Roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLEOPATRE.

Moi? j'aurois allumé cet insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'ainesse
Donnât à l'un de nous le Trône & la Princesse?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, Madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
Si sa beauté dès-lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux,
Le desir de régner eût fait la même chose;
Et dans l'ordre des loix que la paix nous impose
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire,
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frere,
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée
Que la foi des Traités n'avoit point arrachée?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois sçu prévenir,

Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, ſans mon courage eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs ſenſibles à ces coups
En ſçauroient conſerver un généreux courroux,
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que groſſiſſant ſous un peu de contrainte
Ce torrent de colere & de reſſentiment
Fût plus impétueux en ſon débordement.
Je fais plus maintenant, je preſſe, ſollicite;
Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
Le Sceptre dont ma main vous doit récompenſer
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne conſidérez ni lui ni mon injure,
L'amour étouffe en vous la voix de la nature;
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature & l'amour ont leurs droits ſéparés,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il poſſede.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour regne il faut que l'autre cede.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs ſont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous:
Mais auſſi....

CLEOPATRE.

Pourſuivez, fils ingrat & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périſſez, périſſez: votre rebellion
Mérite plus d'horreur que de compaſſion;
Mes yeux ſçauront le voir ſans verſer une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ſes adorateurs & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne,

Votre main tremble-t-elle ? Y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir,
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir ;
Heureux, si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colere !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rebellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs & d'impuissantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah, que n'a-t-elle pris & la flamme & le fer !
Que bien plus aisément j'en sçaurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence,
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance ;
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, & ma colere expire,
Rodogune est à vous aussi-bien que l'Empire,
Rendez graces aux Dieux qui vous ont fait l'ainé,
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux Dieux qui calment votre haine,
Madame, est-il possible ?

CLEOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte ; & mon cœur s'est domté :
Je ne vous dis plus rien ; vous aimez votre mere,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi, je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessoit a daigné me guérir !

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle ;
Allez à la Princesse en porter la nouvelle,

Son cœur, comme le vôtre, en deviendra charmé ;
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! Heureuse Rodogune !
Oui, Madame, entre nous la joie en est commune.

CLEOPATRE.

Allez donc : ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce soir destiné pour la cérémonie
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCENE IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colere.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mere ?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, & ce cœur adouci....

CLEOPATRE.

Envoyez-moi son frere, & nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume,
Mais j'en sçaurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien, il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi qu'il ne seroit de vous.

SCENE V.

CLEOPATRE *seule.*

Que tu pénetres mal le fond de mon courage !
Si je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage,
Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence ;
Et toi, crédule amant que charme l'apparence,
Et dont l'eſprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguiſement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au ſort des immortels préfere ta fortune,
Tandis que mieux inſtruite en l'art de me venger
En de nouveaux malheurs je ſçaurai te plonger.
Ce n'eſt pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche,
De qui ſe rend trop tôt on doit craindre une embûche,
Et c'eſt mal démêler le cœur d'avec le front,
Que prendre pour ſincere un changement ſi prompt ;
L'effet te fera voir comme je ſuis changée.

SCENE VI.

CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

Sçavez-vous, Séleucus, que je me ſuis vengée ?

SELEUCUS.

Pauvre Princeſſe, hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez ſon ſort !
Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Aſſez pour regretter ſa mort.

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez ſervir encor d'amant fidele,
Si j'ai ſçu me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O Ciel ! & de qui donc, Madame ?

CLEOPATRE.

C'eſt de vous,
Ingrat, qui n'aſpirez qu'à vous voir ſon époux,
De vous qui l'adorez en dépit d'une mere,
De vous qui dédaignez de ſervir ma colere,
De vous de qui l'amour rebelle à mes deſirs
S'oppoſe à ma vengeance & détruit mes plaiſirs.

SELEUCUS.

De moi !

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, diſſimule
Le mal que tu dois craindre & le feu qui te brûle ;
Et ſi pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le ſentir.
Le Trône étoit à toi par le droit de naiſſance,
Rodogune avec lui tomboit en ta puiſſance,
Tu devois l'épouſer, tu devois être Roi ;
Mais comme ce ſecret n'eſt connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aineſſe,
Et donne à ton rival ton Sceptre & ta maîtreſſe.

SELEUCUS.

A mon frere ?

CLEOPATRE.

C'eſt lui que j'ai nommé l'ainé.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir courronné,

Et par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentimens vous avoient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant vous,
Et si vous bornez-là toute votre vengeance,
Vos desirs & les miens seront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit;
C'est ainsi qu'une feinte au-dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SELEUCUS.

Quoi, je conserverois quelque courroux secret!

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre sans regret?
Elle de qui les Dieux te donnoient l'hyménée?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SELEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sçauroit voir son bien aux mains de son rival;
Piqué jusques au vif il tâche à le reprendre,
Il fait de l'insensible afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.

SELEUCUS.

Peut-être, mais enfin par quel amour de mere
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frere?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLEOPATRE.

J'en prends à la connoître & la faire avorter;

J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Dès jaloux attentats de ta secrete rage.

SELEUCUS.

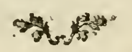
Je le veux croire ainsi, mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux ainés quand & comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire ? Et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez ?

CLEOPATRE.

Comme Reine à mon choix je fais justice ou grace;
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere & zele pour mon Roi.
Adieu.



SCENE VII.

CLEOPATRE *seul.*

De quel malheur suis-je encore capable ?
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfans révoltés & deux rivaux unis.
Quoi, sans émotion perdre Trône & Maîtresse !
Quel est ici ton charme, odieuse Princesse ?
Et par quel privilege allumant de tels feux
Peux-tu n'en prendre qu'un & m'ôter tous les deux ?
N'espere pas pourtant triompher de ma haine,
Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor Reine.
Je sçais bien qu'en l'état où tous deux je les voi,
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :
Mais n'importe, mes mains sur le pere enhardies
Pour un bras refusé sçauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux ;
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux.
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent ;
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir ;
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

ENfin, graces aux Dieux, j'ai moins d'un ennemi ;
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre, en attendant Rodogune & son frere,
Peut déja de ma part les promettre à son pere ;
Ils le suivront de près, & j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie.
Pour jetter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort ;
Poison, me sçauras-tu rendre mon diadême ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidele ? Et toi que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône & la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidele,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, & péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui ;
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abîme ;
Que retenir ma main sur la moitié du crime,
Et te faisant mon Roi, c'est trop me négliger
Que te laisser sur moi pere & frere à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine ;
Il faut ou condamner ou couronner sa haine.

Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le Ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange :
Tombe sur moi le Ciel, pourvu que je me venge ;
J'en recevrai le coup d'un visage remis.
Il est doux de périr après ses ennemis,
Et de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice, il faut dissimuler
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCENE II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,
On lit dessus leur front l'alégresse de l'ame ;
L'amour s'y fait paroître avec la majesté,
Et suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux toute auguste & royale
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au Temple au sortir du Palais
Par les mains du Grand-Prêtre être unis à jamais ;
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,
Et pour eux à grands cris demande aux Immortels
Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs autels.

Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne ſoit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
Tous nos vieux différends de leur ame exilés,
Font leur ſuite aſſez groſſe, & d'une voix commune
Béniſſent à l'envi le Prince & Rodogune.
Mais je les vois déjà ; Madame, c'eſt à vous
A commencer ici des ſpectacles ſi doux.

SCENE III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLEOPATRE.

APprochez, mes enfans, car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas ;
Il m'eſt trop doux, Madame, & tout l'heur que j'eſpere,
C'eſt de vous obéir & reſpecter en mere.

CLEOPATRE.

Aimez-moi ſeulement, vous allez être Rois,
Et s'il faut du reſpect, c'eſt moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! ſi nous recevons la ſuprême puiſſance,
Ce n'eſt pas pour ſortir de votre obéiſſance ;
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce ſeront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi, mais prenez votre place;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, & Cléopatre à sa droite, mais en rang inférieur & qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune avec la même différence, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné.

Peuples qui m'écoutez, Parthes & Syriens,
Sujets du Roi son frere, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Eleve dans le Trône & donne à la Princesse.
Je lui rends cet Etat que j'ai sauvé pour lui;
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de Souveraine,
Voici votre Roi, Peuple, & voilà votre Reine;
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez s'il est besoin, pour eux.
Oronte vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise,
Prêtez les yeux au reste, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au Roi mon maître.

CLEOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci,
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié
De votre amour ensemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel, que ne dois-je point aux bontés d'une mere !

CLEOPATRE.

Le temps presse, & votre heur d'autant plus se differe.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens ;
Voici l'heureux essai de nos contentemens :
Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie....

CLEOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie ;
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,
Et sa douleur secrete a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine ;
Mais n'importe, achevons.

SCENE IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGENE.

Ah, Seigneur !

CLEOPATRE.

Timagene,
Quelle est votre insolence ?

TIMAGENE.

Ah ! Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappellés..

ANTIOCHUS.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

TIMAGENE.

Le Prince votre frere. . . ?

ANTIOCHUS.

Quoi, ſe voudroit-il rendre à mon bonheur contraire ?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps, afin de divertir
L'ennui que de ſa perte il pouvoit reſſentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée
où la clarté du Ciel ſemble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foibleſſe étendu
Il ſembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
Son ame à ce penſer paroiſſoit attachée,
Sa tête ſur un bras languiſſamment penchée,
Immobile, & rêveur en malheureux amant. . ,

ANTIOCHUS.

Enfin que faiſoit-il ? Achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'eſtomac ouverte
Son ſang à gros bouillons ſur cette couche verte. . .

CLEOPATRE.

Il eſt mort ?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLEOPATRE.

(*Bas*) Ah, deſtins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
(*Haut*)
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame ;
Voilà le deſeſpoir où l'a réduit ſa flamme,
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, & de ſa main il s'eſt privé du jour.

TIMAGENE *à Cléopatre.*

Madame, il a parlé, ſa main eſt innocente.

CLEOPATRE *à Timagene.*

La tienne eſt donc coupable, & ta rage inſolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant aſſaſſiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagene, ſouffrez la douleur d'une mere
Et les premiers ſoupçons d'une aveugle colere.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel ſpectacle à l'inſtant je m'écrie,
Et ſoudain à mes cris ce Prince en ſoupirant
Avec aſſez de peine entr'ouvre un œil mourant ;
Et ce reſte égaré de lumiere incertaine
Lui peignant ſon cher frere au lieu de Timagene,
Rempli de votre idée il m'adreſſe pour vous
Ces mots où l'amitié regne ſur le courroux :

Une main qui nous fut bien chere
Venge ainſi le refus d'un coup trop inhumain,
Régnez, & ſur-tout, mon cher frere,
Gardez-vous de la même main.

C'eſt... La Parque à ce mot lui coupe la parole,
Sa lumiere s'éteint, & ſon âme s'envole ;
Et moi tout effrayé d'un ſi tragique ſort,
J'accours pour vous en faire un funeſte rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeſte, & ſort vraiment tragique
Qui va changer en pleurs l'alégreſſe publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival auſſi cher que m'étoit mon amour,
Je te perds, & je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ſes derniers mots fatale obſcurité,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité ?

Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine ;
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité qui dois-je en soupçonner ?

Une main qui nous fut bien chere.

(à Rodogune.)

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mere ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé notre main.
Qui de vous s'est vengée ? Est-ce l'une ? est-ce l'autre
Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder ?

CLEOPATRE.

Quoi, vous me soupçonnez !

RODOGUNE.

Quoi, je vous suis suspecte !

ANTIOCHUS.

Je suis amant & fils, je vous aime & respecte ;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu ? Dis-tu vrai, Timagene ?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la Princesse ou la Reine,
Je mourrois mille fois, mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le Prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.

Qui que vous ſoyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(Il tire ſon épée & veut ſe tuer.)

RODOGUNE.

Ah! Seigneur, arrêtez.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je ſers ou l'une ou l'autre, & je préviens ſes coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'aſſaſſiner oſe me ſecourir,
Et me ſauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre & traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir ſans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer.
Vivre avec ce tourment c'eſt mourir à toute heure;
Tirez-moi de ce trouble, ou ſouffrez que je meure,
Et que mon déplaiſir par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puiſque le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils & l'autre me ſoupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs qu'il devroit eſſuyer,
Son peu d'amour me force à me juſtifier,
Si vous n'en pouviez mieux conſoler une mere
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
Je vous dirai, Seigneur, (car ce n'eſt plus à moi
A nommer autrement & mon juge & mon Roi,)
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,

Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre;
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*à Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame; mais ô Dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre;
Et m'enviez soudain l'unique & foible appui
Qu'une mere opprimée eût pu trouver en lui.
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au Roi, vous possédez mon juge,
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mere, & vous leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant en cette concurrence
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE *à Cléopatre.*

Je me défendrai mal; l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagene,
Au moindre jour ouvert de tout jetter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée;
Mais de ces derniers mots voyant le sens douteux
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.

Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les sçavez,
De justes sentimens dans mon ame élevés:
Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre;
Le Roi sçait quels motifs ont poussé l'une & l'autre,
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être & me connoît aussi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chere
Que pour don nuptial vous immoler un frere:
On fait plus, on m'impute un coup si plein d'horreur
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(*à Cléopatre.*)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame, & que feroit toute votre Syrie
Où seule & sans appui contre mes attentats
Je verrois... Mais, Seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere
Je ne veux point juger entre vous & ma mere;
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas,
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas,
Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre.
Heureux, si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi,

Et si du Ciel trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut attacher la foudre !
Donnez - moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi , Seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain ;
Donnez.

RODOGUNE.

Ah , gardez-vous de l'une & l'autre main !
Cette coupe est suspecte , elle vient de la Reine ,
Craignez de toutes deux quelque secrete haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser.

RODOGUNE.

De toutes deux , Madame , il doit tout refuser ;
Je n'accuse personne & vous tiens innocente ,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix ;
On ne peut craindre trop pour le salut des Rois ;
Donnez donc cette preuve , & pour toute replique
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLEOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien , redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de Cléopatre après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui , Madame , un peu de défiance ;
Comme vous l'accusez , elle fait son effort
A rejetter sur vous l'horreur de cette mort ;
Et soit amour pour moi , soit adresse pour elle ,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi qui ne vois rien dans le trouble où je suis
Qu'un gouffre de malheurs , qu'un abyme d'ennuis ,
Attendant

Attendant qu'en plein jour ces vérités paroiſſent,
J'en laiſſe la vengeance aux Dieux qui les connoiſſent,
Et vais ſans plus tarder. . . .

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ſes yeux
Déjà tous égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuſe ſueur qui court ſur ſon viſage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons Dieux, quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

N'importe, elle eſt ma mere, il faut la ſecourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeller à la vie,
Ma haine eſt trop fidelle & m'a trop bien ſervie ;
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'eſt le ſeul déplaiſir qu'en mourant je reçoi ;
Mais j'ai cette douceur dedans cette diſgrace
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Regne de crime en crime, enfin te voilà Roi ;
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puiſſe le Ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laiſſer cheoir ſur vous les peines de mes crimes ;
Puiſſiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalouſie, & que confuſion ;
Et pour vous ſouhaiter tous les malheurs enſemble,
Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLEOPATRE.

Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici, je me meurs, Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier ſervice,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.)

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGENE, Troupes de Parthes et de Syriens.

ORONTE.

Dans les juſtes rigueurs d'un ſort ſi déplorable ;
Seigneur, le juſte Ciel vous eſt bien favorable.
Il vous a préſervé, ſur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puiſſiez courir ;
Et par un digne effet de ſes faveurs puiſſantes,
La coupable eſt punie & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne ſçais dans ſon funeſte ſort
Qui m'afflige le plus, ou ſa vie, ou ſa mort :
L'une & l'autre a pour moi des malheurs ſans exemple,
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au Temple
Y changer l'alégreſſe en un deuil ſans pareil,
La pompe nuptiale en funebre appareil,
Et nous verrons après par d'autres ſacrifices
Si les Dieux voudront être à nos vœux plus propices.

FIN.



JUGEMENT
DE LA TRAGÉDIE
DE RODOGUNE,
PRINCESSE DES PARTHES.

La Piece de Rodogune est celle qui, au jugement du Public, a mis M. Corneille *à son période & à son solstice, pour le dire ainsi; & M. Bayle dit que depuis ce temps il ne fit plus que se maintenir dans le dégré de perfection où il étoit parvenu. L'on convient qu'il ne fit plus rien dans la suite qui égalât tout-à-fait* Rodogune *ou* Cinna; *car il faut choisir entre ces deux Pieces pour avoir la plus belle des siennes au jugement du même Auteur. Il est certain que* M. Corneille *donnoit lui-même sa voix à Rodogune, mais il semble que le Public penche plus du côté de* Cinna.

M. Corneille *recherchant la cause de cette tendresse particuliere qu'il avoit pour Rodogune au préjudice des autres, dit que cette préférence étoit peut-être en lui un effet de ces inclinations aveugles que beaucoup de peres ont pour quelques-uns de leurs enfans plus que pour les autres; & qu'il pouvoit s'y trouver aussi un peu d'amour-propre, en ce que cette Tragédie lui sembloit être un peu plus à lui que celles qui l'ont précédée, à cause des incidens surprenans qui sont purement de son invention, & n'avoient jamais été vus sur le Théatre; mais il ne dissimule pas qu'il y avoit aussi un peu de vrai mérite*

qui faisoit que cette inclination n'étoit pas tout-à-fait injuste.

Certainement on peut dire que toutes ses autres Pieces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amitié & de l'amour : & cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'éleve d'acte en acte, le second passe le premier, le troisieme est au-dessus du second, & le dernier l'emporte sur tous les autres.

L'action y est une, grande, complete ; sa durée ne va point ou fort peu au-delà de celle de la représentation ; le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer ; & l'unité de lieu y est pratiquée suffisamment, mais non pas à la rigueur.

La Piece n'est pourtant pas entierement sans taches ; mais elles y sont rares, & ce n'est que dans quelques circonstances légeres qui regardent la bienséance & le caractere de certains personnages. Le sujet est pris d'Appien.



HÉRACLIUS,

EMPEREUR

D'ORIENT,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

PHOCAS, Empereur d'Orient.

HÉRACLIUS, Fils de l'Empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, Amant d'Euxode.

MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, Amant de Pulchérie.

PULCHÉRIE, fille de l'Empereur Maurice, Maîtreſſe de Martian.

LÉONTINE, Dame de Conſtantinople, autrefois Gouvernante d'Héraclius & de Martian.

EUDOXE, fille de Léontine, & Maîtreſſe d'Héraclius.

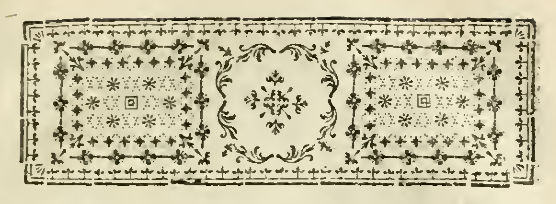
CRISPE, Gendre de Phocas.

EXUPERE, Patricien de Conſtantinople.

AMINTAS, Ami d'Exupere.

UN PAGE de Léontine.

La Scene eſt à Conſtantinople.



HÉRACLIUS,
EMPEREUR D'ORIENT, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

CRiſpe, il n'eſt que trop vrai, la plus belle Couronne
N'a que de faux brillans dont l'éclat l'environne,
Et celui dont le Ciel pour un Sceptre fait choix,
Juſqu'à ce qu'il le porte en ignore le poids.
Mille & mille douceurs y ſemblent attachées,
Qui ne ſont qu'un amas d'amertumes cachées ;
Qui croit les poſſéder les ſent s'évanouir,
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

Sur-tout qui comme moi d'une obſcure naiſſance
Monte par la révolte à la toute-puiſſance,
Qui de ſimple ſoldat à l'Empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis & conſervé;
Autant que ſa fureur s'eſt immolé de têtes,
Autant deſſus la ſienne il croit voir de tempêtes:
Et comme il n'a ſemé qu'épouvante & qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble & que terreur.
J'en ai ſemé beaucoup, & depuis quatre luſtres
Mon Trône n'eſt fondé que ſur des morts illuſtres
Et j'ai mis au tombeau, pour régner ſans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.
Mais le ſang répandu de l'Empereur Maurice,
Ses cinq fils à ſes yeux envoyés au ſupplice
En vain en ont été les premiers fondemens,
Si pour m'ôter ce Trône ils ſervent d'inſtrumens.
On en fait revivre un au bout de vingt années;
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées,
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit
D'une croyance avide embraſſe ce faux bruit;
Impatient déjà de ſe laiſſer ſéduire
Au premier impoſteur armé pour me détruire,
Qui s'oſant revêtir de ce fantôme aimé
Voudra ſervir d'idole à ſon zele charmé.
Mais ſçais-tu ſous quel nom ce fâcheux bruit s'excite?

CRISPE.

Il nomme Héraclius celui qu'il reſſuſcite.

PHOCAS.

Quiconque en eſt l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort eſt trop certaine & fut trop remarquable
Pour craindre un grand effet d'une ſi vaine fable.
Il n'avoit que ſix mois, & lui perçant le flanc
On en fit dégoutter plus de lait que de ſang,
Et ce prodige affreux dont je tremblai dans l'ame,
Fut auſſi-tôt ſuivi de la mort de ma femme.

Il me ſouvient encor qu'il fut deux jours caché ;
Et que ſans Léontine on l'eût long-temps cherché :
Il fut livré par elle, à qui pour récompenſe
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance,
Du jeune Martian qui d'âge preſqu'égal
Etoit reſté ſans mere en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte eſt ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, & le peuple eſt crédule ;
Mais avant qu'à ce conte il ſe laiſſe emporter,
Il vous eſt trop aiſé de le faire avorter.
Quand vous fîtes périr Maurice & ſa famille,
Il vous en plut, Seigneur, réſerver une fille,
Et réſoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce Prince deſtiné pour régner après vous.
Le peuple en ſa perſonne aime encore & révere
Et ſon pere Maurice & ſon aïeul Tibere ;
Et vous verra ſans trouble en occuper le rang ;
S'il voit tomber leur Sceptre au reſte de leur ſang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frere,
S'il voit monter la ſœur dans le Trône du pere ;
Mais preſſez cet hymen. Le Prince aux champs de Mars
Chaque jour, chaque inſtant s'offre à mille haſards ;
Et n'eût été Léonce en la derniere guerre,
Ce deſſein avec lui ſeroit tombé par terre,
Puiſque ſans la valeur de ce jeune guerrier
Martian demeuroit ou mort ou priſonnier.
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périſſe,
Qu'il vous laiſſe un neveu qui le ſoit de Maurice ;
Et qui réuniſſant l'une & l'autre Maiſon,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour ſon nom.

PHOCAS.

Hélas ! de quoi me ſert ce deſſein ſalutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire ?

Pulchérie & mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort,
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles.
La Princesse sur-tout frémit à mon aspect,
Et quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance
L'emporte à tous momens à braver ma puissance.
Sa mere que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite, & ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre.

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits,
Seigneur, & qui les flatte endurcit leurs mépris,
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par-là qu'aujourd'hui je veux domter sa haine,
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre & pour l'exécuter.

CRISPE.

Elle entre.

SCENE II.

PHOCAS, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

ENfin, Madame, il est temps de vous rendre,
Le besoin de l'Etat défend de plus attendre.
Il lui faut des Césars, & je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous & de mon fils.

Ce n'eſt pas exiger grande reconnoiſſance
Des ſoins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui pour prix de mes bienfaits
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus ſublime :
Ma couronne & mon fils valent bien quelque eſtime,
Je vous les offre encore après tant de refus,
Mais apprenez auſſi que je n'en ſouffre plus,
Que de force ou de gré je me veux ſatisfaire,
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en pere,
Et que, ſi votre orgueil s'obſtine à me haïr,
Qui ne peut être aimé ſe peut faire obéir.

PULCHERIE.

J'ai rendu juſqu'ici cette reconnoiſſance
A ces ſoins tant vantés d'élever mon enfance,
Que tant qu'on m'a laiſſée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité :
Mais puiſqu'on uſe enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entiere à l'injuſte fureur,
Et parle à mon tyran en fille d'Empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie & fille de Maurice,
Si tu faiſois deſſein de m'éblouir les yeux
Juſqu'à prendre tes dons pour des dons précieux.
Vois quels ſont tes préſens dont le refus t'étonne.
Tu me donnes, dis-tu, ton fils & ta couronne;
Mais que me donnes-tu, puiſque l'une eſt à moi,
Et l'autre en eſt indigne étant ſorti de toi ?
Ta libéralité me fait peine à comprendre,
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puiſqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oſes preſcrire
Porte dans ta Maiſon les titres de l'Empire,

Et de cruel tyran, d'infame raviſſeur,
Te faſſe vrai Monarque & juſte poſſeſſeur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée,
Qu'en perdant tous les miens tu m'as ſeule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique & non de ta pitié ;
Ton intérêt dès-lors fit ſeul cette réſerve ;
Tu m'as laiſſé la vie afin qu'elle te ſerve,
Et mal sûr dans un Trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir,
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en deſcendre :
Mais connois Pulchérie & ceſſe de prétendre.
Je ſçais qu'il m'appartient, ce Trône où tu te ſieds,
Que c'eſt à moi d'y voir tout le monde à mes pieds ;
Mais comme il eſt encor teint du ſang de mon pere,
S'il n'eſt lavé du tien, il ne ſçauroit me plaire,
Et ta mort que mes vœux s'efforcent de hâter
Eſt l'unique dégré par où j'y veux monter.
Voilà quelle je ſuis, & quelle je veux être ;
Qu'un autre t'aime en pere ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie eſt trop haut & trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de ſon ſang,

PHOCAS.

J'ai forcé ma colere à te prêter ſilence
Pour voir à quel excès iroit ton inſolence ;
J'ai vu ce qui t'abuſe & me fait mépriſer,
Et t'aime encore aſſez pour te déſabuſer.
N'eſtime plus mon Sceptre uſurpé ſur ton pere ;
Ni que pour l'appuyer ta main ſoit néceſſaire :
Depuis vingt ans je regne, & je regne ſans toi,
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le Trône où je me ſieds n'eſt pas un bien de race ;
L'armée a ſes raiſons pour remplir cette place,
Son choix en eſt le titre, & tel eſt notre ſort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort;

Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice :
J'en vis avec regret le triste sacrifice,
Au repos de l'Etat il fallut l'accorder,
Mon cœur qui résistoit fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'Empire en sa famille,
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et sans avoir besoin de titre ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHERIE.

Un chétif Centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie,
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste Seigneur du bien de mes Aïeux !
Lui qui n'a pour l'Empire autre droit que ses crimes,
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'Etat !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse ;
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurperent le droit de ces élections,
L'Empire étoit chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibere,
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose & jusqu'à Constantin.
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue. . .

PHOCAS.

Hé bien, si tu le veux, je te le restitue
Cet Empire, & consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté.
Dis que je te le rends, & te fais des caresses
Pour appaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelqu'autre couleur
Autoriser ta haine & flatter ta douleur ;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image,

Mais que t'a fait mon fils ? Etoit-il au berceau
Des tiens que je perdis le Juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'Empire ?
En ai-je eu quelque eſpoir qu'il n'ait aſſez rempli,
Et voit-on ſous le Ciel Prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, ſi grand, ſi magnanime...

PULCHERIE.

Va, je ne confonds point ſes vertus & ton crime.
Comme ma haine eſt juſte & ne m'aveugle pas,
J'en vois aſſez en lui pour les plus grands Etats,
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne,
J'honore ſa valeur, j'eſtime ſa perſonne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien,
Que s'en voyant indigne il ne demande rien;
Que ſes longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi pardelà ſon mérite,
Et que de tes projets ſon cœur triſte & confus
Pour m'en faire juſtice approuve mes refus.
Ce fils ſi vertueux d'un pere ſi coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable,
Et cette grandeur même où tu le veux porter
Eſt l'unique motif qui m'y fait réſiſter.
Après l'aſſaſſinat de ma famille entiere,
Quand tu ne m'as laiſſé pere, mere, ni frere,
Que j'en faſſe ton fils légitime héritier !
Que j'aſſure par-là leur Trône au meurtrier !
Non, non, ſi tu me crois le cœur ſi magnanime,
Qu'il oſe ſéparer ſes vertus de ton crime,
Sépare tes préſens, & ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils ſans le Sceptre, ou le Sceptre ſans lui.
Aviſe, & ſi tu crains qu'il te fût trop infame
De remettre l'Empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé;
Le Ciel me rend un frere à ta rage échappé,
On dit qu'Héraclius eſt tout prêt de paroître:
Tyran, deſcends du Trône, & fais place à ton maître.

PHOCAS.

A ce conte, arrogante, un fantôme nouveau,
Qu'un murmure confus fait ſortir du tombeau,
Te donne cette audace & cette confiance!
Ce bruit s'eſt fait déjà digne de ta croyance;
Mais...

PULCHERIE.

Je ſçais qu'il eſt faux, pour t'aſſurer ce rang
Ta rage eut trop de ſoin de verſer tout mon ſang;
Mais la ſoif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle impoſture.
Au ſeul nom de Maurice il te fera trembler;
Puiſqu'il ſe dit ſon fils, il veut lui reſſembler,
Et cette reſſemblance où ſon courage aſpire
Mérite mieux que toi de gouverner l'Empire.
J'irai par mon ſuffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frere & pour mon Empereur,
Et dedans ſon parti jetter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, ſi quelque remords te donne un juſte effroi,
Sors du Trône, & te laiſſe abuſer comme moi,
Prends cette occaſion de te faire juſtice.

PHOCAS.

Oui, je me la fairai bientôt par ton ſupplice:
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir,
Ma patience a fait pardelà ſon pouvoir;
Qui ſe laiſſe outrager mérite qu'on l'outrage,
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, eſpere en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront ſéduits,
Dans ton ame à ton gré change ma deſtinée,
Mais choiſis pour demain la mort ou l'hyménée.

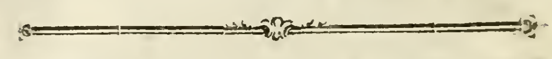
PULCHERIE.

Il n'eſt pas pour ce choix beſoin d'un grand effort,
A qui hait l'hyménée & ne craint point la mort.

PHOCAS.

Dis ſi tu veux encor que ton cœur la ſouhaite.

Dans les deux Scenes ſuivantes Héraclius paſſe pour Martian, & Martian pour Léonce. Héraclius ſe connoît, mais Martian ne ſe connoît pas.



SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS *à Héraclius.*

Approche, Martian, que je te le répete,
Cette ingrate furie après tant de mépris
Conſpire encor la perte & du pere & du fils,
Elle-même a ſemé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frere;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puiſſe impoſer,
Demain ils la verront mourir ou t'épouſer.

HERACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde ſur toi d'attirer ma colere.

HERACLIUS.

Duſſé-je mal uſer de cet amour de pere,
Etant ce que je ſuis, je me dois quelque effort,
Pour vous dire, Seigneur, que c'eſt vous faire tort,
Et que c'eſt trop montrer d'injuſte défiance,
De ne pouvoir régner que par ſon alliance.
Sans prendre un nouveau droit du nom de ſon époux,
Ma naiſſance ſuffit pour régner après vous,

J'ai du cœur, & tiendrois l'Empire même infame,
S'il falloit l'obtenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Hé bien, elle mourra, tu n'en as pas besoin.

HERACLIUS.

De vous-même, Seigneur, daignez mieux prendre soin;
Le peuple aime Maurice: en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi-soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé.
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner un autre, & la laisser sujette,
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil....

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil.
A ce fils supposé dont il faut me défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre!

HERACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié....

PHOCAS.

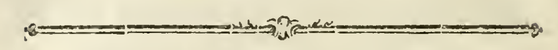
A l'épreuve d'un Sceptre il n'est point d'amitié;
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe.
Elle mourra, te dis-je.

PULCHERIE.

Ah! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre,
Et ma mort en servant de comble à tant d'horreurs....

PHOCAS.

Par ces remerciemens juge de ſes fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet ſuive,
Réſous-la de t'aimer, ſi tu veux qu'elle vive,
Sinon, j'en jure encore & ne t'écoute plus,
Son trépas dès demain punira ſes refus.



SCENE IV.

PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN.

HERACLIUS.

En vain il ſe promet que ſous cette menace
J'eſpere en votre cœur ſurprendre quelque place :
Votre refus eſt juſte, & j'en ſçais les raiſons.
Ce n'eſt pas à nous deux d'unir les deux Maiſons :
D'autres deſtins, Madame, attendent l'un & l'autre,
Ma foi m'engage ailleurs auſſi-bien que la vôtre,
Vous aurez en Léonce un digne poſſeſſeur,
Je ſerai trop heureux d'en poſſéder la ſœur ;
Ce guerrier vous adore & vous l'aimez de même :
Je ſuis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime ;
Léontine leur mere eſt propice à nos vœux,
Et quelque effort qu'on faſſe à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour ſi parfait les chaînes ſont ſi belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHERIE.

Seigneur, vous connoiſſez ce cœur infortuné,
Léonce y peut beaucoup, vous me l'avez donné,
Et votre main illuſtre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me ſollicite.

Mais à d'autres penſers il me faut recourir,
Il n'eſt plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir,
Et quand à ce départ une ame ſe prépare...

HERACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare;
Pardonnez-moi ce mot, pour vous ſervir d'appui,
J'ai peine à reconnoître encore un pere en lui.
Réſolu de périr pour vous ſauver la vie,
Je ſens tous mes reſpects céder à cette envie,
Je ne ſuis plus ſon fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre ſecours.

PULCHERIE.

C'eſt donc avec raiſon que je commence à craindre
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me ſecourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah, mon Prince, ah, Madame, il vaut mieux vous réſoudre
Par un heureux hymen à diſſiper ce foudre!
Au nom de votre amour & de votre amitié,
Prenez de votre ſort tous deux quelque pitié;
Que la vertu du fils ſi pleine & ſi ſincere
Vainque la juſte horreur que vous avez du pere,
Et pour mon intérêt n'expoſez pas tous deux...

HERACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce, & qu'eſt-ce que tu veux?
Tu m'as ſauvé la vie, & pour reconnoiſſance
Je voudrois à tes feux ôter leur récompenſe,
Et miniſtre inſolent d'un Prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom ſi glorieux,
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la Princeſſe, odieux à moi-même?
Je te connois, Léonce, & mieux que tu ne crois,
Je ſçais ce que tu vaux, & ce que je te dois.

Son bonheur eſt le mien, Madame, & je vous donne
Léonce & Martian en la même perſonne ;
C'eſt Martian en lui que vous favoriſez.
Oppoſons la conſtance aux périls oppoſés ;
Je vais près de Phocas eſſayer la priere,
Et ſi je n'en obtiens la grace toute entiere,
Malgré le nom de pere & le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ſes ennemis.
Oui, ſi ſa cruauté s'obſtine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher juſqu'à la force ouverte ;
Et puiſſe, ſi le Ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner.
Adieu, Madame.

SCENE V.

PULCHERIE, MARTIAN.

PULCHERIE.

Adieu, Prince trop magnanime,
Prince digne en effet d'un Trône acquis ſans crime,
Digne d'un autre pere. Ah, Phocas, ah, tyran,
Se peut-il que ton ſang ait formé Martian ?
Mais allons, cher Léonce, admirant ſon courage ;
Tâcher de notre part à repouſſer l'orage.
Tu t'es fait des amis, je ſçais des mécontens,
Le peuple eſt ébranlé, ne perdons point de temps ;
L'honneur te le commande, & l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour ôtage en ſes mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oſerai rien qu'avec un juſte effroi
Qu'il ne venge ſur vous ce qu'il craindra de moi.

PULCHERIE.

N'importe, à tout oser le péril doit contraindre ;
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre.
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts & les moins dangereux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de ſon ame enflammée.

EUDOXE.

S'il m'eût caché ſon ſort, il m'auroit mal aimée.

LEONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé,
Vous êtes fille, Eudoxe, & vous avez parlé.
Vous n'avez pu ſçavoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidelle,
A quelque eſprit léger ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand ſecret a peſé comme à vous.
C'eſt par-là qu'il eſt ſçu, c'eſt par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'eſt par-là qu'un tyran plus inſtruit que troublé
De l'ennemi ſecret qui l'auroit accablé,
Ajoutera bientôt ſa mort à tant de crimes,
Et ſe ſacrifiera pour nouvelles victimes
Ce Prince dans ſon ſein pour ſon fils élevé,
Vous qu'adore ſon ame, & moi qui l'ai ſauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir ſçu vous taire.

EUDOXE.

Madame, mon reſpect ſouffre tout d'une mere,
Qui pour peu qu'elle veuille écouter la raiſon,
Ne m'accuſera plus de cette trahiſon:
Car c'en eſt une enfin bien digne de ſupplice,
Qu'avoir d'un tel ſecret donné le moindre indice.

LEONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Eſt-ce le Prince, ou moi ?

EUDOXE.

Ni le Prince ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il eſt en vie, & ſon nom ſeul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce Prince au trépas,
Ni comme après du ſien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante
Vous en fîtes l'échange, & prenant Martian
Vous laiſſâtes pour fils ce Prince à ſon tyran,
En ſorte que le ſien paſſe ici pour mon frere,
Cependant que de l'autre il croit être le pere,
Et voit en Martian Léonce qui n'eſt plus,
Tandis que ſous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela, ſi par quelque imprudence
Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il eſt vivant ;
Aucun n'oſe pouſſer l'hiſtoire plus avant ;
Comme ce ſont pour tous des routes inconnues,
Il ſemble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues ;
Et j'en ſçais tel qui croit dans ſa ſimplicité
Que pour punir Phocas, Dieu l'a reſſuſcité.
Mais le voici.



SCENE II.

HERACLIUS, LEONTINE, EUDOXE.

HERACLIUS.

MAdame, il n'eſt plus temps de taire
D'un ſi profond ſecret le dangereux myſtere :
Le tyran alarmé du bruit qui le ſurprend
Rend ma crainte trop juſte & le péril trop grand.
Non que de ma naiſſance il faſſe conjecture,
Au contraire il prend tout pour groſſiere impoſture ;
Et me connoît ſi peu que pour la renverſer
A l'hymen qu'il ſouhaite il prétend me forcer.
Il m'oppoſe à mon nom qui le vient de ſurprendre,
Je ſuis fils de Maurice, il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un Prince ſi chéri
En me donnant moi-même à ma ſœur pour mari.
En vain nous réſiſtons à ſon impatience,
Elle par haine aveugle, & moi par connoiſſance ;
Lui qui ne conçoit rien de l'obſtacle éternel
Qu'oppoſe la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie au refus obſtinée,
Lui propoſe à demain la mort ou l'hyménée ;
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort,
Pour éviter l'inceſte elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'eſt pas temps de montrer qui nous ſommes,
De ceſſer d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran au péril de ma ſœur,
Et de rendre à mon pere un juſte ſucceſſeur.

LEONTINE.

LEONTINE.

Puiſque vous ne craignez que ſa mort ou l'inceſte,
Je rends graces, Seigneur, à la bonté céleſte
De ce qu'en ce grand bruit le ſort nous eſt ſi doux,
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage ſeul nous donne lieu de craindre,
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et puiſqu'aucun ſoupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor ſon fils, & ne vous montrez pas.
De quoi que ce Tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter ſa furie,
De rompre cet hymen ou de le retarder,
Pourvu que vous veuilliez ne vous point haſarder.
Répondez-moi de vous, & je vous réponds d'elle.

HERACLIUS.

Jamais l'occaſion ne s'offrira ſi belle.
Vous voyez un grand Peuple à demi-révolté,
Sans qu'on ſçache l'auteur de cette nouveauté.
Il ſemble que de Dieu la main appeſantie,
Se faiſant du Tyran l'effroyable partie,
Veuille avancer par-là ſon juſte châtiment,
Que par un ſi grand bruit ſemé confuſément,
Il diſpoſe les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et preſſe Héraclius de ſe faire connoître.
C'eſt à nous de répondre à ce qu'il en prétend:
Montrons Héraclius au Peuple qui l'attend,
Evitons le haſard qu'un impoſteur l'abuſe,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuſe,
De mon Trône à Phocas ſous ce titre arraché
Il puiſſe me punir de m'être trop caché.
Il ne ſera pas temps, Madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naiſſance & l'Empire,
Quand il ſe prévaudra de ce nom déjà pris,
Pour me joindre au Tyran dont je paſſe pour fils.

LEONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace;

Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, Seigneur, de cette confiance;
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront un plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice,
J'en veux toute la gloire, & vous me la devez;
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs,
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce Tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime;
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le Ciel par son fils l'aura voulu punir,
Et sa haine obstinée après cette chimere
Vous croira parricide en vengeant votre pere.
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet,
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire,
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sçais bien que l'ardeur de venger vos parens...

HERACLIUS.

Vous en êtes aussi, Madame, & je me rends;
Je n'examine rien, & n'ai pas la puissance
De combattre l'amour & la reconnoissance.
Le secret est à vous, & je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque sans votre aveu toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus, l'Empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;

C'eſt le prix de ſon ſang, c'eſt pour y ſatisfaire
Que je rends à la ſœur ce que je tiens du frere.
Non que pour m'acquitter par cette élection
Mon devoir ait forcé mon inclination,
Il préſenta mon cœur aux yeux qui le charmerent;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumerent,
Et ces yeux tout divins par un ſoudin pouvoir
Acheverent ſur moi l'effet de ce devoir.
Oui, mon cœur, chere Eudoxe, à ce trône n'aſpire
Que pour vous voir bientôt maîtreſſe de l'Empire:
Je ne me ſuis voulu jetter dans le haſard
Que par la ſeule ſoif de vous en faire part;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceſte,
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeſte;
Mais ſi je me dérobe au rang qui vous eſt dû,
Ce ſera par moi ſeul que vous l'aurez perdu,
Seul je vous ôterai ce que je vous dois rendre.
Diſpoſez des moyens & du temps de le prendre,
Quand vous voudrez régner, faites-m'en poſſeſſeur;
Mais comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma ſœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conſeil que de moi-même.

LEONTINE.

Repoſez-vous ſur moi, Seigneur, de tout ſon ſort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort.

SCENE III.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Ce n'eſt plus avec vous qu'il faut que je déguiſe;
A ne vous rien cacher ſon amour m'autoriſe;

Vous ſçaurez les deſſeins de tout ce que j'ai fait,
Et pourrez me ſervir à preſſer leur effet.
Notre vrai Martian adore la Princeſſe ;
Animons toutes deux l'amant pour la maîtreſſe ;
Faiſons que ſon amour nous venge de Phocas,
Et de ſon propre fils armé pour nous le bras.
Si j'ai pris ſoin de lui, ſi je l'ai laiſſé vivre,
Si je perdis Léonce & ne le fis pas ſuivre,
Ce fut ſur l'eſpoir ſeul qu'un jour pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir ;
Je ne l'ai conſervé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah, Madame !

LEONTINE.

Ce mot déjà vous intimide !
C'eſt à de telles mains qu'il nous faut recourir ;
C'eſt par-là qu'un tyran eſt digne de périr,
Et le courroux du Ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'eſt à nous qu'il remet de l'y précipiter,
Phocas le commettra, s'il le peut éviter,
Et nous immolerons au ſang de votre frere
Le pere par le fils ou le fils par le pere.
L'ordre eſt digne de nous, le crime eſt digne d'eux ;
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je ſçais qu'un parricide eſt digne d'un tel pere ;
Mais faut-il qu'un tel fils ſoit en péril d'en faire ?
Et ſçachant ſa vertu pouvez-vous juſtement
Abuſer juſques-là de ſon aveuglement ?

LEONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuſe naiſſance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence,
Et que, de quelque éclat qu'il ſe ſoit revêtu,
Un crime qu'il ignore en ſouille la vertu.

SCENE IV.

LEONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

EXupere, Madame, eſt-là qui vous demande.

LEONTINE.

Exupere ! à ce nom que ma ſurpriſe eſt grande !
Qu'il entre. A quel deſſein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi ?
Dans l'ame il hait Phocas qui s'immola ſon pere,
Et ſa venue ici cache quelque myſtere ;
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd.

SCENE V.

EXUPERE, LEONTINE, EUDOXE.

EXUPERE.

MAdame, Héraclius vient d'être découvert.

LEONTINE *à Eudoxe.*

Hé bien !

EUDOXE.

Si....

LEONTINE *à Exupere.*

Taiſez-vous. Depuis quand ?

EXUPERE.

Tout-à-l'heure.

LEONTINE.

Et déjà l'Empereur a commandé qu'il meure ?

EXUPERE.

Le Tyran eſt bien loin de s'en voir éclairci.

LEONTINE.

Comment ?

EXUPERE.

Ne craignez rien, Madame, le voici.

LEONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPERE.

Ah, quittez l'artifice.

SCENE VI.

MARTIAN, LEONTINE, EXUPERE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez ſi c'eſt ſa main, ou s'il eſt contrefait,
Dites s'il me détrompe ou m'abuſe en effet,
Si je ſuis votre fils ou s'il étoit mon pere ;
Vous en devez connoître encor le caractere.

LEONTINE.

Léontine a trompé Phocas,
Et livrant pour mon fils un des ſiens au trépas,
Dérobe à ſa fureur l'héritier de l'Empire :
O vous qui me reſtez de fideles ſujets,
Honorez ſon grand zele, appuyez ſes projets,
Sous le nom de Léonce Héraclius reſpire.

MAURICE.

(*Elle rend le billet à Exupere.*)

Seigneur, il vous dit vrai, vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains,
Maurice m'honora de cette confiance,
Mon zele y répondit pardelà ſa croyance.

Le voyant prisonnier & ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;
Mais enfin toute prête à me voir découverte,
Ce zele sur mon sang détourna votre perte,
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas,
Mais j'offris votre nom & ne vous donnai pas.
La généreuse ardeur de sujette fidelle
Me rendit pour mon Prince à moi-même cruelle,
Mon fils fut pour mourir le fils de l'Empereur,
J'éblouis le Tyran, je trompai sa fureur,
Léonce au lieu de vous lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah! pardonnez, de grace, il m'échappe sans crime ;
J'ai pris pour vous sa vie, & lui rends un soupir,
Ce n'est pas trop, Seigneur, pour un tel souvenir ;
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai domté la nature & ne l'ai pas détruite.
Phocas ravi de joie à cette illusion
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissoient ignorer,
Et j'attendois, Seigneur, à vous le déclarer,
Que par vos grands exploits votre rare vaillance
Pût faire à l'Univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit.
Car comme j'ignorois que notre grand Monarque
En eût pu rien sçavoir ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret n'étant sçu que de moi
Sous un Tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPERE.

Comme sa cruauté pour mieux gêner Maurice
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice,
Ce Prince vit l'échange & l'alloit empêcher ;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher ;

La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie.
Maurice à quelque espoir se laissant lors flatter
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter,
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, Madame, & naguere en mourant
Il remit son dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté: *Tiens*, dit-il, *Exupere*,
Sers ton Prince, & venge ton Pere.
Armé d'un tel secret, Seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le Peuple il auroit de pouvoir;
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître,
Et voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître;
J'ai ligué du Tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom sans sçavoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage;
Sans qu'autre que les deux qui vous parloient là bas
De tout ce qu'elle a fait sçachent plus que Phocas.
Vous venez de sçavoir ce que vous vouliez d'elle,
C'est à vous de répondre à son généreux zele.
Le Peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le Tyran effrayé, ses confidens troublés,
Donnez l'aveu du Prince à sa mort qu'on apprête;
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement,
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement.
Je sçais ce que je dois, Madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice;
Je croyois comme fils devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins;
Mais, pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble & trop d'inquiétude.

J'aimois, vous le sçavez, & mon cœur eflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé;
Je perds une maîtresse en gagnant un Empire,
Mon amour en murmure, & mon cœur en soupire;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande;
Il faut donner un chef à votre illustre bande;
Allez, brave Exupere, allez, je vous rejoins,
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins;
Disposez cependant vos amis à bien faire,
Sur-tout sauvons le fils en immolant le pere,
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang
Dont la derniere guerre a trop purgé son flanc.

EXUPERE.

Nous vous rendrons, Seigneur, entiere obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.



SCENE VII.

MARTIAN, LEONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

MAdame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité,
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du Prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le Trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'Empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous;

Mais je tiendrois à crime une telle penſée.
Je me plains ſeulement d'une ardeur inſenſée,
D'un déteſtable amour que pour ma propre ſœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur,
Quel deſſein faiſiez-vous ſur cet aveugle inceſte ?

LEONTINE.

Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeſte,
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas
Ayant d'autres deſſeins ne le ſouffriroit pas.
Je voulois donc, Seigneur, qu'une flamme ſi belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle,
Et que votre valeur l'ayant ſçu mériter,
Le refus du Tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon eſpérance vaine;
J'ai vu dans votre amour une ſource de haine,
Et j'oſe dire encor qu'un bras ſi renommé
Peut-être auroit moins fait ſi le cœur n'eût aimé.
Achevez donc Seigneur, & puiſque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie....

MARTIAN.

Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le Tyran témoigne en ſouhaiter.
Son amour qui pour moi réſiſte à ſa colere
N'y réſiſtera plus quand je ſerai ſon frere;
Pourrois-je lui trouver un plus illuſtre époux ?

LEONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire, & que me dites-vous ?

MARTIAN.

Que peut-être pour rompre un ſi digne hyménée
J'expoſe à tort ſa tête avec ma deſtinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal aſſurés.
Aucun d'eux du Tyran n'approche la perſonne,
Et quand même l'iſſue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'eſt honteux de reprendre l'Etat
Par l'infame ſuccès d'un lâche aſſaſſinat;

Peut-être il vaudroit mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée,
Et trouver à l'Empire un chemin glorieux
Pour venger mes parens d'un bras victorieux.
C'eſt dont je vais réſoudre avec cette Princeſſe
Pour qui non plus l'amour, mais le ſang m'intéreſſe,
Vous, avec votre Eudoxe....

LEONTINE.

Ah ! Seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai beſoin de conſeils dans ces difficultés,
Mais à parler ſans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne ſoupçonne point vos vœux ni votre foi,
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu.

SCENE VIII.

LEONTINE, EUDOXE.

LEONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire;
Je ne fais rien du tout quand je penſe tout faire,
Et lorſque le haſard me flatte avec excès,
Tout mon deſſein avorte au milieu du ſuccès.
Il ſemble qu'un démon funeſte à ſa conduite
Des beaux commencemens empoiſonne la ſuite.
Ce billet dont je vois Martian abuſé
Fait plus en ma faveur que je n'aurois oſé,
Il arme puiſſamment le fils contre le pere;
Mais comme il a levé le bras en qui j'eſpere,

Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obſtable ſecret.
La vérité le trompe & ne peut le ſéduire,
Il ſauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;
Il doute, & du côté que je le vois pencher
Il va preſſer l'inceſte au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

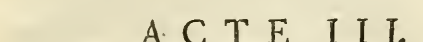
Madame, pour le moins vous avez connoiſſance
De l'auteur de ce bruit & de mon innocence.
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du Prince Héraclius les droits avec le nom ;
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le Trône eſt un grand avantage.
Si Martian le peut ſous ce titre occuper,
Penſez-vous qu'il ſe laiſſe aiſément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de ſon vrai maître il remette l'Empire ?

LEONTINE.

Vous êtes curieuſe & voulez trop ſçavoir ;
N'ai-je pas déja dit que j'y ſçaurai pourvoir ?
Tâchons ſans plus tarder à revoir Exupere,
Pour prendre en ce déſordre un conſeil ſalutaire.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, PULCHERIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, Madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité,
Et dans ses mouvemens pour secrete réponse,
Je sentois quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont malgré ma raison l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHERIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme :
Mais quoi, l'Impératrice à qui je dois le jour
Avoit innocemment fait naître cet amour.
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
Le Tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
Ma fille & sa fureur à son fils vous destine ;
Mais prenez un époux des mains de Léontine,
Elle garde un trésor qui vous sera bien cher.
Cet ordre en sa faveur me sçut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frere,
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chere ;

Et confondant ces mots de trésor & d'époux,
Je crus les bien entendre expliquant tout de vous.
  J'opposois de la sorte à ma fiere naissance
Les favorables loix de mon obéissance,
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant Patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne,
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
C'est de pareils héros qu'on fait les Empereurs ;
Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
A qui le monde entier peut rendre un juste hommage.
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit,
L'amour pensoit le dire, & le sang le disoit,
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah, ma sœur, puisqu'enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mene !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié,
Et qu'on doit plaindre un cœur qui n'osant s'en défendre
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, & l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
Ah, s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHERIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces ;
Je sçais quelle amertume aigrit de tels divorces,

Et la haine à mon gré les fait plus doucement,
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement.
J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive :
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir,
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise & ne m'a point troublée ;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée ;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frere,
L'un ne me peut toucher ni l'autre me déplaire,
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini
Si les miens sont vengés & le Tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance ;
Et domtant comme moi ce dangereux mutin,
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah ! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'Empereur dès le berceau nourrie ;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner :
Mais pour moi, qui caché sous une autre aventure
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévere,
C'est Léonce qui parle & non pas votre frere :
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir,
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des Conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que pour répandre un si coupable sang
L'assassinat est noble & digne de mon rang.
Pourrai-je cependant vous faire une priere ?

PULCHERIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entiere.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous ;
Ni vous mettre l'Empire en la main d'un époux ,
Epousez Martian comme un autre moi-même ,
Ne pouvant être à moi , soyez à ce que j'aime.

PULCHERIE.

Ne pouvant être à vous , je pourrois justement
Vouloir n'être à personne , & fuir tout autre amant ;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme.
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder ,
Soyez mon Empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup , sa personne m'est chere ;
Mais purgez sa vertu des crimes de son pere ,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez , j'y cours ; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive ,
Votre perte est jurée , & d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril & sa vie & la vôtre ,
Par cet heureux hymen conservez l'un & l'autre ;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas ,
Et mon ami de suivre un tel pere au trépas :
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupere
Dans un sang odieux respecte mon beau frere ,
Et donnez au tyran , qui n'en pourra jouir ,
Quelques momens de joie afin de l'éblouir.

PULCHERIE.

Mais durant ces momens unis à sa famille ,
Il deviendra mon pere , & je serai sa fille ,

Je lui devrai respect, amour, fidélité,
Ma haine n'aura plus d'impétuosité,
Et tous mes vœux pour vous seront mols & timides;
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter,
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'Empire ?
Ah, combien ces momens de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités !
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse,
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse;
La mienne a plus de force & les yeux mieux ouverts,
Et se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de pere.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi;
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi,
Tout son crime est un pere à qui le sang l'attache;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache,
Et cette mort propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée,
Et du sang du tyran signez cette hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit ?

MARTIAN.

Je suis trahi, Madame, Exupere le sçait.



SCENE II.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHERIE, CRISPE.

PHOCAS.

Quel eſt votre entretien avec cette Princeſſe ?
Des noces que je veux ?

MARTIAN.

C'eſt de quoi je la preſſe.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils ?

MARTIAN.

Il ſera ſon époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'eſt beaucoup obtenu d'une ame ſi rebelle.
Mais quand ?

MARTIAN.

C'eſt un ſecret que je n'ai pas ſçu d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je ſuis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius eſt fort connu de vous ;
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connoître.

MARTIAN.

Vous le connoiſſez trop, puiſque je vois ce traître.

EXUPERE.

Je ſers mon Empereur, & je ſçais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avouera, tu le fais aſſez voir.

PHOCAS.

De grace, éclairciſſez ce que je vous propoſe,
Ce billet à demi m'en dit bien quelque choſe,

Mais, Léonce, c'eſt peu ſi vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puiſque vous le ſçavez ;
Dites Héraclius, il n'eſt plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt ſans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y réſoudre après ton vain effort,
Pour m'arracher le ſceptre & conſpirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû ; vivre ſous ta puiſſance
C'eût été démentir mon nom & ma naiſſance,
Et ne point écouter le ſang de mes parens
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'Empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut ſouffrir un maître ;
Hors le Trône ou la mort, il doit tout dédaigner,
C'eſt un lâche s'il n'oſe ou ſe perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt, ſans qu'on me le prononce,
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon ſujet, meilleur Prince, & ma vie & ma mort
Rempliront dignement & l'un & l'autre ſort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née ;
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée,
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter ſon bras qui tomboit ſur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice.
Héraclius n'eût point de part à ce ſervice,
J'en ai payé Léonce à qui ſeul étoit dû
L'ineſtimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais ſous des noms divers à ſoi-même contraire
Qui conſerva le fils attente ſur le pere,
Et ſe déſavouant d'un aveugle ſecours,
Si-tôt qu'il ſe connoît, il en veut à mes jours.
Je te devois ſa vie, & je me dois juſtice,
Léonce eſt effacé par le fils de Maurice ;

Contre un tel attentat rien n'eſt à balancer ;
Et je ſçaurai punir comme récompenſer.

MARTIAN.

Je ſçais trop qu'un tyran eſt ſans reconnoiſſance
Pour en avoir conçu la honteuſe eſpérance,
Et ſuis trop au-deſſus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de généroſité.
Que ferois-tu pour moi de me laiſſer la vie,
Si pour moi ſans le Trône elle n'eſt qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour ?
Rends-lui, rends-lui ſon Sceptre, ou prive-le du jour ;
Pour ton propre intérêt ſois juge incorruptible,
Ta vie avec la ſienne eſt trop incompatible,
Un ſi grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils ſauvé j'ai rappellé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutaſſes plus
Juſques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en Monarque,
Que de vivre en éclat ſans en porter la marque ;
Et puiſque pour jouir d'un ſi glorieux ſort
Je n'ai que ce moment qu'on deſtine à ma mort,
Je la rendrai ſi belle & ſi digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illuſtre vie.
M'y faiſant donc conduire aſſure ton pouvoir ;
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Criſpe, & qu'on me l'y garde, attendant que mon choix
Pour punir ſon forfait vous donne d'autres loix.

MARTIAN *à Pulchérie.*

Adieu, Madame, adieu. Je n'ai pu davantage,
Ma mort vous va laiſſer encor dans l'eſclavage ;
Le Ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir.

SCENE III.

PHOCAS, PULCHERIE, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

ET toi n'eſpere pas déſormais me fléchir,
Je tiens Héraclius, & n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre;
Ce frere & ton eſpoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup ſa tête & ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes,
Laiſſe aller tes ſoupirs, laiſſe couler tes larmes.

PULCHERIE.

Moi pleurer! moi gémir, tyran! j'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté ſa gloire toute entiere,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre priere,
Si quelque infame eſpoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu juſqu'au bout ne s'eſt point démentie
Il n'a point pris le Ciel ni le ſort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups,
Point daigné contre lui perdre un juſte courroux.
Sans te nommer ingrat, ſans trop le nommer traître;
De tous deux, de ſoi-même il s'eſt montré le maître;
Et dans cette ſurpriſe il a bien ſçu courir
A la néceſſité qu'il voyoit de mourir.
Je goutois cette joie en un ſort ſi contraire,
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frere,
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frere & d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta penſée;

Et sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour appaiser le pere offre le cœur au fils,
Et tâche à racheter ce cher frere à ce prix.

PULCHERIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses ?
Prends mon sang pour le sien, mais s'il y faut mon cœur,
Périssez Héraclius avec sa triste sœur.

PHOCAS.

Hé bien, il va périr, ta haine en est complice.

PULCHERIE.

Et je verrai du Ciel bientôt cheoir ton supplice.
Dieu pour le réserver à ses puissantes mains
Fait avorter exprès tous les moyens humains,
Il veut frapper le coup sans notre ministere.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frere,
Les quatre autres peut-être à tes yeux abusés
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'Etat qui dans leur mort voyoit trop sa ruine
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la Cour ni l'Empereur.
Crains, tyran, crains encor, tous les quatre peut-être
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître;
Et malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, & quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée,
Et sans m'importuner de répondre à tes vœux,
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCENE IV.

PHOCAS, EXUPERE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'Ecoute avec plaiſir ces menaces frivoles,
Je ris d'un déſeſpoir qui n'a que des paroles;
Et de quelque façon qu'elle m'oſe outrager,
Le ſang d'Héraclius m'en doit aſſez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine,
Vous qui m'avez livré mon ſecret ennemi,
Ne ſoyez point vers moi fideles à demi,
Réſolvez avec moi des moyens de ſa perte.
La ferons-nous ſecrete ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr ou le plus glorieux?

EXUPERE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux,
Mais le plus sûr pour vous eſt que ſa mort éclate;
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne ſe flatte,
N'attende encor ce Prince, & n'ait quelque raiſon
De courir en aveugle à qui prendra ſon nom.

PHOCAS.

Donc pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons ſa tête au milieu de la place.

EXUPERE.

Mais ſi vous la coupez dedans votre Palais,
Ces obſtinés mutins ne le croiront jamais,
Et ſans que pas un d'eux à ſon erreur renonce;
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,

Qu'on en fait un phantôme afin de les tromper,
Prêts à ſuivre toujours qui voudra l'uſurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPERE.

Ils le tiendront pour faux & pour un artifice;
Seigneur, après vingt ans vous eſpérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître ſa main;
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il diſe en mourant à ce peuple confus:
Peuple, n'en doute point, je ſuis Héraclius.

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue, & déjà je deſtine
A ce même échafaud l'infame Léontine;
Mais ſi ces inſolens l'arrachent de nos mains?

EXUPERE.

Qui l'oſera, Seigneur?

PHOCAS.

Ce peuple que tu crains.

EXUPERE.

Ah, ſouvenez-vous mieux des déſordres qu'enfante
Dans un peuple ſans chef la premiere épouvante!
Le ſeul bruit de ce Prince au Palais arrêté
Diſperſera ſoudain chacun de ſon côté.
Les plus audacieux craindront votre juſtice,
Et le reſte en tremblant ira voir ſon ſupplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de ſe remettre & de ſe réunir;
Envoyez des ſoldats à chaque coin des rues,
Saiſiſſez l'Hippodrome avec ſes avenues,
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort;
Pour nous qu'un tel indice intéreſſe à ſa mort,
De peur que d'autres mains ne ſe laiſſent ſéduire,
Juſques à l'échafaud laiſſez-nous le conduire,

Nous

Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout,
J'en réponds ſur ma tête, & j'aurai l'œil à tout.

PHOCAS.

C'en eſt trop, Exupere, allez, je m'abandonne
Aux fideles conſeils que votre ardeur me donne;
C'eſt l'unique moyen de domter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles inteſtins.
Je vais ſans différer pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre néceſſaire:
Vous, pour répondre aux ſoins que vous m'avez promis,
Allez de votre part aſſembler vos amis,
Et croyez qu'après moi, juſqu'à ce que j'expire,
Ils ſeront eux & vous les maîtres de l'Empire.

SCENE V.

EXUPERE, AMINTAS.

EXUPERE.

Nous ſommes en faveur, ami, tout eſt à nous;
L'heur de notre deſtin va faire des jaloux.

AMINTAS.

Quelque alégreſſe ici que vous faſſiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide & de traître?

EXUPERE.

Je ſçais qu'aux généreux ils doivent faire horreur,
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont bleſſé le cœur;
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous ſerons en état de ne les plus entendre.
Allons, pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font eſpérer.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS, EUDOXE.

HERACLIUS.

Vous avez grand ſujet d'appréhender pour elle ;
Phocas au dernier point la tiendra criminelle,
Et je le connois mal, ou s'il la peut trouver,
Il n'eſt moyen humain qui puiſſe la ſauver.
Je vous plains, chere Eudoxe, & non pas votre mere ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupere,
Il trahit juſtement qui vouloit me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr !
Vous pour qui ſon amour a forcé la nature !

HERACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer ſon impoſture ?
M'empêcher d'entreprendre, & par un faux rapport
Confondre en Martian & mon nom & mon ſort,
Abuſer d'un billet que le haſard lui donne,
Attacher de ſa main mes droits à ſa perſonne,
Et le mettre en état, deſſous ſa bonne foi,
De régner en ma place ou de périr pour moi ;
Madame, eſt-ce en effet me rendre un grand ſervice ?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire à moins que révéler
Ce que ſur-tout alors il lui falloit celer ?

Quand Martian par-là n'eût pas connu son pere,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupere ;
Elle en doutoit, Seigneur, & par l'événement
Vous voyez que son zele en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'Empire,
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire,
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal.
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service ?

HERACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice ?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort d'Exupere ou de moi ?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose,
Et l'un & l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que m'offrant pour toi je mourrai généreux.

EUDOXE.

Quoi, pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin & donner votre vie !

HERACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour,
Et, lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte ?
S'il s'agissoit ici de le faire Empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom & son erreur ;
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand mon pere à mes yeux au lieu de moi l'immole !
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort !
Vivre par son supplice, & régner par sa mort !

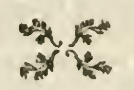
EUDOXE.

Ah ! ce n'est pas, Seigneur, ce que je vous demande,
De cette lâcheté l'infamie est trop grande :

Montrez-vous pour ſauver ce héros du trépas :
Mais montrez-vous en Maître & ne vous perdez pas.
Rallumez cette ardeur où s'oppoſoit ma mere,
Garantiſſez le fils par la perte du pere,
Et prenant à l'Empire un chemin éclatant,
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend.

HERACLIUS.

Il n'eſt plus temps, Madame, un autre a pris ma place.
Sa priſon a rendu le peuple tout de glace,
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble, il ne me croira plus,
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de ſuivre un parricide.
Mais quand même il voudroit ſeconder mes deſſeins,
Le Tyran tient déjà Martian en ſes mains ;
S'il voit qu'en ſa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte il hâtera ſa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'eſpoir de le ſauver,
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait ſoulever.
N'en parlons plus ; en vain votre amour me retarde,
Le ſort d'Héraclius tout entier me regarde :
Soit qu'il faille régner, ſoit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir.
Mais voici le tyran & ſon traître Exupere.



SCENE II.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, EUDOXE, TROUPES DE GARDES.

PHOCAS *montrant Eudoxe à ses Gardes.*

QU'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mere.

HERACLIUS.

A-t-elle quelque part....

PHOCAS.

Nous verrons à loisir ;
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire.

PHOCAS *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'Empire.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, EXUPERE, GARDES.

PHOCAS *à Héraclius.*

SEs pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

HERACLIUS.

Seigneur....

PHOCAS.

Je sçais pour lui quelle est ton amitié,

Mais je veux que toi-même ayant bien vu ſon crime
Tienne ton zele injuſte & ſa mort légitime.
(*aux Gardes.*)
Qu'on le faſſe venir. Pour en tirer l'aveu
Il ne ſera beſoin ni du fer ni du feu;
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure & l'avis me ſurprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HERACLIUS.

Oui ſa mere a plus fait contre votre ſervice,
Que ne ſçait Exupere & que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

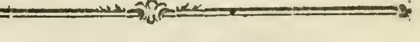
La perfide! ce jour lui ſera le dernier.
Parle.

HERACLIUS.

J'acheverai devant le priſonnier,
Trouvez bon qu'un ſecret d'une telle importance,
Puiſque vous le mandez, s'explique en ſa préſence.

PHOCAS.

Le voici, mais ſur-tout ne me dit rien pour lui.



SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, EXUPERE, GARDES.

HERACLIUS.

JE ſçais qu'en ma priere il auroit peu d'appui;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juſte haine,
C'eſt que de tels forfaits ne ſoient pas impunis:
Perdez Héraclius, & ſauvez votre fils.

Voilà tout mon souhait & toute ma priere.
M'en refuserez-vous ?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entiere,
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah, Prince, j'y courois sans me plaindre du sort,
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche,
Mais en ouir l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HERACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Ecoute, pere aveugle, & toi, Prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang & tes vrais ennemis,
Je suis Héraclius, & Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous ?

HERACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton pere,
Et semant de nos noms un insensible abus
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche, tu n'as qu'à lire.
Sous le nom de Léonce Héraclius respire ;
Tu fais après cela des contes superflus.

HERACLIUS.

Si ce billet fut vrai, Seigneur, il ne l'est plus.
J'étois Léonce alors, & j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine étant dans le château
Reine de nos destins & de notre berceau,

Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race,
Prit Martian pour elle & me mit en sa place.
Ce zele en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien,
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit;
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit:
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre,
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre,
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, Seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime,
Conservez votre haine & changez de victime;
Je ne demande rien que ce qui m'est promis,
Perdez Héraclius & sauvez votre fils.

MARTIAN *à Phocas.*

Admire de quel fils le Ciel t'a fait le pere;
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran, & ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(*à Héraclius.*)

C'est trop, Prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice,
Je vous sauvai la vie, & ne la perdis pas,
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah, si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance,
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!

Lequel croire, Exupere, & lequel démentir ?
Tombai-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir ?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPERE.

Mais qui sçait si ce reste est faux ou véritable ?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu les changer & ne les changer pas,
Et plus que vous, Seigneur, dedans l'inquiétude
Je ne vois que du trouble & de l'incertitude.

HERACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais qui je suis,
Vous voyez quels effets en ont été produits ;
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejetter l'hymen de la Princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine ?

HERACLIUS.

Elle même.

MARTIAN.

Ah, Ciel, quelle est sa ruse !
Martian aime Eudoxe, & sa mere l'abuse ;
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux
De ce Prince à sa fille elle assure les vœux,
Et son ambition adroite à le séduire
Le plonge en une erreur dont elle attend l'Empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sçais qui je suis,
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS *à Exupere.*

La méchante l'abuse aussi-bien que Phocas.

EXUPERE.

Elle a pu l'abuser, & ne l'abuser pas.

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au ſtratagême.

EXUPERE.

Et que la mere a pu l'abuſer elle-même.

PHOCAS.

Que de penſers divers ! que de ſoucis flottans !

EXUPERE.

Je vous en tirerai, Seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

EXUPERE.

Oui, ſi nous connoiſſions le vrai fils de Maurice.

HERACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit ?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit ?

HERACLIUS *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom, la faveur n'eſt pas grande ;
Ce n'eſt que pour mourir que je te le demande ;
Reprends ce triſte jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as preſque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi de mon tyran volontaire victime
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime ?
Prince, qui que je ſois, j'ai conſpiré ſa mort,
Et nos noms au deſſein donnent un divers ſort :
Dedans Héraclius il a gloire ſolide,
Et dedans Martian il devient parricide.
Puiſqu'il faut que je meure illuſtre ou criminel,
Couvert ou de louange ou d'opprobre éternel,
Ne ſouillez point ma mort, & ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'Empire un aſſaſſin d'un pere.

HERACLIUS.

Mon nom ſeul eſt coupable, & ſans plus diſputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;
Il conſpira lui ſeul, tu n'en es point complice,
Ce n'eſt qu'Héraclius qu'on envoie au ſupplice;
Sois ſon fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit ſollicité,
Et lorſque contre vous il m'a fait entreprendre,
La nature en ſecret auroit ſçu m'en défendre.

HERACLIUS.

Apprends donc qu'en ſecret mon cœur t'a prévenu,
J'ai voulu conſpirer, mais on m'a retenu,
Et dedans mon peril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HERACLIUS.

Toi que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge ſous les deux noms ton deſſein & tes feux;
Elle a rendu pour toi l'un & l'autre funeſte,
Martian parricide, Héraclius inceſte,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait;
Puiſque dans ta perſonne elle en preſſoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de haſarder ma tête,
Eſpérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a ſéduit
T'expoſoit aux périls pour m'en donner le fruit,
Et c'étoit ton ſuccès qu'attendoit ſa prudence
Pour découvrir au peuple ou caher ma naiſſance.

PHOCAS.

Hélas, je ne puis voir qui des deux eſt mon fils,
Et je vois que tous deux ils ſont mes ennemis.
En ce piteux état quel conſeil dois-je ſuivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre,

Je sçais que de mes mains il ne se peut sauver,
Je sçais que je le vois, & ne puis le trouver.
La Nature tramblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée ;
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et présent à mes yeux il se cache en mon cœur.
Martian.... A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre ;
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis,
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, Nature, & que prétends-tu faire ?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être pere ?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait ;
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le moi connoître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfere à sa vie !



SCENE V.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPERE, LEONTINE, GARDES.

CRISPE *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi,
J'ai trouvé Léontine, & je l'amene ici.

PHOCAS *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HERACLIUS *à Léontine.*

Avouez tout, Madame,
J'ai tout dit.

LEONTINE *à Héraclius.*

Quoi, Seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infame,
Qui des deux est mon fils?

LEONTINE.

Qui vous en fait douter?

HERACLIUS *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter,
Il en croit ce billet & votre témoignage,
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourmens, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? As-tu changé le mien?

LEONTINE.

Je t'ai livré mon fils, & j'en aime la gloire;
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire,
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LEONTINE.

Le secret n'en est sçu ni de toi ni de lui,
Tu n'en sçauras non plus les véritables causes:
Devine, si tu peux, & choisis si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre ton Empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur,
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran ni pere qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude,
Je rirai de ta peine, ou si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LEONTINE.

Je m'en consolerai, quand je verrai Phocas
Croire affermir son Sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique
Venger Héraclius dessus sur son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parens,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma Cour qui t'adoroit!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LEONTINE.

Il m'en désavoueroit,
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.

Admire ſa vertu qui trouble ton repos.
C'eſt du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros,
Tant ce qu'il a reçu d'heureuſe nourriture,
Domte ce mauvais ſang qu'il eut de la nature,
C'eſt aſſez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits :
Séduit par ton exemple & par ſa complaiſance
Il t'auroit reſſemblé, s'il eût ſçu ſa naiſſance ;
Il ſeroit lâche, impie, inhumain comme toi,
Et tu me dois ainſi plus que je ne te doi.

EXUPERE.

L'impudence & l'orgueil ſuivent les impoſtures ;
Ne vous expoſez plus à ce torrent d'injures,
Qui ne faiſant qu'aigrir votre reſſentiment
Vous donne peu de jour pour ce diſcernement.
Laiſſez-la-moi, Seigneur, quelques momens en garde,
Puiſque j'ai commencé, le reſte me regarde :
Malgré l'obſcurité de ſon illuſion
J'eſpere démêler cette confuſion :
Vous ſçavez à quel point l'affaire m'intéreſſe.

PHOCAS.

Acheve, ſi tu peux, par force ou par adreſſe,
Exupere, & ſois sûr que je te devrai tout
Si l'ardeur de ton zele en peut venir à bout.
Je ſçaurai cependant prendre à part l'un & l'autre ;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre.
Agis de ton côté, je la laiſſe avec toi,
Gêne, flatte, ſurprends. Vous autres, ſuivez-moi.

SCENE VI.

EXUPERE, LEONTINE.

EXUPERE.

On ne peut nous entendre. Il est juste, Madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame.
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de vous,
Vous haïssez Phocas, nous le haïssons tous....

LEONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine & ta colere,
Que lui vendre ton Prince & le sang de ton pere.

EXUPERE.

L'apparence vous trompe, & je suis en effet....

LEONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait.

EXUPERE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LEONTINE.

Cache une intention fort noble & fort hardie.

EXUPERE.

Pouvez-vous en juger puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés;
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengence,
Et nous en croyant tous dans notre ame indignés
Le tyran du Palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.

LEONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPERE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé,
Vous sçavez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour & de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui;
Il me parle, il m'écoute, il me croit, & lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagême.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du Prince Héraclius faire le châtiment;
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du Palais les portes presque nues;
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort,
Mes amis sont tous prêts, c'en est fait, il est mort,
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers,
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'Empire.

LEONTINE.

Esprit lâche & grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité!
Va, d'un piege si lourd l'appas est inutile,
Traître, & si tu n'as pas de ruse plus subtile....

EXUPERE.

Je vous dis vrai, Madame, & vous dirai de plus....

LEONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus,
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPERE.

Hé bien, demeurez donc dans votre défiance;

Je ne demande plus, & ne vous dis plus rien;
Gardez votre ſecret, je garderai le mien.
Puiſque je paſſe encor pour homme à vous ſéduire;
Venez dans la priſon où je vais vous condurie;
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis,
Avant la fin du jour vous ſçaurez qui je ſuis.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HERACLIUS *ſeul.*

QUelle confuſion étrange
De deux Princes fait un mélange
Qui met en diſcord deux amis!
Un pere ne ſçait où ſe prendre,
Et plus tous deux s'oſent défendre
Du titre infame de ſon fils,
Plus eux-mêmes ceſſent d'entendre
Les ſecrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruſe
Ou me favoriſe ou m'abuſe,
Qu'elle brouille tout notre ſort;
Ce que j'en eus de connoiſſance
Brave une orgueilleuſe puſſance
Qui n'en croit pas mon vain effort,
Et je doute de ma naiſſance
Quand on me refuſe la mort.

Ce fier tyran qui me careſſe
Montre pour moi tant de tendreſſe
Que mon cœur s'en laiſſe alarmer:
Lorſqu'il me prie & me conjure,
Son amitié paroît ſi pure,
Que je ne ſçaurois préſumer
Si c'eſt par inſtinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien ;
Cette grace qu'il veut me faire
Etonne & trouble ma colere,
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de pere
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un Prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.



SCENE II.

HERACLIUS, PULCHERIE.

HERACLIUS.

O Ciel, quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame ?

PULCHERIE.

Le tyran qui veut que je vous voie,

Et met tout en uſage afin de s'éclaircir.

HERACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il penſe réuſſir !

PULCHERIE.

Il le penſe, Seigneur, & ce brutal eſpere,
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frere,
Comme ſi j'étois fille à ne lui rien celer
De tout ce que le ſang pourroit me révéler.

HERACLIUS.

Puiſſe-t-il par un trait de lumiere fidelle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révele.
Aidez-moi cependant, Madame, à repouſſer
Les indignes frayeurs dont je me ſens preſſer...

PULCHERIE.

Ah, Prince, il ne faut point d'aſſurance plus claire,
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frere,
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HERACLIUS.

Moi, la craindre, Madame ! ah, je m'y ſuis offert,
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au ſupplice,
Je ſuis Héraclius, je ſuis fils de Maurice;
Sous ces noms précieux je cours m'enſevelir,
Et m'étonne ſi peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en pere, il me flatte, il m'embraſſe,
Je n'en puis arracher une ſeule menace,
J'ai beau faire & beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute ſi peu qu'il me force à douter.
Malgré moi comme fils toujours il me regarde,
Au lieu d'être en priſon je n'ai pas même un garde;
Je ne ſçais qui je ſuis & crains de le ſçavoir;
Je veux ce que je dois & cherche mon devoir,
Je crains de le haïr, ſi j'en tiens la naiſſance :
Je le plains de m'aimer, ſi je m'en dois vengeance,
Et mon cœur indigné d'une telle amitié
En frémit de colere & tremble de pitié.

De tous ſes mouvemens mon eſprit ſe défie ;
Il condamne auſſi-tôt tout ce qu'il juſtifie.
La colere, l'amour, la haine, & le reſpect
Ne me préſentent rien qui ne me ſoit ſuſpect ;
Je crains tout, je fuis tout, & dans cette aventure
Des deux côtés en vain j'écoute la nature :
Secourez donc un frere en ces perplexités.

PULCHERIE.

Ah, vous ne l'êtes point puiſque vous en doutez.
Celui qui comme vous prétend à cette gloire
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire :
Comme vous on le flatte, il y ſçait réſiſter,
Rien ne le touche aſſez pour le faire douter,
Et le ſang par un double & ſecret artifice
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Mau-
rice.

HERACLIUS.

A ces marques en lui connoiſſez Martian,
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran ;
La généroſité ſuit la belle naiſſance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoiſſance,
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi,
Eſt ſenſible aux malheurs même d'un ennemi ;
La haine qu'il lui doit ne ſçauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laiſſer ſurprendre.
Et trouve aſſez ſouvent ſon devoir arrêté
Par l'effort naturel de ſa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas ſouiller ma deſtinée ;
Je doute, & ſi ce doute a quelque crime en ſoi,
C'eſt aſſez m'en punir que douter comme moi,
Et mon cœur qui ſans ceſſe en ſa faveur ſe flatte,
Cherche qui le ſoutienne, & non pas qui l'abatte :
Il demande ſecours pour mes ſens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'aſſaſſinez.

PULCHERIE.

L'œil le plus éclairé ſur de telles matieres
Peut prendre de faux jours pour de vives lumieres,
Et comme notre ſexe oſe aſſez promptement
Suivre l'impreſſion d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma premiere idée
Ma haine pour Phocas m'a trop perſuadée.
Son amour eſt pour vous un poiſon dangereux,
Et quoique la pitié montre un cœur généreux,
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénere,
Vous le devez haïr, & fût-il votre pere:
Si ce titre eſt douteux, ſon crime ne l'eſt pas.
Qu'il vous offre ſa grace ou vous livre au trépas,
Il n'eſt pas moins tyran quand il vous favoriſe,
Puiſque c'eſt ce cœur même alors qu'il tyranniſe,
Et que votre devoir par-là mieux combattu,
Prince, met en péril juſqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïſſez, & quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous diſpute;
En douter, lorſqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'eſt trop peu pour vous, c'eſt aſſez contre lui.
L'un de vous eſt mon frere, & l'autre y peut prétendre:
Entre tant de vertus mon choix ſe peut méprendre:
Mais je ne puis faillir dans votre ſort douteux
A chérir l'un & l'autre, & vous plaindre tous deux:
J'eſpere encor pourtant, on murmure, on menace;
Un tumulte, dit-on, s'éleve dans la place,
Exupere eſt allé fondre ſur ces mutins,
Et peut-être delà dépendent nos deſtins.
Mais Phocas entre.

SCENE III.

PHOCAS, HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE, Gardes.

PHOCAS.

HE bien, se rendra-t-il, Madame ?

PULCHERIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis ;
Je trouve trop d'un frere, & vous trop peu d'un fils.

PHOCAS.

Ainsi le Ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHERIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte,
Ce frere qu'il me rend seroit déjà perdu,
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un & l'autre,
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre,
Mais je veux le connoître, & ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(*à Héraclius.*)

Pour la derniere fois, ingrat, je t'en conjure,
Car enfin c'est vers toi que penche la nature,
Et je n'ai point pour lui ces doux empressemens
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvemens.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes,
En crois-tu mes soupirs ? En croiras-tu mes larmes ?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé,
Tu nous dois à tous deux.

HERACLIUS.

HERACLIUS.

Et pour reconnoiſſance
Je vous rends votre fils, je lui rends ſa naiſſance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, & le laiſſes mourir.

HERACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre & pour le ſecourir.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que ne vouloir plus l'être.

HERACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que le faire connoître.

PHOCAS.

C'eſt me l'ôter aſſez que me le ſuppoſer.

HERACLIUS.

C'eſt vous le rendre aſſez que vous déſabuſer.

PHOCAS.

Laiſſe-moi mon erreur puiſqu'elle m'eſt ſi chere;
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour pere,
Fais vivre Héraclius ſous l'un ou l'autre ſort:
Pour moi, pour toi, pour lui fais-toi ce peu d'effort.

HERACLIUS.

Ah, c'en eſt trop enfin, & ma gloire bleſſée
Dépouille un vieux reſpect où je l'avois forcée.
De quelle ignominie oſez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on ſe laiſſe adopter,
On veut une maiſon illuſtre autant qu'amie,
On cherche de la gloire & non de l'infamie;
Et ce ſeroit un monſtre horrible à vos Etats,
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, ceſſe d'eſpérer la mort que tu mérites,
Ce n'eſt que contre lui, lâche, que tu m'irrites:
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang,
Je m'en prends à la cauſe, & j'épargne mon ſang.
Puiſque ton amitié de ma foi ſe défie
Juſqu'à prendre ſon nom pour lui ſauver la vie,

Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HERACLIUS *aux Soldats.*

Perfides, arrêtez.

MARTIAN.

Ah, que voulez-vous faire,
Prince?

HERACLIUS.

Sauvez le fils de la fureur du pere.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous,
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux;
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son Empire;
Le Ciel daigne bénir votre Sceptre & vos jours.

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours;
Dépêche, Octavian.

HERACLIUS *à Octavian.*

N'attente rien, barbare,
Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HERACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur....

PHOCAS *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HERACLIUS.

Arrête, je suis..... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Acheve, ou...

HERACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Oui, je lui dois aſſez, Seigneur, quoi qu'il en ſoit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit,
Et je vous le promets entier, ferme, & ſincere,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour ſon vrai pere.
J'accepte en ſa faveur ſes parens pour les miens;
Mais ſçachez que vos jours me répondront des ſiens.
Vous me ſerez garant des haſards de la guerre,
Des ennemis ſecrets, de l'éclat du tonnerre,
Et de quelque façon que le courroux des Cieux
Me prive d'un ami qui m'eſt ſi précieux,
Je vengerai ſur vous, & fuſſiez-vous mon pere,
Ce qu'aura fait ſur lui leur injuſte colere.

PHOCAS.

Ne crains rien, de tous deux je ferai mon appui.
L'amour qu'il a pour toi m'aſſure trop de lui,
Mon cœur pâme de joie, & mon ame n'aſpire
Qu'à vous aſſocier l'un & l'autre à l'Empire.
J'ai retrouvé mon fils, mais ſois-le tout-à-fait,
Et donne m'en pour marque un véritable effet;
Ne laiſſe plus de place à la ſupercherie,
Pour achever ma joie épouſe Pulchérie.

HERACLIUS.

Seigneur, elle eſt ma ſœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puiſque ſi lâchement déjà tu t'en dédis.

PULCHERIE.

Qui te donne, tyran, une attente ſi vaine?
Quoi, ſon conſentement étoufferoit ma haine?
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer?
J'aurois pour cette honte un cœur aſſez léger?
Je pourrois épouſer ou ton fils ou mon frere?

SCENE IV.

PHOCAS, HERACLIUS, PULCHERIE, MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

SEigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupere,
Il eſt l'unique auteur de nos meilleurs deſtins,
Lui ſeul & ſes amis ont domté vos mutins,
Il a fait priſonniers leurs chefs qu'il vous amene.

PHOCAS.

Dis lui qu'il me les garde en la ſalle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

SCENE V.

PHOCAS, PULCHERIE, HERACLIUS, MARTIAN, GARDES.

PHOCAS *à Héraclius.*

TOi cependant, ingrat, ſois mon fils, ſi tu veux;
En l'état où je ſuis je n'ai plus lieu de feindre;
Les mutins ſont domtés & je ceſſe de craindre.
Je vous laiſſe tous trois.

(*à Pulchérie.*)

Uſe bien du moment
Que je prends pour en faire un juſte châtiment,
Et, ſi tu n'aimes mieux que l'un & l'autre meure,
Trouve, ou choiſis mon fils, & l'épouſe ſur l'heure;

Autrement si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux.
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront & mon amour pour gêne.
Toi....

PULCHERIE.

Ne menace point, je suis prête à mourir.

PHOCAS.

A mourir! jusques-là je pourrois te chérir!
N'espere pas de moi cette faveur suprême,
Et pense....

PULCHERIE.

A quoi, Tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même,
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHERIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toi, mais il t'est dû,
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colére.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frere,
Et du moins quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.



SCENE VI.

HERACLIUS, MARTIAN, PULCHERIE.

PULCHERIE.

Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame;
Mais tel est d'un tyran le naturel infame,

Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint il opprime, & s'il n'opprime il craint:
L'une & l'autre fortune en montre la foiblesse,
L'une n'est qu'insolence & l'autre que bassesse.
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs,
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes freres, puisqu'enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HERACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

PULCHERIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire,
Que d'épouser le fils pour éviter le pere;
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHERIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et dans cet hyménée à ma gloire funeste
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre & pour vous & pour nous;
Mais, Madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frere & sœur sous un feint hyménée.

PULCHERIE.

Feindre, & nous abaisser à cette lâcheté!

HERACLIUS.

Pour tromper un tyran c'est générosité,
Et c'est mettre en faveur d'un frere qu'il vous donne
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui dans leur juste haine animés & constans
Sur l'ennemi commun sçauront prendre leur temps,

Et terminer bientôt la feinte avec ſa vie.

PULCHERIE.

Pour conſerver vos jours & fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, & j'y réſiſte en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main ?
Qui veut feindre avec moi ? Qui ſera mon complice ?

HERACLIUS.

Vous, Prince, à qui le Ciel inſpire l'artifice.

MARTIAN.

Vous que veut le tyran pour fils obſtinément.

HERACLIUS.

Vous qui depuis quatre ans la ſervez en amant.

MARTIAN.

Vous ſçaurez mieux que moi ſurprendre ſa tendreſſe.

HERACLIUS.

Vous ſçaurez mieux que moi la traiter de maîtreſſe.

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y conſentir.

PULCHERIE.

Ah, Princes, votre cœur ne peut ſe dementir,
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime
Pour ſouffrir ſans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoiſſois trop pour juger autrement
Et de votre conſeil & de l'événement,
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe eſt honteuſe aux cœurs nés pour l'Empire ;
Princes, attendons tout ſans conſentir à rien.

HERACLIUS.

Admirez cependant quel malheur eſt le mien.
L'obſcure vérité que de mon ſang je ſigne,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne,
On n'en croit pas ma mort & je perds mon trépas,
Puiſque mourant pour lui je ne le ſauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle eſt ma deſtinée,
Madame, dans le cours d'une ſeule journée
Je ſuis Héraclius, Léonce & Martian,
Je ſors d'un Empereur, d'un Tribun, d'un Tyran;
De tous trois ce déſordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin ſans me connoître.

PULCHERIE.

Cédez, cédez tous deux au rigueurs de mon ſort;
Il a fait contre vous un violent effort;
Votre malheur eſt grand, mais quoiqu'il en ſuccede;
La mort qu'on me refuſe en ſera le remede,
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

SCENE VII.

HERACLIUS, MARTIAN; PULCHERIE, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le ſang de Phocas.

HERACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres,
Qu'il n'eſt plus de tyran, que vous êtes les maîtres.

HERACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'Empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, Seigneur,
Un autre en a la gloire, & j'ai part à l'honneur.

HERACLIUS.

Et quelle heureuſe main finit notre miſere ?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru ? C'eſt la main d'Exupere;

MARTIAN.

Lui qui me trahiſſoit ?

AMINTAS.

C'eſt de quoi s'étonner ;
Il ne vous trahiſſoit que pour vous couronner.

HERACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins diſſipé la furie ?

AMINTAS.

Son ordre excitoit ſeul cette mutinerie.

MARTIAN.

Il en a pris les chefs toutefois.

AMINTAS.

Admirez
Que ces priſonniers même avec lui conjurés
Sous cette illuſion couroient à leur vengeance.
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous paſſons librement.
Au travers du Palais à ſon appartement
La Garde y reſtoit foible & ſans aucun ombrage ;
Criſpe même à Phocas porte notre meſſage,
Il vient, à ſes genoux on met les priſonniers,
Qui tirent pour ſignal leurs poignards les premiers ;
Le reſte impatient dans ſa noble colere
Enferme la victime, & ſoudain Exupere,
Qu'on arrête, dit-il, *le premier coup m'eſt dû*,
C'eſt lui qui me rendra l'honneur preſque perdu.

Il frappe, & le tyran tombe aussi-tôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie :
Il s'éleve un grand bruit, & mille cris confus
Ne laissent discerner que *Vive Héraclius :*
Nous saisissions la porte ; & les gardes se rendent;
Mêmes cris aussi-tôt de tous côtés s'entendent,
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui
Phocas après sa mort n'en a pas un pour lui.

PULCHERIE.

Quel chemin Exupere a pris pour sa ruine !

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avec Léontine.

SCENE DERNIERE.

HERACLIUS, MARTIAN, LEONTINE, PULCHERIE, EUDOXE, EXUPERE, AMINTAS, GARDES.

HERACLIUS *à Léontine.*

Est-il donc vrai, Madame, & changeons-nous de sort ?
Amintas nous fait-il un fidele rapport ?

LEONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable ;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HERACLIUS *à Exupere.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser
Deux Princes impuissans à te récompenser.

EXUPERE *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre ;
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce ſoit des deux, il doit ſe conſoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler;
Je ne ſçais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HERACLIUS.

Peut-être en vous par-là s'explique la nature;
Mais, Prince, votre ſort n'en ſera pas moins doux;
Si l'Empire eſt à moi, Pulchérie eſt à vous,
Puiſque le pere eſt mort, le fils eſt digne d'elle.

(à Léontine.)

Terminez donc, Madame, enfin notre querelle.

LEONTINE.

Mon témoignage ſeul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre ſûreté pourrions-nous demander?

LEONTINE.

Je vous puis être encor ſuſpecte d'artifice,
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'Impératrice.

(à Pulchérie lui donnant un billet.)

Vous connoiſſez ſa main, Madame, & c'eſt à vous
Que je remets le ſort d'un frere & d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laiſſa votre mere.

PULCHERIE.

J'en baiſe en ſoupirant le ſacré caractere.

LEONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel ſang vous a produits,
Princes.

HERACLIUS *à Eudoxe.*

Qui que je ſois, c'eſt à vous que je ſuis.

PULCHERIE.

Parmi tant de malheurs mon bonheur eſt étrange.
Après avoir donné ſon fils au lieu du mien,
Léontine à mes yeux par un ſecond échange
Donne encore à Phocas mon fils au lieu du ſien.
Vous qui pourrez douter d'un ſi rare ſervice,
Sçachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran:
Celui qu'on croit Léonce eſt le vrai Martian,

Et le faux Martian est vrai fils de Maurice.

CONSTANTINE.

PULCHERIE *à Héraclius.*

Ah, vous êtes mon frere !

HERACLIUS *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LEONTINE *à Héraclius.*

Vous en sçaviez assez pour éviter l'inceste,
Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
(*à Martian.*)
Mais pardonnez, Seigneur, à mon zele parfait
Ce que j'ai voulu faire & ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie,
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie,
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour;
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HERACLIUS.

Donc pour mieux l'oublier soyez encor Léonce;
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils.
(*à Eudoxe.*)
Vous, Madame, acceptez & ma main & l'Empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire.

EUDOXE *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en Prince généreux.

HERACLIUS *à Exupere & à Amintas.*

Et vous, dont la vertu me rend ce trouble heureux,
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, & d'un esprit content
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend.

FIN.

JUGEMENT

DE LA TRAGÉDIE

D'HÉRACLIUS.

CEtte Tragédie est une piece d'invention sous des noms véritables ; & M. Corneille *n'y a conservé pour toute vérité historique que l'ordre de la succession des Empereurs, Tibere, Maurice, Phocas, & Héraclius. Sa conduite differe de celle de Rodogune, en ce que les narrations y sont toujours dites & écoutées avec intérêt ; on n'y en trouve pas une de sang froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses dans tout le Poëme, & ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sçache pour l'intelligence de la scene qui suit : cependant l'Auteur avoue qu'il n'a point eu assez d'adresse pour faire entendre les équivoques dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin du premier Acte. La maniere dont Eudoxe fait connoître dans le second le double échange que sa mere a fait des deux Princes, est heureusement imaginé, mais la narration est courte, & elle laisseroit beaucoup d'obscurité, si Héraclius ne l'expliquoit plus au long au quatrieme Acte. L'artifice de la derniere scene de ce quatrieme Acte passe encore celui-ci.*

Le stratagême d'Exupere, qui découvre Héraclius à Phocas, quoique fort industrieux, est un peu délicat & d'une nature à ne se faire qu'au Théâtre ; & on l'y souffre aisément, parce que c'est une de ces choses dont l'éclat & la surprise éblouissent.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique.

C'est un défaut que M. Boileau recommande d'éviter.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Art. Poët. Chant III.

Cette Piece a besoin d'indulgence pour l'unité de lieu ; l'unité de jour n'a rien de violenté, & l'action se pourroit passer en cinq ou six heures : mais le Poëme est si chargé d'incidens, qu'il demande une très-grande attention ; sa premiere représentation est plutôt une étude pour le Spectateur qu'un divertissement, & il faut voir cette Tragédie plus d'une fois pour en avoir une parfaite intelligence.

On a soupçonné M. Corneille *d'avoir emprunté sa principale fiction & ses plus belles scenes d'une Comédie de Kalderon, Poëte Espagnol, contemporain de notre Auteur, & digne d'être son rival ; mais jusqu'ici la gloire & les opinions ont été partagées.*



OTHON,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

GALBA, Empereur de Rome.

VINIUS, Conful.

OTHON, Sénateur Romain, Amant de Plautine.

LACUS, Préfet du Prétoire.

CAMILLE, Niece de Galba.

PLAUTINE, Fille de Vinius, Amante d'Othon.

MARTIAN, affranchi de Galba.

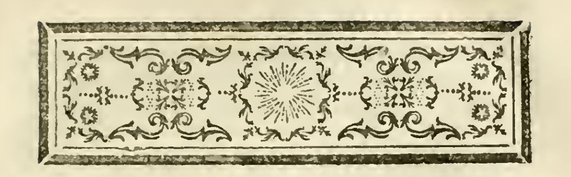
ALBIN, ami d'Othon.

ALBIANE, Sœur d'Albin, Dame-d'honneur de Camille.

FLAVIE, Amie de Plautine.

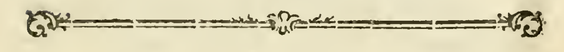
ATTICUS, } Soldats Romains.
RUTILE, }

La Scene eſt à Rome dans le Palais Impérial.



OTHON,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

Votre amitié, Seigneur, me rendra téméraire ;
J'en abuse, & je sçais que je vais vous déplaire,
Que vous condamnerez ma curiosité :
Mais je croirois vous faire une infidélité,
Si je vous cachois rien de ce que j'entends dire
De votre amour nouveau sous ce nouvel Empire.
On s'étonne de voir qu'un homme tel qu'Othon,
Othon dont les hauts faits soutiennent le grand nom,
Daigne d'un Vinius se réduire à la fille ;
S'attache à ce Consul qui ravage, qui pille,
Qui peut tout, je l'avoue, auprès de l'Empereur,
Mais dont tout le pouvoir ne sert qu'à faire horreur,

Et détruit d'autant plus, que plus on le voit croître ;
Ce que l'on doit d'amour aux vertus de son maître.

OTHON.

Ceux qu'on voit s'étonner de ce nouvel amour
N'ont jamais bien conçu ce que c'est que la Cour.
Un homme tel que moi jamais ne s'en détache ;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ;
Et si du Souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut ou qu'il périsse ou qu'il prenne un appui.
Quand le Monarque agit par sa propre conduite,
Mes pareils sans périls se rangent à sa suite,
Le mérite & le sang nous y font discerner ;
Mais quand le Potentat se laisse gouverner,
Et que de son pouvoir les grands dépositaires
N'ont pour raison d'Etat que leurs propres affaires ;
Ces lâches ennemis de tous les gens de cœur
Cherchent à nous pousser avec toute rigueur,
A moins que notre adroite & prompte servitude
Nous dérobe aux fureurs de leurs inquiétudes.
Si-tôt que de Galba le Sénat eut fait choix,
Dans mon Gouvernement j'en établis les loix,
Et je fus le premier qu'on vit au nouveau Prince
Donner toute une armée & toute une Province :
Ainsi je me comptois de ses premiers suivans ;
Mais déjà Vinius avoit pris les devans,
Martian l'affranchi, dont tu vois les pillages,
Avoit avec Lacus fermé tous les passages :
On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir ;
J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir.
Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.
J'eus horreur des appuis qui restoient seuls à prendre :
J'espérai quelque-temps de m'en pouvoir défendre ;

Mais quand Nymphidius dans Rome aſſaſſiné
Fit place au favori qui l'avoit condamné,
Que Lacus par ſa mort fut Préfet du Prétoire,
Que pour couronnement d'une action ſi noire
Les mêmes aſſaſſins furent encor percer
Varron, Turpilian, Capiton, & Macer,
Je vis qu'il étoit temps de prendre mes meſures;
Qu'on perdroit de Néron toutes les créatures,
Et que demeuré ſeul de toute cette Cour,
A moins d'un protecteur, j'aurois bientôt mon tour.
Je choiſis Vinius dans cette défiance,
Pour plus de ſûreté, j'en cherchai l'alliance.
Les autres n'ont ni ſœur ni fille à me donner,
Et d'eux ſans ce grand nœud tout eſt à ſoupçonner.

ALBIN.

Vos vœux furent reçus?

OTHON.

Oui, déjà l'hyménée
Auroit avec Plautine uni ma deſtinée,
Si ces rivaux d'état n'en ſçavoient divertir
Un maître qui ſans eux n'oſe rien conſentir.

ALBIN.

Ainſi tout votre amour n'eſt qu'une politique,
Et le cœur ne ſent point ce que la bouche explique?

OTHON.

Il ne le ſentit pas, Albin, du premier jour,
Mais cette politique eſt devenue amour:
Tout m'en plaît, tout m'en charme, & mes premiers ſcrupules
Près d'un ſi cher objet paſſent pour ridicules.
Vinius eſt Conſul, Vinius eſt puiſſant,
Il a de la naiſſance, & s'il eſt agiſſant,
S'il ſuit des favoris la pente trop commune,
Plautine hait en lui ces ſoins de ſa fortune;
Son cœur eſt noble & grand.

ALBIN.

Quoi qu'elle ait de vertu;
Vous devriez dans l'ame être un peu combattu.
La niece de Galba pour dot aura l'Empire,
Et vaut bien que pour elle à ce prix on ſoupire;
Son oncle doit bientôt lui choiſir un époux.
Le mérite & le ſang font un éclat en vous,
Qui pour y joindre encor celui du diadême....

OTHON.

Quand mon cœur ſe pourroit ſouſtraire à ce que j'aime,
Et que pour moi Camille auroit tant de bonté,
Que je duſſe eſpérer de m'en voir écouté;
Si, comme tu le dis, ſa main doit faire un maître,
Aucun de nos tyrans n'eſt encor las de l'être,
Et ce ſeroit tous trois les attirer ſur moi,
Qu'aſpirer ſans leur ordre à recevoir ſa foi.
Sur-tout de Vinius le ſenſible courage
Feroit tout pour me perdre après un tel outrage;
Et ſe vengeroit même à la face des Dieux,
Si j'avois ſur Camille oſé tourner les yeux.

ALBIN.

Penſez-y toutefois, ma ſœur eſt auprès d'elle,
Je puis vous y ſervir, l'occaſion eſt belle;
Tout autre amant que vous s'en laiſſeroit charmer;
Et je vous dirois plus, ſi vous oſiez l'aimer.

OTHON.

Porte à d'autres qu'à moi cette amorce inutile:
Mon cœur tout à Plautine eſt fermé pour Camille;
La beauté de l'objet, la honte de changer,
Le ſuccès incertain, l'infaillible danger,
Tout fait à tes projets d'invincibles obſtacles.

ALBIN.

Seigneur, en moins de rien il ſe fait des miracles:
A ces deux grands rivaux peut-être il ſeroit doux
D'ôter à Vinius un gendre tel que vous,

Et si l'un par bonheur à Galba vous propose....
Ce n'est pas qu'après tout j'en sçache aucune chose,
Je leur suis trop suspect pour s'en fier à moi ;
Mais si je vous puis dire enfin ce que j'en croi,
Je vous proposerois si j'étois en leur place.

OTHON.

Aucun d'eux ne fera ce que tu veux qu'il fasse ;
Et s'ils peuvent jamais trouver quelque douceur
A faire que Galba choisisse un successeur,
Ils voudront par ce choix se mettre en assurance,
Et n'en proposeront que de leur dépendance,
Je sçais... Mais Vinius que j'apperçois venir....

SCENE II.

VINIUS, OTHON, ALBIN.

VINIUS.

LAissez-nous seuls, Albin, je veux l'entretenir.

SCENE III.

VINIUS, OTHON.

VINIUS.

JE crois que vous m'aimez, Seigneur, & que ma fille
Vous fait prendre intérêt en toute la famille.
Il en faut une preuve, & non pas seulement
Qui consiste aux devoirs dont s'empresse un amant,
Il la faut plus solide, il la faut d'un grand homme,
D'un cœur digne en effet de commander à Rome,

Il faut ne plus l'aimer.

OTHON.

Quoi, pour preuve d'amour....

VINIUS.

Il faut faire encor plus, Seigneur, en ce grand jour;
Il faut aimer ailleurs.

OTHON.

Ah, que m'osez-vous dire?

VINIUS.

Je sçais qu'à son hymen tout votre cœur aspire;
Mais elle, & vous, & moi, nous allons tous périr,
Et votre change seul nous peut tous secourir.
Vous me devez, Seigneur, peut-être quelque chose:
Sans moi, sans mon crédit qu'à leurs desseins j'oppose,
Lacus & Martian vous auroient peu souffert;
Il faut à votre tour rompre un coup qui me perd;
Et qui, si votre cœur ne s'arrache à Plautine,
Vous enveloppera tous deux en ma ruine.

OTHON.

Dans le plus doux espoir de mes vœux acceptés
M'ordonner que je change! & vous-même!

VINIUS.

Ecoutez;

L'honneur que nous feroit votre illustre hyménée
Des deux que j'ai nommés tient l'ame si gênée,
Que jusqu'ici Galba, qu'ils obsédent tous deux,
A refusé son ordre à l'effet de nos vœux.
L'obstacle qu'ils y font vous peut montrer sans peine
Quelle est pour vous & moi leur envie & leur haine,
Et qu'aujourd'hui, de l'air dont nous nous regardons,
Ils nous perdront bientôt si nous ne les perdons.
C'est une vérité qu'on voit trop manifeste,
Et sur ce fondement, Seigneur, je passe au reste.
Galba vieil & cassé, qui se voit sans enfans,
Croit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans,

Et qu'on ne peut aimer à ſervir ſous un maître
Qui n'aura pas le temps de le bien reconnoître ;
Il voit de toutes parts du tumulte excité,
Le Soldat en Syrie eſt preſque révolté ;
Vitellius avance avec ſa force unie
Des troupes de la Gaule & de la Germanie ;
Ce qu'il a de vieux corps le ſouffre avec ennui,
Tous les Prétoriens murmurent contre lui,
De leur Nymphidius l'indigne ſacrifice
De qui ſe l'immola leur demande juſtice ;
Il le ſçait, & prétend par un jeune Empereur
Ramener les eſprits & calmer leur fureur.
Il eſpere un pouvoir ferme, plein, & tranquille,
S'il nomme pour Céſar un époux de Camille ;
Mais il balance encor ſur ce choix d'un époux,
Et je ne puis, Seigneur, m'aſſurer que ſur vous.
J'ai donc pour ce grand choix vanté votre courage,
Et Lacus à Piſon a donné ſon ſuffrage.
Martian n'a parlé qu'en termes ambigus,
Mais ſans doute il ira du côté de Lacus,
Et l'unique remede eſt de gagner Camille.
Si ſa voix eſt pour nous, la leur eſt inutile,
Nous ſerons pareil nombre, & dans l'égalité
Galba pour cette niece aura de la bonté.
Il a remis exprès à tantôt d'en réſoudre.
De nos têtes ſur eux détournez cette foudre :
Je vous le dis encor, contre ces grands jaloux
Je ne me puis, Seigneur, aſſurer que ſur vous.
De votre premier choix quoi que je doive attendre,
Je vous aime encor mieux pour maître que pour gendre,
Et je ne vois pour nous qu'un naufrage certain,
S'il nous faut recevoir un Prince de leur main.

OTHON.

Ah, Seigneur, ſur ce point c'eſt trop de confiance ;
C'eſt vous tenir trop sûr de mon obéiſſance.

Je ne prends plus de loix que de ma passion ;
Plautine est l'objet seul de mon ambition,
Et si votre amitié me veut détacher d'elle,
La haine de Lacus me seroit moins cruelle.
Que m'importe après tout, si tel est mon malheur,
De mourir par son ordre ou mourir de douleur !

VINIUS.

Seigneur, un grand courage, à quelque point qu'il aime,
Sçait toujours au besoin se posséder soi-même.
Poppée avoit pour vous du moins autant d'appas,
Et quand on vous l'ôta, vous n'en mourûtes pas.

OTHON.

Non, Seigneur, mais Poppée étoit une infidelle
Qui n'en vouloit qu'au trône & qui m'aimoit moins qu'elle.
Ce peu qu'elle eut d'amour ne fit du lit d'Othon
Qu'un dégré pour monter à celui de Néron ;
Elle ne m'épousa qu'afin de s'y produire,
D'y ménager sa place au hasard de me nuire.
Aussi j'en fus banni sous un titre d'honneur,
Et pour ne me plus voir on me fit Gouverneur.
Mais j'adore Plautine & je regne en son ame ;
Nous ordonner d'éteindre une si belle flamme,
C'est... Je n'ose le dire. Il est d'autres Romains,
Seigneur, qui sçauront mieux appuyer vos desseins,
Il en est dont le cœur pour Camille soupire,
Et qui seront ravis de vous devoir l'Empire.

VINIUS.

Je veux que cet espoir à d'autres soit permis,
Mais êtes-vous fort sûr qu'ils soient de nos amis.
Sçavez-vous mieux que moi s'ils plairont à Camille ?

OTHON.

Et croyez-vous pour moi qu'elle soit plus facile ?
Pour moi, que d'autres vœux....

VINIUS.

A ne vous rien celer,
Sortant d'avec Galba, j'ai voulu lui parler,
J'ai voulu ſur ce point preſſentir ſa penſée,
J'en ai nommé pluſieurs pour qui je l'ai preſſée,
A leurs noms un grand froid, un front triſte, un œil bas
M'ont fait voir auſſi-tôt qu'ils ne lui plaiſoient pas.
Au vôtre elle a rougi, puis s'eſt miſe à ſourire,
Et m'a ſoudain quitté ſans me vouloir rien dire.
C'eſt à vous qui ſçavez ce que c'eſt que d'aimer,
A juger de ſon cœur ce qu'on doit préſumer.

OTHON.

Je n'en veux rien juger, Seigneur, & ſans Plautine
L'amour m'eſt un poiſon, le bonheur m'aſſaſſine,
Et toutes les douceurs du pouvoir ſouverain
Me ſont d'affreux tourmens, s'il m'en coûte ſa main.

VINIUS.

De tant de fermeté j'aurois l'ame ravie,
Si cet excès d'amour nous aſſuroit la vie;
Mais il nous faut le trône, ou renoncer au jour,
Et quand nous périrons, que ſervira l'amour?

OTHON.

A de vaines frayeurs un noir ſoupçon vous livre,
Piſon n'eſt point cruel, & nous laiſſera vivre.

VINIUS.

Il nous laiſſera vivre, & je vous ai nommé!
Si de nous voir dans Rome il n'eſt point alarmé,
Nos communs ennemis qui prendront ſa conduite,
En préviendront pour lui la dangereuſe ſuite.
Seigneur, quand pour l'Empire on s'eſt vu déſigner,
Il faut, quoi qu'il arrive, ou périr ou régner.
Le poſthume Agrippa vécut peu ſous Tibere,
Néron n'épargna point le ſang de ſon beau-frere,
Et Piſon vous perdra par la même raiſon,
Si vous ne vous hâtez de prévenir Piſon.
Il n'eſt point de milieu qu'en ſaine politique....

OTHON.

Et l'amour eſt la ſeule où tout mon cœur s'applique.
Rien ne vous a ſervi, Seigneur, de me nommer;
Vous voulez que je regne, & je ne ſçais qu'aimer.
Je pourrois ſçavoir plus, ſi l'aſtre qui domine
Me vouloit faire un jour régner avec Plautine;
Mais dérober ſon ame à de ſi doux appas,
Pour attacher ſa vie à ce qu'on n'aime pas.

VINIUS.

Hé bien, ſi cet amour a ſur vous tant de force,
Régnez; qui fait des loix peut bien faire un divorce;
Du trône on conſidere enfin ſes vrais amis,
Et quand vous pourrez tout, tout vous ſera permis.

SCENE IV.

PLAUTINE, VINIUS, OTHON.

PLAUTINE.

Non pas, Seigneur, non pas, quoi que le Ciel m'envoie,
Je ne veux rien tenir d'une honteuſe voie,
Et cette lâcheté qui me rendroit ſon cœur
Sentiroit le tyran, & non pas l'Empereur.
A votre ſûreté, puiſque le péril preſſe,
J'immolerai ma flamme & toute ma tendreſſe,
Et je vaincrai l'horreur d'un ſi cruel devoir,
Pour conſerver le jour à qui me l'a fait voir:
Mais ce qu'à mes deſirs je fais de violence,
Fuit les honteux appas d'une indigne eſpérance,
Et la vertu qui domte & bannit mon amour,
N'en ſouffrira jamais qu'un vertueux retour.

OTHON.

Ah, que cette vertu m'apprête un dur ſupplice!
Seigneur, & le moyen que je vous obéiſſe?

Voyez, & s'il se peut, pour voir tout mon tourment,
Quittez vos yeux de pere, & prenez-en d'amant.

VINIUS.

L'estime de mon sang ne m'est pas interdite :
Je lui vois des attraits, je lui vois du mérite,
Je crois qu'elle en a même assez pour engager,
Si quelqu'un nous perdoit, quelqu'autre à nous venger :
Par-là nos ennemis la tiendront redoutable,
Et sa perte par-là devient inévitable,
Je vois de plus, Seigneur, que je n'obtiendrai rien ;
Tant que votre œil blessé rencontrera le sien ;
Que le temps se va perdre en repliques frivoles,
Et pour les éviter, j'acheve en trois paroles.
Si vous manquez le trône, il faut périr tous trois.
Prévenez, attendez cet ordre à votre choix,
Je me remets à vous de ce qui vous regarde ;
Mais en ma fille & moi ma gloire se hasarde :
De ses jours & des miens je suis maître absolu,
Et j'en disposerai comme j'ai résolu.
Je ne crains point la mort, mais je hais l'infamie
D'en recevoir la loi d'une main ennemie,
Et je sçaurai verser tout mon sang en Romain,
Si le choix que j'attends ne me retient la main.
C'est dans une heure ou deux que Galba se déclare ;
Vous sçavez l'un & l'autre à quoi je me prépare,
Résolvez-en ensemble.



SCENE V.

OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

ARrêtez donc, Seigneur,
Et s'il faut prévenir ce mortel déshonneur,
Recevez-en l'exemple, & jugez si sa honte....

PLAUTINE.

Quoi, Seigneur, à mes yeux une fureur si prompte?
Ce noble désespoir si digne des Romains,
Tant qu'ils ont du courage, est toujours en leurs mains;
Et pour vous & pour moi fût-il digne d'un temple,
Il n'est pas encor temps de m'en donner l'exemple.
Il faut vivre, & l'amour nous y doit obliger,
Pour me sauver un pere, & pour me protéger.
Quand vous voyez ma vie à la vôtre attachée,
Faut-il que malgré moi votre ame effarouchée
Pour m'ouvrir le tombeau hâte votre trépas,
Et m'avance un destin où je ne consens pas?

OTHON.

Quand il faut m'arracher tout cet amour de l'ame,
Puis-je que dans mon sang en éteindre la flamme?
Puis-je sans le trépas....

PLAUTINE.

Et vous ai-je ordonné
D'éteindre tout l'amour que je vous ai donné?
Si l'injuste rigueur de notre destinée
Ne permet plus l'espoir d'un heureux hyménée,
Il est un autre amour dont les vœux innocens
S'élevent au-dessus du commerce des sens.
Plus la flamme en est pure, & plus elle est durable,
Il rend de son objet le cœur inséparable,

Il a de vrais plaisirs dont ce cœur est charmé,
Et n'aspire qu'au bien d'aimer & d'être aimé.

OTHON.

Qu'un tel épurement demande un grand courage!
Qu'il est même aux plus grands d'un difficile usage!
Madame, permettez que je dise à mon tour
Que tout ce que l'honneur peut souffrir à l'amour,
Un amant le souhaite, il en veut l'espérance,
Et se croit mal aimé s'il n'en a l'assurance.

PLAUTINE.

Aimez-moi toutefois sans l'attendre de moi,
Et ne m'enviez point l'honneur que j'en reçoi.
Quelle gloire à Plautine, ô Ciel, de pouvoir dire
Que le choix de son cœur fut digne de l'Empire,
Qu'un Héros destiné pour maître à l'Univers
Voulut borner ses vœux à vivre dans ses fers,
Et qu'à moins que d'un ordre absolu d'elle-même
Il auroit renoncé pour elle au diadême!

OTHON.

Ah, qu'il faut aimer peu pour faire son bonheur,
Pour tirer vanité d'un si fatal honneur!
Si vous m'aimiez, Madame, il vous seroit sensible
De voir qu'à d'autres vœux mon cœur fût accessible,
Et la nécessité de le porter ailleurs
Vous auroit fait déjà partager mes douleurs.
Mais tout mon désespoir n'a rien qui vous alarme,
Vous pouvez perdre Othon sans verser une larme,
Vous en témoignez joie, & vous-même aspirez
A tout l'excès des maux qui me sont préparés.

PLAUTINE.

Que votre aveuglement a pour moi d'injustice!
Pour épargner vos maux j'augmente mon supplice;
Je souffre, & c'est pour vous que j'ose m'imposer
La gêne de souffrir & de le déguiser.
Tout ce que vous sentez, je le sens dans mon ame,
J'ai mêmes déplaisirs comme j'ai même flamme;

J'ai même déſeſpoir, mais je ſçais les cacher;
Et paroître inſenſible afin de moins toucher.
Faites à vos deſirs pareille violence,
Retenez-en l'éclat, ſauvez-en l'apparence,
Au péril qui nous preſſe immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres tranſports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Pourvu que votre front n'en ſoit point l'interprete,
Et que de votre cœur vos yeux indépendans
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, paſſez l'exemple, & portez à Camille
Un viſage content, un viſage tranquille,
Qui lui laiſſe accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz.

OTHON.

Hélas! Madame, hélas! que pourrai-je lui dire?

PLAUTINE.

Il y va de ma vie, il y va de l'Empire,
Réglez-vous là-deſſus. Le temps ſe perd, Seigneur;
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur,
Ou ſi c'eſt trop pour moi, donnez & l'un & l'autre,
Emportez mon amour & retirez le vôtre;
Mais dans ce triſte état ſi je vous fais pitié,
Conſervez-moi toujours l'eſtime & l'amitié,
Et n'oubliez jamais, quand vous ſerez le maître,
Que c'eſt moi qui vous force & qui vous aide à l'être.

OTHON *ſeul.*

Que ne m'eſt-il permis d'éviter par ma mort
Les barbares rigueurs d'un ſi cruel effort!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

DIs-moi donc, lorſqu'Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il paru contraint ? A-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

FLAVIE.

J'ai tout vu, mais enfin votre humeur curieuſe
A vous faire un ſupplice eſt trop ingénieuſe.
Quelque reſte d'amour qui vous parle d'Othon,
Madame, oubliez-en, s'il ſe peut, juſqu'au nom.
Vous vous êtes vaincue en faveur de ſa gloire,
Goûtez un plein triomphe après votre victoire :
Le dangereux récit que vous me commandez
Eſt un nouveau combat où vous vous haſardez.
Votre ame n'en eſt pas encor ſi détachée,
Qu'il puiſſe aimer ailleurs ſans qu'elle en ſoit touchée ;
Prenez moins d'intérêt à l'y voir réuſſir,
Et fuyez le chagrin de vous en éclaircir.

PLAUTINE.

Je le force moi-même à ſe montrer volage,
Et regardant ſon change ainſi que mon ouvrage,
J'y prends un intérêt qui n'a rien de jaloux ;
Qu'on l'accepte, qu'il regne, & tout m'en ſera doux.

FLAVIE.

J'en doute, & rarement une flamme ſi forte
Souffre qu'à notre gré ſes ardeurs. . .

PLAUTINE.

Que t'importe ?
Laisse-m'en le hasard, & sans dissimuler
Dis de quelle maniere il a sçu lui parler.

FLAVIE.

N'imputez donc qu'à vous si votre ame inquiete
En ressent malgré moi quelque gêne secrete.
Othon à la Princesse a fait un compliment
Plus en homme de Cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grace
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusoit le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissoient aucun mot aller à l'aventure;
On ne voyoit que pompe en tout ce qu'il peignoit:
Jusques dans ses soupirs la justesse régnoit,
Et suivoit pas à pas un effort de mémoire
Qu'il étoit plus aisé d'admirer que de croire.
Camille sembloit même assez de cet avis,
Elle auroit mieux goûté des discours moins suivis;
Je l'ai vu dans ses yeux, mais cette défiance
Avoit avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ces justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussi-tôt détruits ou dédaignés:
Elle a voulu tout croire, & quelque retenue
Qu'ait sçu garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu par ce peu qu'il laissoit échapper,
Qu'elle prenoit plaisir à se laisser tromper,
Et que si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçoit le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de régner sur son cœur
Imputoit à l'amour ces soupirs de douleur.

PLAUTINE.

Et sa réponse enfin ?

FLAVIE.

Elle a paru civile,

Mais la civilité n'eſt qu'amour en Camille,
Comme en Othon l'amour n'eſt que civilité.

PLAUTINE.

Et n'a-t-elle rien dit de ſa légéreté ?
Rien de la foi qu'il ſemble avoir ſi mal gardée ?

FLAVIE.

Elle a ſçu rejetter cette fâcheuſe idée,
Et n'a pas témoigné qu'elle ſçût ſeulement
Qu'on l'eût vu pour vos yeux ſoupirer un moment.

PLAUTINE.

Mais qu'a-t-elle promis ?

FLAVIE.

Que ſon devoir fidele
Suivroit ce que Galba voudroit ordonner d'elle ;
Et de peur d'en trop dire & d'ouvrir trop ſon cœur,
Elle l'a renvoyé ſoudain vers l'Empereur.
Il lui parle à préſent. Qu'en dites-vous, Madame ?
Et de cet entretien que ſouhaite votre ame ?
Voulez-vous qu'on l'accepte, ou qu'il n'obtienne rien ?

PLAUTINE.

Moi-même, à dire vrai, je ne le ſçais pas bien.
Comme des deux côtés le coup me ſera rude,
J'aimerois à jouir de cette inquiétude,
Et tiendrois à bonheur, le reſte de mes jours,
De n'en ſortir jamais & de douter toujours.

FLAVIE.

Mais il faut ſe réſoudre & vouloir quelque choſe.

PLAUTINE.

Souffre ſans m'alarmer que le Ciel en diſpoſe ;
Quand ſon ordre une fois en aura réſolu,
Il nous faudra vouloir ce qu'il aura voulu.
Ma raiſon cependant cede Othon à l'Empire :
Il eſt de mon honneur de ne m'en pas dédire,
Et ſoit ce grand ſouhait volontaire ou forcé,
Il eſt beau d'achever comme on a commencé.
Mais je vois Martian.

SCENE II.

MARTIAN, PLAUTINE, FLAVIE.

PLAUTINE.

Que venez-vous m'apprendre ?

MARTIAN.

Que de votre ſeul choix l'Empire va dépendre,
Madame.

PLAUTINE.

Quoi, Galba voudroit ſuivre mon choix ?

MARTIAN.

Non, mais de ſon conſeil nous ne ſommes que trois,
Et ſi pour votre Othon vous voulez mon ſuffrage,
Je vous le viens offrir avec un humble hommage.

PLAUTINE.

Avec ?

MARTIAN.

Avec des vœux ſinceres & ſoumis,
Qui feront encor plus, ſi l'eſpoir m'eſt permis.

PLAUTINE.

Quels vœux & quel eſpoir ?

MARTIAN.

Cet important ſervice
Qu'un ſi profond reſpect vous offre en ſacrifice...

PLAUTINE.

Hé bien, il remplira mes deſirs les plus doux ;
Mais pour reconnoiſſance enfin que voulez-vous ?

MARTIAN.

La gloire d'être aimé.

PLAUTINE.

De qui ?

MARTIAN.

De vous, Madame.

PLAUTINE.

De moi-même ?

MARTIAN.

De vous : j'ai des yeux, & mon ame. . .

PLAUTINE.

Votre ame, en me faiſant cette civilité,
Devroit l'accompagner de plus de vérité.
On n'a pas grande foi pour tant de déférence,
Lorſqu'on voit que la ſuite a ſi peu d'apparence.
L'offre ſans doute eſt belle & bien digne d'un prix ;
Mais en le choiſiſſant vous vous êtes mépris.
Si vous me connoiſſiez, vous feriez mieux paroître. . .

MARTIAN.

Hélas ! mon mal ne vient que de vous trop connoître,
Mais vous-même après tout ne vous connoiſſez pas,
Quand vous croyez ſi peu l'effet de vos appas.
Si vous daigniez ſçavoir quel eſt votre mérite,
Vous ne douteriez point de l'amour qu'il excite.
Othon m'en ſert de preuve, il n'avoit rien aimé
Depuis que de Poppée il s'étoit vu charmé ;
Bien que d'entre ſes bras Néron l'eût enlevée,
L'image dans ſon cœur s'en étoit conſervée,
La mort même, la mort n'avoit pu l'en chaſſer ;
A vous ſeule étoit dû l'honneur de l'effacer :
Vous ſeule d'un coup d'œil emportâtes la gloire
D'en faire évanouir la plus douce mémoire,
Et d'avoir ſçu réduire à de nouveaux ſouhaits
Ce cœur impénétrable aux plus charmans objets :
Et vous vous étonnez que pour vous je ſoupire !

PLAUTINE.

Je m'étonne bien plus que vous me l'oſiez dire :
Je m'étonne de voir qu'il ne vous ſouvient plus
Que l'heureux Martian fut l'eſclave Icélus,
Qu'il a changé de nom ſans changer de viſage.

MARTIAN.

C'eſt ce crime du ſort qui m'enfle le courage,
Lorſqu'en dépit de lui je ſuis ce que je ſuis,
On voit ce que je vaux voyant ce que je puis.
Un pur haſard ſans nous regle notre naiſſance ;
Mais comme le mérite eſt en notre puiſſance,
La honte d'un deſtin qu'on vit mal aſſorti,
Fait d'autant plus d'honneur quand on en eſt ſorti.
Quelque tache en mon ſang que laiſſent mes ancêtres,
Depuis que nos Romains ont accepté des maîtres,
Ces maîtres ont toujours fait choix de mes pareils
Pour les premiers emplois & les ſecrets conſeils.
Ils ont mis en nos mains la fortune publique,
Ils ont ſoumis la terre à notre politique :
Patrope, Polyclete, & Narciſſe, & Pallas
Ont dépoſé des Rois & donné des Etats ;
On nous éleve au Trône au ſortir de nos chaînes :
Sous Claude on vit Félix le mari de trois Reines,
Et quand l'amour en moi vous préſente un époux,
Vous me traitez d'eſclave & d'indigne de vous !
Madame, en quelque rang que vous ayiez pu naître,
C'eſt beaucoup que d'avoir l'oreille du grand Maître.
Vinius eſt Conſul, & Lacus eſt Préfet :
Je ne ſuis l'un ni l'autre, & ſuis plus en effet,
Et de ces Conſulats & de ces Préfectures
Je puis quand il me plaît faire des créatures ;
Galba m'écoute enfin, & c'eſt être aujourd'hui,
Quoique ſans ces grands noms, le premier d'après lui.

PLAUTINE.

Pardonnez donc, Seigneur, ſi je me ſuis mépriſe ;
Mon orgueil dans vos fers n'a rien qui l'autoriſe,
Je viens de me connoître, & me vois à mon tour
Indigne des honneurs qui ſuivent votre amour.
Avoir briſé ſes fers fait un dégré de gloire
Au-deſſus des Conſuls, des Préfets du Prétoire :

Et si de cet amour je n'ose être le prix,
Le respect m'en empêche, & non plus le mépris.
On m'avoit dit pourtant que souvent la nature
Gardoit en vos pareils sa premiere teinture;
Que ceux de nos Césars qui les ont écoutés,
Ont tous souillé leurs noms par quelques lâchetés,
Et que pour dérober l'Empire à cette honte,
L'univers a besoin qu'un vrai Héros y monte.
C'est ce qui me faisoit y souhaiter Othon;
Mais à ce que j'apprends ce souhait n'est pas bon.
Laissons-en faire aux Dieux, & faites-vous justice,
D'un cœur vraiment Romain dédaignez le caprice,
Cent Reines à l'envis vous prendront pour époux,
Félix en eut bien trois, & valoit moins que vous.

MARTIAN.

Madame, encore un coup souffrez que je vous aime.
Songez que dans ma main j'ai le pouvoir suprême;
Qu'entre Othon & Pison mon suffrage incertain,
Suivant qu'il penchera, va faire un Souverain.
Je n'ai fait jusqu'ici qu'empêcher l'hyménée
Qui d'Othon avec vous eût joint la destinée,
J'aurois pu hasarder quelque chose de plus;
Ne m'y contraignez point à force de refus.
Quand vous cédez Othon, me souffrir en sa place,
Peut-être ce sera faire plus d'une grace;
Car de vous voir à lui ne l'espérez jamais.



SCENE III.

PLAUTINE, LACUS, MARTIAN, FLAVIE.

LACUS.

Madame, enfin Galba s'accorde à vos ſouhaits;
Et j'ai tant fait ſur lui que dès cette journée
De vous avec Othon il conſent l'hyménée.

PLAUTINE *à Martian.*

Qu'en dites-vous, Seigneur? Pourrez-vous bien ſouffrir
Cet hymen que Lacus de ſa part vient m'offrir?
Le grand Maître a parlé, voudrez-vous l'en dédire,
Vous qu'on voit après lui le premier de l'Empire?
Dois-je me ravaler juſques à cet époux?
Ou dois-je par votre ordre aſpirer juſqu'à vous?

LACUS.

Quelle énigme eſt ceci, Madame?

PLAUTINE.

Sa grande ame
Me faiſoit tout-à-l'heure un préſent de ſa flamme;
Il m'aſſuroit qu'Othon jamais ne m'obtiendroit,
Et diſoit à demi qu'un refus nous perdroit.
Vous m'oſez cependant aſſurer du contraire,
Et je ne ſçais pas bien quelle réponſe y faire.
Comme en de certains temps il fait bon s'expliquer,
En d'autres il vaut mieux ne s'y point embarquer.
Grands Miniſtres d'Etat, accordez-vous enſemble,
Et je pourrai vous dire après ce qui m'en ſemble.

SCENE IV.

LACUS, MARTIAN.

LACUS.

Vous aimez donc Plautine, & c'est là cette foi
Qui contre Vinius vous attachoit à moi ?

MARTIAN.

Si les yeux de Plautine ont pour moi quelque charme,
Y trouvez-vous, Seigneur, quelque sujet d'alarme ?
Le moment bienheureux qui m'en feroit l'époux,
Réuniroit par moi Vinius avec vous.
Par-là de nos trois cœurs l'amitié resaisie
En déracineroit & haine & jalousie.
Le pouvoir de tous trois par tous trois affermi
Auroit pour nœud commun son gendre en votre ami,
Et quoi que contre vous il osât entreprendre....

LACUS.

Vous seriez mon ami, mais vous seriez son gendre ;
Et c'est un foible appui des intérêts de Cour
Qu'une vieille amitié contre un nouvel amour.
Quoi que veuille exiger une femme adorée,
La résistance est vaine ou de peu de durée ;
Elle choisit ses temps & les choisit si bien,
Qu'on se voit hors d'état de lui refuser rien.
Vous-mêmes êtes-vous sûr que ce nœud la retienne
D'ajouter, s'il le faut, votre perte à la mienne ?
Apprenez que des cœurs séparés à regret
Trouvent de se rejoindre aisément le secret.
Othon n'a pas pour elle éteint toutes ses flammes,
Il sçait comme aux maris on arrache les femmes.

Cet art sur son exemple est commun aujourd'hui,
Et son maître Néron l'avoit appris de lui.
Après tout je me trompe, ou près de cette belle....

MARTIAN.

J'espere en Vinius, si je n'espere en elle,
Et l'offre pour Othon de lui donner ma voix,
Soudain en ma faveur emportera son choix.

LACUS.

Quoi, vous nous donneriez vous-même Othon pour maître?

MARTIAN.

Et quel autre dans Rome est plus digne de l'être?

LACUS.

Ah, pour en être digne, il l'est & plus que tous;
Mais aussi pour tout dire, il en sçait trop pour nous;
Il sçait trop ménager ses vertus & ses vices.
Il étoit sous Néron de toutes ses délices,
Et la Lusitanie a vu ce même Othon
Gouverner en César & juger en Caton.
Tout favori dans Rome, & tout maître en Province,
De lâche Courtisan il s'y montra grand Prince,
Et son ame ployante attendant l'avenir,
Sçait faire également sa cour & la tenir.
Sous un tel Souverain nous sommes peu de chose;
Son soin jamais sur nous tout-à-fait ne repose,
Sa main seule départ ses libéralités,
Son choix seul distribue Etats & dignités.
Du timon qu'il embrasse il se fait le seul guide,
Consulte & résout seul, écoute & seul décide;
Et quoique nos emplois puissent faire de bruit,
Si-tôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit.

Voyez d'ailleurs Galba, quel pouvoir il nous laisse,
En quel poste sous lui nous a mis sa foiblesse.
Nos ordres reglent tout, nous donnons, retranchons,
Rien n'est exécuté dès que nous l'empêchons;

Comme par un de nous il faut que tout s'obtienne,
Nous voyons notre Cour plus grosse que la sienne,
Et notre indépendance iroit au dernier point,
Si l'heureux Vinius ne la partageoit point :
Notre unique chagrin est qu'il nous la dispute.
L'âge met cependant Galba près de sa chûte,
De peur qu'il nous entraîne il faut un autre appui,
Mais il le faut pour nous aussi foible que lui;
Il nous en faut prendre un qui, satisfait des titres,
Nous laisse du pouvoir les suprèmes arbitres.
Pison a l'ame simple & l'esprit abattu;
S'il a grande naissance, il a peu de vertu,
Non de cette vertu qui déteste le crime.
Sa probité sévere est digne qu'on l'estime,
Elle a tout ce qui fait un grand homme de bien,
Mais en un Souverain c'est peu de chose ou rien,
Il faut de la prudence, il faut de la lumiere,
Il faut de la vigueur adroite autant que fiere,
Qui pénetre, éblouisse, & seme des appas....
Il faut mille vertus enfin qu'il n'aura pas.
Lui-même il nous priera d'avoir soin de l'Empire,
En sçaura seulement ce qu'il nous plaira dire;
Plus nous l'y tiendrons bas, plus il nous mettra haut,
Et c'est là justement le maître qu'il nous faut.

MARTIAN.

Mais, Seigneur, sur le Trône élever un tel homme,
C'est mal servir l'Etat & faire opprobre à Rome.

LACUS.

Et qu'importe à tous deux de Rome & de l'Etat?
Qu'importe qu'on leur voie ou plus ou moins d'éclat?
Faisons nos sûretés, & moquons-nous du reste.
Point, point de bien public, s'il nous devient funeste,
De notre grandeur seule ayons des cœurs jaloux,
Ne vivons que pour nous, & ne pensons qu'à nous.
Je vous le dis encor, mettre Othon sur nos têtes,
C'est nous livrer tous deux à d'horribles tempêtes.

Si nous l'en voulons croire, il nous devra le tout ;
Mais de ce grand projet s'il vient par nous à bout,
Vinius en aura lui ſeul tout l'avantage.
Comme il l'a propoſé, ce ſera ſon ouvrage,
Et la mort, ou l'exil, ou les abaiſſemens
Seront pour vous & moi ſes vrais remerciemens.

MARTIAN.

Oui, notre sûreté veut que Piſon domine :
Obtenez-en pour moi qu'il m'aſſure Plautine,
Je vous promets pour lui mon ſuffrage à ce prix.
La violence eſt juſte après de tels mépris ;
Commençons à jouir par-là de ſon Empire,
Et voyons s'il eſt homme à nous oſer dédire.

LACUS.

Quoi, votre amour toujours fera ſon capital
Des attraits de Plautine & du nœud conjugal ?
Hé bien, il faudra voir qui ſera plus utile
D'en croire.... Mais voici la Princeſſe Camille.

SCENE V.

CAMILLE, LACUS, MARTIAN, ALBIANE.

CAMILLE.

JE vous rencontre enſemble ici fort à propos,
Et voulois à tous deux vous dire quatre mots.
Si j'en crois certain bruit, que je ne puis vous taire,
Vous pouſſez un peu loin l'orgueil du miniſtere :
On dit que ſur mon rang vous étendez ſa loi,
Et que vous vous mêlez de diſpoſer de moi.

MARTIAN.

Nous, Madame ?

CAMILLE.

Faut-il que je vous obéiſſe,
Moi dont Galba prétend faire une Impératrice ?

LACUS.

L'un & l'autre ſçait trop quel reſpect vous eſt dû.

CAMILLE.

Le crime en eſt plus grand, ſi vous l'avez perdu.
Parlez, qu'avez-vous dit à Galba l'un & l'autre ?

MARTIAN.

Sa penſée a voulu s'aſſurer ſur la nôtre,
Et s'étant propoſé le choix d'un ſucceſſeur,
Pour laiſſer à l'Empire un digne poſſeſſeur,
Sur ce don imprévu qu'il fait du diadême
Vinius a parlé, Lacus a fait de même.

CAMILLE.

Et ne ſçavez-vous point, & Vinius & vous,
Que ce grand ſucceſſeur doit être mon époux ?
Que le don de ma main ſuit ce don de l'Empire ?
Galba par vos conſeils voudroit-il s'en dédire ?

LACUS.

Il eſt toujours le même, & nous avons parlé
Suivant ce qu'à tous deux le Ciel a révélé.
En ces occaſions lui qui tient les Couronnes,
Inſpire les avis ſur le choix des perſonnes.
Nous avons cru d'ailleurs pouvoir ſans attentat
Faire vos intérêts de ceux de tout l'Etat :
Vous ne voudriez pas en avoir de contraires.

CAMILLE.

Vous n'avez, vous, ni lui, penſé qu'à vos affaires,
Et nous offrir Piſon c'eſt aſſez témoigner....

LACUS.

Le trouvez-vous, Madame, indigne de régner ?
Il a de la vertu, de l'eſprit, du courage,
Il a de plus....

CAMILLE.

De plus, il a votre ſuffrage,
Et c'eſt aſſez de quoi mériter mes refus :
Par reſpect de ſon ſang je ne dis rien de plus.

MARTIAN.

Aimeriez-vous Othon que Vinius propose ?
Othon dont vous ſçavez que Plautine diſpoſe,
Et qui n'aſpire ici qu'à lui donner ſa foi ?

CAMILLE.

Qu'il brûle encor pour elle, ou la quitte pour moi,
Ce n'eſt pas votre affaire ; & votre exactitude
Se charge en ma faveur de trop d'inquiétude.

LACUS.

Mais l'Empereur conſent qu'il l'épouſe aujourd'hui,
Et moi-même je viens de l'obtenir pour lui.

CAMILLE.

Vous en a-t-il prié ? Dites, ou ſi l'envie....

LACUS.

Un véritable ami n'attend point qu'on le prie.

CAMILLE.

Cette amitié me charme, & je dois avouer
Qu'Othon a juſqu'ici tout lieu de s'en louer,
Que l'heureux contre-temps d'un ſi rare ſervice....

LACUS.

Madame....

CAMILLE.

Croyez-moi, mettez bas l'artifice,
Ne vous haſardez point à faire un Empereur.
Galba connoît l'Empire, & je connois mon cœur ;
Je ſçais ce qu'il m'eſt propre, il voit ce qu'il doit faire,
Et quel Prince à l'Etat eſt le plus ſalutaire.
Si le Ciel vous inſpire, il aura ſoin de nous,
Et ſçaura ſur ce point nous accorder ſans vous.

LACUS.

Si Piſon vous déplaît, il en eſt quelques autres....

CAMILLE.

N'attachez point ici mes intérêts aux vôtres :
Vous avez de l'eſprit, mais j'ai des yeux perçans,
Je vois qu'il vous eſt doux d'être les tout-puiſſans,

Et je n'empêche point qu'on ne vous continue
Votre toute-puiſſance au point qu'elle eſt venue ;
Mais quant à cet époux, vous me ferez plaiſir
De trouver bon qu'enfin je puiſſe le choiſir.
Je m'aime un peu moi-même, & n'ai pas grand envie
De vous ſacrifier le repos de ma vie.

MARTIAN.

Puiſqu'il doit avec vous régir tout l'Univers....

CAMILLE.

Faut-il vous dire encor que j'ai des yeux ouverts ?
Je vois juſqu'en vos cœurs, & m'obſtine à me taire ;
Mais je pourrois enfin dévoiler le myſtere.

MARTIAN.

Si l'Empereur nous croit....

CAMILLE.

Sans doute il vous croira,
Sans doute je prendrai l'époux qu'il m'offrira,
Soit qu'il plaiſe à mes yeux, ſoit qu'il me choque en l'ame,
Il ſera votre maître, & je ſerai ſa femme ;
Le temps me donnera ſur lui quelque pouvoir,
Et vous pourrez alors vous en appercevoir.
Voilà les quatre mots que j'avois à vous dire.
Penſez-y.



SCENE VI.

LACUS, MARTIAN.

MARTIAN.

CE courroux que Pison nous attire. . . .

LACUS.

Vous vous en alarmez ! laissons-la discourir,
Et ne nous perdons pas de crainte de périr.

MARTIAN.

Vous voyez quel orgueil contre nous l'intéresse.

LACUS.

Plus elle m'en fait voir, plus je vois sa foiblesse.
Faisons régner Pison, & malgré ce courroux,
Vous verrez qu'elle-même aura besoin de nous.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ALBIANE.

CAMILLE.

TOn frere te l'a dit, Albianne ?

ALBIANE.

Oui, Madame ;
Galba choisit Pison, & vous êtes sa femme,
Ou pour en mieux parler, l'esclave de Lacus,
A moins d'un éclatant & généreux refus.

CAMILLE.

Et que devient Othon ?

ALBIANE.

Vous allez voir sa tête
De vos trois ennemis affermir la conquête ;
Je veux dire assurer votre main à Pison,
Et l'Empire aux tyrans qui font régner son nom.
Car comme il n'a pour lui qu'une suite d'Ancêtres ;
Lacus & Martian vont être nos vrais maîtres,
Et Pison ne sera qu'un idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'Autel pour répondre à leur gré.
Sa probité stupide autant comme farouche,
A prononcer leurs loix asservira sa bouche :
Et le premier arrêt qu'ils lui feront donner,
Les défera d'Othon qui les peut détrôner.

CAMILLE.

O Dieux que je le plains !

ALBIANE.

Il est sans doute à plaindre ;
Si vous l'abandonnez à tout ce qu'il doit craindre ;

Mais comme enfin la mort finira ſon ennui,
Je crains fort de vous voir plus à plaindre que lui.

CAMILLE.

L'hymen ſur un époux donne quelque puiſſance.

ALBIANE.

Octavie a péri ſur cette confiance.
Son ſang qui fume encor vous montre à quel deſtin
Peut expoſer vos jours un nouveau Tigellin.
Ce grand choix vous en donne à craindre deux enſemble,
Et pour moi plus j'y ſonge, & plus pour vous je tremble.

CAMILLE.

Quel remede Albiane?

ALBIANE.

Aimer, & faire voir....

CAMILLE.

Que l'amour eſt ſur moi plus fort que le devoir?

ALBIANE.

Songez moins à Galba qu'à Lacus qui vous brave,
Et qui vous fait encor braver par un eſclave:
Songez à vos périls, & peut-être à ſon tour
Ce devoir paſſera du côté de l'amour.
Bien que nous devions tout aux Puiſſances ſuprêmes,
Madame, nous devons quelque choſe à nous-mêmes,
Sur-tout quand nous voyons des ordres dangereux
Sous ces grands Souverains partir d'autres que d'eux.

CAMILLE.

Mais Othon m'aime-t-il?

ALBIANE.

S'il vous aime? Ah, Madame!

CAMILLE.

On a cru que Plautine avoit toute ſon ame.

ALBIANE.

ALBIANE.

On l'a dû croire aussi, mais on s'est abusé,
Autrement Vinius l'auroit-il proposé ?
Auroit-il pu trahir l'espoir d'en faire un gendre?

CAMILLE.

En feignant de l'aimer que pouvoit-il prétendre ?

ALBIANE.

De s'approcher de vous & se faire en la Cour
Un accès libre & sûr pour un plus digne amour.
De Vinius par-là gagnant la bienveillance,
Il a sçu le jetter dans une autre espérance,
Et le flatter d'un rang plus haut & plus certain,
S'il devenoit par vous Empereur de sa main.
Vous voyez à ces soins que Vinius s'applique,
En même-temps qu'Othon auprès de vous s'explique.

CAMILLE.

Mais à se déclarer il a bien attendu.

ALBIANE.

Mon frere jusques-là vous en a répondu.

CAMILLE.

Tandis que tu m'as réduite à faire un peu d'avance,
A consentir qu'Albin combattît son silence :
Et même Vinius, dès qu'il me l'a nommé,
A pu voir aisément qu'il pourroit être aimé.

ALBIANE.

C'est la gêne où réduit celles de votre sorte
La scrupuleuse loi du respect qu'on leur porte.
Il arrête les vœux, captive les desirs,
Abaisse les regards, étouffe les soupirs,
Dans le milieu du cœur enchaîne la tendresse ;
Et tel est en aimant le sort d'une Princesse,
Que quelque amour qu'elle ait & qu'elle ait pu donner,
Il faut qu'elle devine & force à deviner.
Quelque peu qu'on lui die, on craint de lui trop dire,
A peine on se hasarde à jurer qu'on l'admire,

Et pour apprivoiſer ce reſpect ennemi,
Il faut qu'en dépit d'elle elle s'offre à demi.
Voyez-vous comme Othon ſçauroit encor ſe taire,
Si je ne l'avois fait enhardir par mon fiere ?

CAMILLE.

Tu le crois donc, qu'il m'aime ?

ALBIANE.

Et qu'il lui ſeroit doux
Que vous euſſiez pour lui l'amour qu'il a pour vous.

CAMILLE.

Hélas, que cet amour croit tôt ce qu'il ſouhaite !
En vain la raiſon parle, en vain elle inquiete,
En vain la défiance oſe ce qu'elle peut,
Il veut croire, & ne croit que parce qu'il le veut :
Pour Plautine ou pour moi je vois du ſtratagême,
Et m'obſtine avec joie à m'aveugler moi-même.
Je plains cette abuſée, & c'eſt moi qui la ſuis
Peut-être, & qui me livre à d'éternels ennuis :
Peut-être, en ce moment qu'il m'eſt doux de te croire,
De ſes veux à Plautine il aſſure la gloire,
Peut-être....

SCENE II.

CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

ALBIN.

L'Empereur vient ici vous trouver,
Pour vous dire ſon choix & le faire approuver.
S'il vous déplaît, Madame, il faut de la conſtance,
Il faut une fidelle & noble réſiſtance ;
Il faut....

CAMILLE.

De mon devoir je ſçaurai prendre ſoin.
Allez chercher Othon pour en être témoin.

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, ALBIANE.

GALBA.

Quand la mort de mes fils déſola ma famille,
Ma niece, mon amour vous prit dès-lors pour fille,
Et regardant en vous les reſtes de mon ſang,
Je flattai ma douleur en vous donnant leur rang.
Rome qui m'a depuis chargé de ſon Empire,
Quand ſous le poids de l'âge à peine je reſpire,
A vu ce même amour me le faire accepter,
Moins pour me ſeoir ſi haut, que pour vous y porter.
Non que, ſi juſques-là Rome pouvoit renaître,
Qu'elle fût en état de ſe paſſer de maître,
Je ne me cruſſe digne en cet heureux moment
De commencer par moi ſon rétabliſſement :
Mais cet Empire immenſe eſt trop vaſte pour elle ;
A moins que d'une tête un ſi grand corps chancelle,
Et pour le nom des Rois ſon invincible horreur
S'eſt d'ailleurs ſi bien faite aux loix d'un Empereur,
Qu'elle ne peut ſouffrir après cette habitude
Ni pleine liberté, ni pleine ſervitude.
Elle veut donc un maître, & Néron condamné
Fait voir ce qu'elle veut en un front couronné.
Vindex, Rufus, ni moi n'avons cauſé ſa perte :
Ses crimes ſeuls l'ont faite, & le Ciel l'a ſoufferte ;
Pour marque aux Souverains qu'ils doivent par l'effet
Répondre dignement au grand choix qu'il en fait.
Juſques à ce grand coup un honteux eſclavage
D'une ſeule Maiſon nous faiſoit l'héritage.
Rome n'en a repris, au lieu de liberté,
Qu'un droit de mettre ailleurs la Souveraineté,

Et laisser après moi dans le Trône un grand homme,
C'est tout ce qu'aujourd'hui je puis faire pour Rome.
Prendre un si noble soin, c'est en prendre de vous;
Ce maître qu'il lui faut vous est dû pour époux,
Et mon zele s'unit à l'amour paternelle,
Pour vous en donner un digne de vous & d'elle.
Jule & le grand Auguste ont choisi dans leur sang
Ou dans leur alliance à qui laisser ce rang.
Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République,
Je l'ai fait de Pison, c'est le sang de Crassus,
C'est celui de Pompée, il en a les vertus;
Et ces fameux héros, dont il suivra la trace,
Joindront de si grands noms aux grands noms de ma race,
Qu'il n'est point d'hyménée en qui l'égalité
Puisse élever l'Empire à plus de dignité.

CAMILLE.

J'ai tâché de répondre à cet amour de pere
Par un tendre respect qui chérit & révere,
Seigneur, & je vois mieux encor par ce grand choix
Et combien vous m'aimez & combien je vous dois.
Je sçais ce qu'est Pison & quelle est sa noblesse;
Mais si j'ose à vos yeux montrer quelque foiblesse,
Quelque digne qu'il soit & de Rome & de moi,
Je tremble à lui promettre & mon cœur & ma foi;
Et j'avouerai, Seigneur, que pour mon hyménée
Je crois tenir un peu de Rome où je suis née.
Je ne demande point la pleine liberté,
Puisqu'elle en a mis bas l'intrépide fierté;
Mais si vous m'imposez la pleine servitude,
J'y trouverai comme elle un joug un peu bien rude.
Je suis trop ignorante en matiere d'Etat,
Pour sçavoir quel doit être un si grand Potentat;
Mais Rome dans ses murs n'a-t-elle qu'un seul homme?

N'a-t-elle que Pison qui soit digne de Rome ?
Et dans tous ses Etats n'en sçauroit-on voir deux
Que puissent vos bontés hasarder à mes vœux ?
Néron fit aux vertus une cruelle guerre ;
S'il en a dépeuplé les trois parts de la terre,
Et si pour nous donner de dignes Empereurs,
Pison seul avec vous échappe à ses fureurs,
Il est d'autres héros dans un si vaste Empire ;
Il en est qu'après vous on se plairoit d'élire,
Et qui sçauroient mêler, sans vous faire rougir,
L'art de gagner les cœurs au grand art de régir.
D'une vertu sauvage on craint un dur empire,
Souvent on s'en dégoûte au moment qu'on l'admire ;
Et puisque ce grand choix me doit faire un époux,
Il seroit bon qu'il eût quelque chose de doux ;
Qu'on vît en sa personne également paroître
Les graces d'un amant & les hauteurs d'un maître,
Et qu'il fût aussi propre à donner de l'amour
Qu'à faire ici trembler sous lui toute sa Cour.
Souvent un peu d'amour dans les cœurs des Monarques
Accompagne assez bien leurs plus illustres marques.
Ce n'est pas qu'après tout je pense à résister,
J'aime à vous obéir, Seigneur, sans contester :
Pour prix d'un sacrifice où mon cœur se dispose,
Permettez qu'un époux me doive quelque chose.
Dans cette servitude où se plaît mon desir,
C'est quelque liberté qu'un ou deux à choisir ;
Votre Pison peut-être aura de quoi me plaire,
Quand il ne sera plus un mari nécessaire,
Et son amour pour moi sera plus assuré,
S'il voit à quels rivaux je l'aurai préféré.

GALBA.

Ce long raisonnement dans sa délicatesse
A vos tendres respects mêle beaucoup d'adresse.
Si le refus n'est juste, il est doux & civil.
Parlez donc, & sans feinte, Othon vous plairoit-il ?

On me l'a proposé, qu'y trouvez-vous à dire ?

CAMILLE.

L'avez-vous cru d'abord indigne de l'Empire,
Seigneur ?

GALBA.

Non, mais depuis consultant ma raison
J'ai trouvé qu'il falloit lui préférer Pison.
Sa vertu plus solide & toute inébranlable
Nous fera, comme Auguste, un siecle incomparable,
Où l'autre par Néron dans le vice abymé
Ramenera ce luxe où sa main l'a formé,
Et tous les attentats de l'infame licence
Dont il osa souiller la suprême puissance.

CAMILLE.

Othon près d'un tel maître a sçu se ménager,
Jusqu'à ce que le temps ait pu l'en dégager.
Qui sçait faire sa cour se fait aux mœurs du Prince;
Mais il fut tout à soi quand il fut en Province,
Et sa haute vertu par d'illustres effets
Y dissipa soudain ces vices contrefaits.
Chaque jour a sous vous grossi sa renommée;
Mais Pison n'eut jamais de charge ni d'armée,
Et comme il a vécu jusqu'ici sans emploi,
On ne sçait ce qu'il vaut que sur sa bonne foi.
Je veux croire, en faveur des Héros de sa race,
Qu'il en a les vertus, qu'il en suivra la trace,
Qu'il en égalera les plus illustres noms;
Mais j'en croirois bien mieux de grandes actions.
Si dans un long exil il a paru sans vice,
La vertu des bannis souvent n'est qu'artifice:
Sans vous avoir servi vous l'avez ramené,
Mais l'autre est le premier qui vous ait couronné.
Dès qu'il vit deux partis il se rangea du vôtre;
Ainsi l'un vous doit tout, & vous devez à l'autre.

GALBA.

Vous prendrez donc le ſoin de m'acquitter vers lui,
Et comme pour l'Empire il faut un autre appui,
Vous croirez que Piſon eſt plus digne de Rome;
Pour ne plus en douter ſuffit que je le nomme.

CAMILLE.

Pour Rome & ſon Empire, après vous je le croi,
Mais je doute ſi l'autre eſt moins digne de moi.

GALBA.

Doutez-en, un tel doute eſt bien digne d'une ame
Qui voudroit de Néron revoir le ſiecle infame,
Et qui voyant qu'Othon lui reſſemble le mieux....

CAMILLE.

Choiſiſſez de vous-même, & je ferme les yeux.
Que vos ſeules bontés de tout mon ſort ordonnent,
Je me donne en aveugle à qui qu'elles me donnent.
Mais quand vous conſultez Lacus & Martian,
Un époux de leur main me paroît un tyran;
Et ſi j'oſe tout dire, en cette conjoncture
Je regarde Piſon comme leur créature,
Qui régnant par leur ordre, & leur prêtant ſa voix,
Me forcera moi-même à recevoir leurs loix.
Je ne veux point d'un Trône où je ſois leur captive,
Où leur pouvoir m'enchaîne, & quoi qu'il en arrive,
J'aime mieux un mari qui ſçache être Empereur,
Qu'un mari qui le ſoit, & ſouffre un Gouverneur.

GALBA.

Ce n'eſt pas mon deſſein de contraindre les ames;
N'en parlons plus, dans Rome il ſera d'autres femmes
A qui Piſon en vain n'offrira pas ſa foi.
Votre main eſt à vous, mais l'Empire eſt à moi.

SCENE IV.

GALBA, OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

GALBA.

OThon, eſt-il bien vrai que vous aimiez Camille ?

OTHON.

Cette témérité m'eſt ſans doute inutile ;
Mais ſi j'oſois, Seigneur, dans mon ſort adouci. . . .

GALBA.

Non, non, ſi vous l'aimez, elle vous aime auſſi.
Son amour près de moi vous rend de tels offices,
Que je vous en fais don pour prix de vos ſervices.
Ainſi bien qu'à Lacus j'aie accordé pour vous
Qu'aujourd'hui de Plautine on vous verra l'époux,
L'illuſtre & digne ardeur d'une flamme ſi belle
M'en fait révoquer l'ordre & vous obtient pour elle.

OTHON.

Vous m'en voyez de joie interdit & confus :
Quand je me prononçois moi-même un prompt refus,
Que j'attendois l'effet d'une juſte colere,
Je ſuis aſſez heureux pour ne vous pas déplaire ;
Et loin de condamner des vœux trop élevés. . . .

GALBA.

Vous ſçavez mal encor combien vous lui devez.
Son cœur de telle force à votre hymen aſpire,
Que pour mieux être à vous il renonce à l'Empire.
Choiſiſſez donc enſemble à communs ſentimens,
Des charges dans ma Cour ou des Gouvernemens,
Vous n'avez qu'à parler.

OTHON.

Seigneur, si la Princesse..

GALBA.

Pison n'en voudra pas dédire ma promesse ;
Je l'ai nommé César pour le faire Empereur,
Vous sçavez ses vertus, je réponds de son cœur.
Adieu, pour observer la forme accoutumée
Je le vais de ma main présenter à l'armée.
Pour Camille, en faveur de cet heureux lien,
Tenez-vous assuré qu'elle aura tout mon bien,
Je la fais dès ce jour mon unique héritiere.

SCENE V.

OTHON, CAMILLE, ALBIN, ALBIANE.

CAMILLE.

Vous pouvez voir par-là mon ame toute entiere,
Seigneur, & je voudrois en vain la déguiser,
Après ce que pour vous l'amour me fait oser.
Ce que Galba pour moi prend le soin de vous dire...

OTHON.

Quoi donc, Madame, Othon vous coûteroit l'Empire ?
Il sçait mieux ce qu'il vaut, & n'est pas d'un tel prix,
Qu'il le faille acheter par ce noble mépris.
Il se doit opposer à cet effort d'estime
Où s'abaisse pour lui ce cœur trop magnanime,
Et par un même effort de magnanimité
Rendre une ame si haute au Trône mérité.
D'un si parfait amour quelles que soient les causes...

CAMILLE.

Je ne sçais point, Seigneur, faire valoir les choses,

Et dans ce prompt ſuccès dont nos cœurs ſont charmés,
Vous me devez bien moins que vous ne préſumez.
Il ſemble que pour vous je renonce à l'Empire,
Et qu'un amour aveugle ait ſçu me le preſcrire;
Je vous aime, il eſt vrai, mais ſi l'Empire eſt doux,
Je crois m'en aſſurer quand je me donne à vous.
Tant que vivra Galba, le reſpect de ſon âge,
Du moins apparemment ſoutiendra ſon ſuffrage,
Piſon croira régner, mais peut-être qu'un jour
Rome ſe permettra de choiſir à ſon tour.
A faire un Empereur alors quoi qui l'excite,
Qu'elle en veuille la race ou cherche le mérite,
Notre union aura des voix de tous côtés,
Puiſque j'en ai le ſang, & vous les qualités.
Sous un nom ſi fameux qui vous rend préférable,
L'héritier de Galba ſera conſidérable;
On aimera ce titre en un ſi digne époux,
Et l'Empire eſt à moi, ſi l'on me voit à vous.

OTHON.

Ah! Madame, quittez cette vaine eſpérance
De nous voir quelque jour remettre en la balance.
S'il faut que de Piſon on accepte la loi,
Rome, tant qu'il vivra, n'aura plus d'yeux pour moi.
Elle a beau murmurer contre un indigne maître,
Elle en ſouffre, pour lâche ou méchant qu'il puiſſe être.
Tibere étoit cruel, Caligule brutal,
Claude foible, Néron en forfaits ſans égal,
Il ſe perdit lui-même à force de grands crimes;
Mais le reſte a paſſé pour Princes légitimes.
Claude même, ce Claude & ſans cœur & ſans yeux,
A peine les ouvrit qu'il devint furieux;
Et Narciſſe & Pallas l'ayant mis en furie,
Firent ſous ſon aveu régner la barbarie.

Il régna toutefois, bien qu'il ſe fit haïr,
Juſqu'à ce que Néron ſe fâcha d'obéir,
Et ce monſtre ennemi de la vertu Romaine
N'a ſuccombé que tard ſous la commune haine.
Par ce qu'ils ont oſé, jugez ſur vos refus
Ce qu'oſera Piſon gouverné par Lacus.
Il aura peine à voir, lui qui pour vous ſoupire,
Que votre hymen chez moi laiſſe un droit à l'Empire.
Chacun ſur ce penchant voudra faire ſa cour,
Et le pouvoir ſuprême enhardit bien l'amour.
Si Néron qui m'aimoit oſa m'ôter Poppée,
Jugez, pour reſaiſir votre main uſurpée,
Quel ſcrupule on aura du plus noir attentat
Contre un rival enſemble & d'amour & d'Etat.
Il n'eſt point ni d'exil ni de Luſitanie
Qui dérobe à Piſon le reſte de ma vie,
Et je ſçais trop la Cour pour douter un moment
Ou des ſoins de ſa haine ou de l'événement.

CAMILLE.

Et c'eſt là ce grand cœur qu'on croyoit intrépide!
Le péril, comme un autre, à mes yeux l'intimide;
Et pour monter au Trône, & pour me poſſéder,
Son eſpoir le plus beau n'oſe rien haſarder!
Il redoute Piſon! dites-moi donc, de grace,
Si d'aimer en lieu même on vous a vu l'audace,
Si pour vous & pour lui le Trône eut même appas,
Etes-vous moins rivaux pour ne m'épouſer pas?
A quel droit voulez-vous que cette haine ceſſe
Pour qui lui diſputa ce Trône & ſa maîtreſſe,
Et qu'il veuille oublier, ſe voyant Souverain,
Que vous pouvez dans l'ame en garder le deſſein?
Ne vous y trompez plus, il a vu dans cette ame
Et votre ambition & toute votre flamme,
Et peut tout contre vous, à moins que contre lui
Mon hymen chez Galba vous aſſure un appui.

OTHON.

Hé bien, il me perdra pour vous avoir aimée,
Sa haine sera douce à mon ame enflammée,
Et tout mon sang n'a rien que je veuille épargner,
Si ce n'est que par-là que vous pouvez régner.
Permettez cependant à cet amour sincere
De vous redire encor ce qu'il n'ose vous taire.
En l'état qu'est Pison, il vous faut aujourd'hui
Renoncer à l'Empire ou le prendre avec lui.
Avant qu'en décider pensez-y bien, Madame,
C'est votre intérêt seul qui fait parler ma flamme.
Il est mille douceurs dans un grade si haut,
Où peut-être avez-vous moins pensé qu'il ne faut.
Peut-être en un moment serez-vous détrompée,
Et si j'osois encor vous parler de Poppée,
Je dirois que sans doute elle m'aimoit un peu,
Et qu'un Trône alluma bientôt un autre feu.
Le Ciel vous a fait l'ame & plus grande & plus belle,
Mais vous êtes Princesse, & femme enfin comme elle.
L'horreur de voir un autre au rang qui vous est dû,
Et le juste chagrin d'avoir trop descendu,
Presseront en secret cette ame de se rendre
Même au plus foible espoir de le pouvoir reprendre.
Les yeux ne veulent pas en tout temps se fermer,
Mais l'Empire en tout temps a de quoi les charmer.
L'amour passe ou languit, & pour fort qu'il puisse être,
De la soif de régner il n'est pas toujours maître.

CAMILLE.

Je ne sçais quel amour je vous ai pu donner,
Seigneur, mais sur l'Empire il aime à raisonner;
Je l'y trouve assez fort, & même d'une force
A montrer qu'il connoît tout ce qu'il a d'amorce,

Et qu'à ce qu'il me dit touchant un si grand choix,
Il a daigné penser un peu plus d'une fois.
Je veux croire avec vous qu'il est ferme & sincere,
Qu'il me dit seulement ce qu'il n'ose me taire,
Mais à parler sans feinte...

OTHON.

Ah! Madame, croyez...

CAMILLE.

Oui, j'en croirai Pison à qui vous m'envoyez,
Et vous, pour vous donner quelque peu plus de joie,
Vous en croirez Plautine à qui je vous renvoie.
Je n'en suis point jalouse, & le dis sans courroux,
Vous n'aimez que l'Empire, & je n'aimois que vous.
N'en appréhendez rien, je suis femme & Princesse,
Sans en avoir pourtant l'orgueil ni la foiblesse,
Et votre aveuglement me fait trop de pitié
Pour l'accabler encor de mon inimitié.



SCENE VI.

OTHON, ALBIN.

OTHON.

Que je vois d'appareils, Albin, pour ma ruine !

ALBIN.

Seigneur, tout eſt perdu, ſi vous voyez Plautine.

OTHON.

Allons-y toutefois, le trouble où je me voi
Ne peut ſouffrir d'avis que d'un cœur tout à moi.

Fin du troiſieme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OTHON, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Que voulez-vous, Seigneur, qu'enfin je vous conſeille ?
Je ſens un trouble égal d'une douleur pareille,
Et mon cœur tout à vous n'eſt pas aſſez à ſoi
Pour trouver un remede aux maux que je prévoi ;
Je ne ſçais que pleurer, je ne ſçais que vous plaindre :
Le ſeul choix de Piſon nous donne tout à craindre,
Mon pere vous a dit qu'il ne laiſſe à tous trois
Que l'eſpoir de mourir enſemble à notre choix ;
Et nous craignons de plus une amante irritée
D'une offre en moins d'un jour reçue & rétractée,
D'un hommage où la ſuite a ſi peu répondu,
Et d'un Trône qu'en vain pour vous elle a perdu.
Pour vous avec ce Trône elle étoit adorable,
Pour vous elle y renonce, & n'a plus rien d'aimable.
Où ne portera point un ſi juſte courroux
La honte de ſe voir ſans l'Empire & ſans vous ?
Honte d'autant plus grande & d'autant plus ſenſible,
Qu'elle s'y promettoit un retour infaillible,
Et que ſa main par vous croyoit trop regagner
Ce que ſon cœur pour vous paroiſſoit dédaigner.

OTHON.

Je n'ai donc qu'à mourir ; je l'ai voulu, Madame,
Quand je l'ai pu ſans crime en faveur de ma flamme,

Et je le dois vouloir quand votre arrêt cruel
Pour mourir justement m'a rendu criminel.
Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille,
Graces à nos malheurs ce crime est inutile;
Je mourrai tout à vous, & si pour obéir
J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
Ma main par ce même ordre à vos yeux enhardie
Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
N'enviez pas, Madame, à mon sort inhumain
La gloire de finir du moins en vrai Romain,
Après qu'il vous a plu de me rendre incapable
Des douceurs de mourir en amant véritable.

PLAUTINE.

Bien loin d'en condamner la noble passion,
J'y veux borner ma joie & mon ambition;
Pour de moindres malheurs on renonce à la vie.
Soyez sûr de ma part de l'exemple d'Arrie:
J'ai la main aussi ferme & le cœur aussi grand,
Et quand il le faudra, je sçais comme on s'y prend.
Si vous daignez, Seigneur, jusques-là vous contraindre,
Peut-être espérerois-je en voyant tout à craindre;
Camille est irritée & se peut appaiser.

OTHON.

Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser?

PLAUTINE.

Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense!
Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
S'il n'est point d'autre asyle.....

OTHON.

Ah, courons à la mort,
Ou si pour l'éviter il faut nous faire effort,
Subissons de Lacus toute la tyrannie,
Avant que me soumettre à cette ignominie.
J'en sçaurai préférer les plus barbares coups
A l'affront de me voir sans l'Empire & sans vous,

Aux hontes d'un hymen qui me rendroit infame,
Puiſqu'on fait pour Camille un crime de ſa flamme,
Et qu'on lui vole un Trône en haine d'une foi
Qu'a voulu ſon amour ne promettre qu'à moi.
Non que pour moi ſans vous ce Trône eût aucuns charmes,
Pour vous je le cherchois, mais non pas ſans alarmes,
Et ſi tantôt Galba ne m'eût point dédaigné,
J'aurois porté le Sceptre, & vous auriez régné.
Vos ſeules volontés, mes dignes ſouveraines,
D'un Empire ſi vaſte auroient tenu les rênes,
Vos loix....

PLAUTINE.

C'eſt donc à moi de vous faire Empereur.
Je l'ai pu, les moyens d'abord m'ont fait horreur :
Mais je ſçaurai la vaincre, & me donnant moi-même,
Vous aſſurer enſemble & vie & diadême,
Et réparer par-là le crime d'un orgueil
Qui vous dérobe un Trône, & vous ouvre un cercueil.
De Martian pour vous j'aurois eu le ſuffrage,
Si j'avois pu ſouffrir ſon inſolent hommage,
Son amour....

OTHON.

Martian ſe connoîtroit ſi peu,
Que d'oſer....

PLAUTINE.

Il n'a pas encore éteint ſon feu :
Et du choix de Piſon quelles que ſoient les cauſes,
Je n'ai qu'à dire un mot pour brouiller bien des choſes.

OTHON.

Vous vous ravaleriez juſques à l'écouter ?

PLAUTINE.

Pour vous j'irai, Seigneur, juſques à l'accepter.

OTHON.

Consultez votre gloire, elle sçaura vous dire....

PLAUTINE.

Qu'il est de mon devoir de vous rendre l'Empire.

OTHON.

Qu'un front encor marqué des fers qu'il a portés....

PLAUTINE.

A droit de me charmer, s'il fait vos sûretés.

OTHON.

En concevez-vous bien toute l'ignominie ?

PLAUTINE.

Je n'en puis voir, Seigneur, à vous sauver la vie.

OTHON.

L'épouser à ma vue, & pour comble d'ennui....

PLAUTINE.

Donnez-vous à Camille, ou je me donne à lui.

OTHON.

Périssons, périssons, Madame, l'un pour l'autre,
Avec toute ma gloire, avec toute la vôtre,
Pour nous faire un trépas dont les Dieux soient jaloux,
Rendez-vous toute à moi, comme moi tout à vous ;
Ou si, pour conserver en vous tout ce que j'aime,
Mon malheur vous obstine à vous donner vous-même,
Du moins de votre gloire ayez un soin égal,
Et ne me préférez qu'un illustre rival.
J'en mourrai de douleur ; mais j'en mourrois de rage,
Si vous me préfériez un reste d'esclavage.

SCENE II.

VINIUS, OTHON, PLAUTINE.

OTHON.

Ah ! Seigneur, empêchez que Plautine ...

VINIUS.

Seigneur,
Vous empêcherez tout, ſi vous avez du cœur.
Malgré de nos deſtins la rigueur importune
Le Ciel met en vos mains toute notre fortune.

PLAUTINE.

Seigneur, que dites-vous ?

VINIUS.

Ce que je viens de voir,
Que pour être Empereur il n'a qu'à le vouloir.

OTHON.

Ah ! Seigneur, plus d'Empire, à moins qu'avec Plautine.

VINIUS.

Saiſiſſez-vous d'un Trône où le Ciel vous deſtine ;
Et pour choiſir vous-même avec qui le remplir,
A vos heureux deſtins aidez à s'accomplir.
L'armée a vu Piſon, mais avec un murmure
Qui ſembloit mal goûter ce qu'on vous fait d'injure ;
Galba ne l'a produit qu'avec ſévérité,
Sans faire aucun eſpoir de libéralité.
Il pouvoit ſous l'appas d'une feinte promeſſe
Jetter dans les ſoldats un moment d'alégreſſe ;
Mais il a mieux aimé hautement proteſter
Qu'il ſçavoit les choiſir, & non les acheter.
Ces hautes duretés à contre-temps pouſſées
Ont rappellé l'horreur des cruautés paſſées,

Lorsque d'Espagne à Rome il sema son chemin
De Romains immolés à son nouveau destin,
Et qu'ayant de leur sang souillé chaque contrée,
Par un nouveau carnage il y fit son entrée.
Aussi durant le temps qu'a harangué Pison,
Ils ont de rang en rang fait courir votre nom:
Quatre des plus zélés sont venus me le dire,
Et m'ont promis pour vous les troupes & l'Empire.
Courez donc à la place où vous les trouverez,
Suivez-les dans leur camp & vous en assurez,
Un temps bien pris peut tout.

OTHON.

Si cet astre contraire
Qui m'a....

VINIUS.

Sans discourir faites ce qu'il faut faire:
Un moment de séjour peut tout déconcerter,
Et le moindre soupçon vous va faire arrêter.

OTHON.

Avant que de partir souffrez que je proteste....

VINIUS.

Partez, en Empereur vous nous direz le reste.



SCENE III.

VINIUS, PLAUTINE.

VINIUS.

Ce n'est pas tout, ma fille, un bonheur plus certain,
Quoi qu'il puisse arriver, met l'Empire en ta main.

PLAUTINE.

Flatteriez-vous Othon d'une vaine chimere?

VINIUS.

Non, tout ce que j'ai dit n'est qu'un rapport sincere;

Je crois te voir régner avec ce cher Othon,
Mais n'eſpere pas moins du côté de Piſon :
Galba te donne à lui. Piqué contre Camille
Dont l'amour a rendu ſon projet inutile,
Il veut que cet hymen, puniſſant ſes refus,
Réuniſſe avec moi Martian & Lacus,
Et trompe heureuſement les préſages ſiniſtres
De la diviſion qu'il voit en ces Miniſtres.
Ainſi des deux côtés on combattra pour toi,
Le plus heureux des Chefs t'apportera ſa foi,
Sans part à ſes périls tu l'auras à ſa gloire,
Et verras à tes pieds l'une ou l'autre victoire.

PLAUTINE.

Quoi, mon cœur par vous-même à ce héros donné
Pourroit ne l'aimer plus, s'il n'eſt point couronné,
Et s'il faut qu'à Piſon ſon mauvais ſort nous livre,
Pour ce même Piſon je pourrois vouloir vivre ?

VINIUS.

Si nos communs ſouhaits ont un contraire effet,
Tu te peux faire encor l'effort que tu t'es fait,
Et qui vient de donner Othon au diadême,
Pour régner à ſon tour peut ſe donner ſoi même.

PLAUTINE.

Si pour le couronner j'ai fait un noble effort,
Dois-je en faire un honteux pour jouir de ſa mort ?
Je me privois de lui ſans me vendre à perſonne ;
Et vous voulez, Seigneur, que ſon trépas me donne,
Que mon cœur entraîné par la ſplendeur du rang
Vole après une main fumante de ſon ſang,
Et que de ſes malheurs triomphante & ravie
Je ſois l'infame prix d'avoir tranché ſa vie ?
Non, Seigneur, nous aurons même ſort aujourd'hui,
Vous me verrez régner ou périr avec lui ;
Ce n'eſt qu'à l'un des deux que tout ce cœur aſpire.

VINIUS.

Que tu vois mal encor ce que c'eſt que l'Empire !

Si deux jours ſeulement tu pouvois l'eſſayer,
Tu ne croirois jamais le pouvoir trop payer ;
Et tu verrois périr mille amans avec joie,
S'il falloit tout leur ſang pour t'y faire une voie.
Aime Othon, ſi tu peux t'en faire un sûr appui ;
Mais s'il en eſt beſoin, aime-toi plus que lui,
Et ſans t'inquiéter où fondra la tempête,
Laiſſe aux Dieux à leur choix écraſer une tête ;
Prends le ſceptre aux dépens de qui ſuccombera,
Et regne ſans ſcrupule avec qui regnera.

PLAUTINE.

Que votre politique a d'étranges maximes !
Mon amour, s'il l'oſoit, y trouveroit des crimes.
Je ſçais aimer, Seigneur, je ſçais garder ma foi,
Je ſçais pour un amant faire ce que je doi ;
Je ſçais à ſon bonheur m'offrir en ſacrifice,
Et je ſçaurai mourir, ſi je vois qu'il périſſe :
Mais je ne ſçais point l'art de forcer ma douleur
A pouvoir recueillir les fruits de ſon malheur.

VINIUS.

Tiens pourtant l'ame prête à le mettre en uſage ;
Change de ſentimens ou du moins de langage,
Et pour mettre d'accord ta fortune & ton cœur,
Souhaite pour l'amant, & te garde au vainqueur.
Adieu, je vois entrer la Princeſſe Camille.
Quelque trouble où tu ſois, montre une ame tranquille,
Profite de ſa faute, & tiens l'œil mieux ouvert
Au vif & doux éclat du trône qu'elle perd.



SCENE IV.

CAMILLE, PLAUTINE, ALBIANE.

CAMILLE.

AGrérez-vous, Madame, un fidele ſervice
Dont je viens faire hommage à mon Impératrice ?

PLAUTINE.

Je crois n'avoir pas droit de vous en empêcher,
Mais ce n'eſt pas ici qu'il vous la faut chercher.

CAMILLE.

Lorſque Galba vous donne à Piſon pour épouſe...

PLAUTINE.

Il n'eſt pas encor temps de vous en voir jalouſe.

CAMILLE.

Si j'aimois toutefois ou l'Empire ou Piſon,
Je pourrois déjà l'être avec quelque raiſon.

PLAUTINE.

Et ſi j'aimois, Madame, ou Piſon ou l'Empire,
J'aurois quelque raiſon de ne m'en pas dédire :
Mais votre exemple apprend aux cœurs comme le mien
Qu'un généreux mépris quelquefois leur ſied bien.

CAMILLE.

Quoi, l'Empire & Piſon n'ont rien pour vous d'aimable ?

PLAUTINE.

Ce que vous dédaignez je le tiens mépriſable,
Ce qui plaît à vos yeux aux miens ſemble auſſi doux,
Tant je trouve de gloire à me régler ſur vous.

CAMILLE.

Donc ſi j'aimois Othon...

PLAUTINE.

Je l'aimerois de même,
Si ma main avec moi donnoit le diadême.

CAMILLE.

Ne peut-on ſans le Trône être digne de lui?

PLAUTINE.

Je m'en rapporte à vous qu'il aime d'aujourd'hui.

CAMILLE.

Vous pouvez mieux qu'une autre en dire des nouvelles;
Et comme vos ardeurs ont été mutuelles,
Votre exemple ne laiſſe à perſonne à douter
Qu'à moins de la couronne on peut le mériter.

PLAUTINE.

Mon exemple ne laiſſe à douter à perſonne
Qu'il pourra vous quitter à moins de la couronne.

CAMILLE.

Il a trouvé ſans elle en vos yeux tant d'appas...

PLAUTINE.

Toutes les paſſions ne ſe reſſemblent pas.

CAMILLE.

En effet vous avez un mérite ſi rare....

PLAUTINE.

Mérite à part, l'amour eſt quelquefois bizare;
Selon l'objet divers le goût eſt différent:
Aux unes on ſe donne, aux autres on ſe vend.

CAMILLE.

Qui connoiſſoit Othon pouvoit à la pareille
M'en donner en amie un avis à l'oreille.

PLAUTINE.

Et qui l'eſtime aſſez pour l'élever ſi haut,
Peut quand il lui plaira m'apprendre ce qu'il vaut,
Afin que ſi mes feux ont ordre de renaître...

CAMILLE.

J'en ai fait quelque eſtime avant que le connoître,

Et vous l'ai renvoyé dès que je l'ai connu.

PLAUTINE.

Qui vient de votre part est toujours bien venu.
J'accepte le présent, & crois pouvoir sans honte,
L'ayant de votre main, en tenir quelque compte.

CAMILLE.

Pour vous rendre son ame il vous est venu voir ?

PLAUTINE.

Pour négliger votre ordre il sçait trop son devoir.

CAMILLE.

Il vous a tôt quittée, & son ingratitude....

PLAUTINE.

Vous met-elle, Madame, en quelque inquiétude ?

CAMILLE.

Non, mais j'aime à sçavoir comment on m'obéit.

PLAUTINE.

La curiosité quelquefois vous trahit,
Et par un demi mot que du cœur elle tire,
Souvent elle dit plus qu'elle ne pense dire.

CAMILLE.

La mienne ne dit pas tout ce que vous pensez.

PLAUTINE.

Sur tout ce que je pense elle s'explique assez.

CAMILLE.

Souvent trop d'intérêt que l'amour force à prendre,
Entend plus qu'on ne dit & qu'on ne doit entendre.
Si vous sçaviez quel est mon plus ardent desir....

PLAUTINE.

D'Othon & de Pison je vous donne à choisir.
Mon peu d'ambition vous rend l'un avec joie,
Et pour l'autre, s'il faut que je vous le renvoie,
Mon amour, je l'avoue, en pourra murmurer,
Mais vous sçavez qu'au vôtre il aime à déférer.

CAMILLE.

Je pourrai me passer de cette déférence.

PLAUTINE.

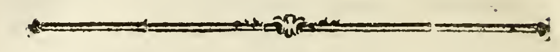
Sans doute, & toutefois si j'en crois l'apparence....

CAMILLE.

Brisons là, ce discours deviendroit ennuyeux.

PLAUTINE.

Martian que je vois vous entretiendra mieux.
Agréez ma retraite, & souffrez que j'évite
Un esclave insolent de qui l'amour m'irrite.



SCENE V.

CAMILLE, MARTIAN, ALBIN.

CAMILLE.

A Ce qu'elle me dit, Martian, vous l'aimez ?

MARTIAN.

Malgré ses fiers mépris mes yeux en sont charmés.
Cependant, pour l'Empire, il est à vous encore,
Galba s'est laissé vaincre, & Pison vous adore.

CAMILLE.

De votre haut crédit c'est donc un pur effet ?

MARTIAN.

Ne désavouez point ce que mon zele a fait.
Mes soins de l'Empereur ont fléchi la colere,
Et renvoyé Plautine obéir chez son pere.
Notre nouveau César la vouloit épouser,
Mais j'ai sçu le résoudre à s'en désabuser ;
Et Galba, que le sang presse pour sa famille,
Permet à Vinius de mettre ailleurs sa fille ;
L'un vous rend la couronne, & l'autre tout son cœur.
Voyez mieux quelle en est la gloire & la douceur,
Quelle félicité vous vous étiez ôtée
Par une aversion un peu précipitée ;
Et pour vos intérêts daignez considérer....

CAMILLE.

Je vois quelle est ma faute, & puis la réparer :

Mais je veux, car jamais on ne m'a vue ingrate,
Que ma reconnoiſſance auparavant éclate,
Et n'accorderai rien qu'on ne vous faſſe heureux.
Vous aimez, dites-vous, cet objet rigoureux,
Et Piſon dans ſa main ne verra point la mienne
Qu'il n'ait réduit Plautine à vous donner la ſienne :
Si pourtant le mépris qu'elle fait de vos feux
Ne vous a pu contraindre à former d'autres vœux.

MARTIAN.

Ah, Madame, l'hymen a de ſi douces chaînes,
Qu'il lui faut peu de temps pour calmer bien des haines ;
Et du moins mon bonheur ſçauroit avec éclat
Vous venger de Plautine & punir un ingrat.

CAMILLE.

Je l'avois préféré, cet ingrat, à l'Empire ;
Je l'ai dit, & trop haut pour m'en pouvoir dédire,
Et l'amour qui m'apprend le foible des amans,
Unit vos plus doux vœux à mes reſſentimens,
Pour me faire ébaucher ma vengeance en Plautine,
Et l'achever bientôt par ſa propre ruine.

MARTIAN.

Ah, ſi vous la voulez, je ſçais des bras tout prêts,
Et j'ai tant de chaleur pour tous vos intérêts....

CAMILLE.

Ah, que c'eſt me donner une ſenſible joie !
Ces bras que vous m'offrez faites que je les voie,
Que je leur donne l'ordre & preſcrive le temps.
Je veux qu'aux yeux d'Othon vos deſirs ſoient contens ;
Que lui-même il ait vu l'hymen de ſa maîtreſſe
Livrer entre vos bras l'objet de ſa tendreſſe,
Qu'il ait ce déſeſpoir avant que de mourir :
Après à ſon trépas vous me verrez courir.
Juſques-là gardez-vous de rien faire entreprendre.
Du pouvoir qu'on me rend vous devez tout attendre ;
Allez vous préparer à ces heureux momens,
Mais n'exécutez rien ſans mes commandemens.

SCENE VI.

CAMILLE, ALBIANE.

ALBIANE.

VOus voulez perdre Othon ! vous le pouvez, Madame !

CAMILLE.

Que tu pénetres mal dans le fond de mon ame !
De son lâche rival voyant le noir projet,
J'ai sçu par cette adresse en arrêter l'effet,
M'en rendre la maîtresse ; & je serai ravie
S'il peut sçavoir les soins que je prends de sa vie.
Va me chercher ton frere, & fais que de ma part
Il apprenne par lui ce qu'il court de hasard,
A quoi va l'exposer son aveugle conduite,
Et qu'il n'est plus pour lui de salut qu'en la fuite.
C'est tout ce qu'à l'amour peut souffrir mon courroux.

ALBIANE.

Du courroux à l'amour le retour seroit doux.

SCENE VII.

CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

RUTILE.

AH, Madame, apprenez quel malheur nous menace.
Quinze ou vingt révoltés au milieu de la place

Viennent de proclamer Othon pour Empereur.

CAMILLE.

Et de leur insolence Othon n'a point d'horreur,
Lui qui sçait qu'aussi-tôt ces tumultes avortent ?

RUTILE.

Ils le menent au camp ou plutôt ils l'y portent,
Et ce qu'on voit de Peuple autour d'eux s'amasser,
Frémit de leur audace & les laisse passer.

CAMILLE.

L'Empereur le sçait-il ?

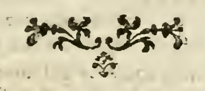
RUTILE.

Oui, Madame, il vous mande,
Et pour un prompt remede à ce qu'on appréhende,
Pison de ces mutins va courir sur les pas
Avec ce qu'on pourra lui trouver de soldats.

CAMILLE.

Puisqu'Othon veut périr, consentons qu'il périsse ;
Allons presser Galba pour son juste supplice.
Du courroux à l'amour si le retour est doux,
On repasse aisément de l'amour au courroux.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GALBA, CAMILLE, RUTILE, ALBIANE.

GALBA.

Je vous le dis encor, redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez de ſon intelligence.
On ne pardone point en matiere d'Etat,
Plus on chérit la main, plus on hait l'attentat;
Et lorſque la fureur va juſqu'au ſacrilege,
Le ſexe ni le ſang n'ont point de privilege.

CAMILLE.

Cet indigne ſoupçon ſeroit bientôt détruit,
Si vous voyiez du crime où doit aller le fruit.
Othon qui pour Plautine au fond du cœur ſoupire,
Othon qui me dédaigne à moins que de l'Empire,
S'il en fait ſa conquête & vous peut détrôner,
Laquelle de nous deux voudra-t-il couronner ?
Pourrois-je de Piſon conſpirer la ruine,
Qui m'arrachant du trône y porteroit Plautine ?
Croyez mes intérêts, ſi vous doutez de moi,
Et ſur de tels garants aſſuré de ma foi,
Tournez ſur Vinius toute la défiance
Dont veut ternir ma gloire une injuſte croyance.

GALBA.

Vinius par ſon zele eſt trop juſtifié :
Voyez ce qu'en un jour il m'a ſacrifié.
Il m'offre Othon pour vous qu'il ſouhaitoit pour gendre,
Je le rends à ſa fille, il aime à le reprendre,

Je la veux pour Pison, mon vouloir est suivi,
Je vous mets en sa place, & l'en trouve ravi ;
Son ami se révolte, il presse ma colere,
Il donne à Martian Plautine à ma priere,
Et je soupçonnerois un crime dans les vœux
D'un homme qui s'attache à tout ce que je veux ?

CAMILLE.

Qui veut également tout ce qu'on lui propose,
Dans le secret du cœur souvent veut autre chose ;
Et maître de son ame il n'a point d'autre foi
Que celle qu'en soi-même il ne donne qu'à soi.

GALBA.

Cet hymen toutefois est l'épreuve derniere
D'une foi toujours pure, inviolable, entiere.

CAMILLE.

Vous verrez à l'effet comment elle agira ;
Seigneur, & comme enfin Plautine obéira.
Sûr de sa résistance, & se flattant peut-être
De voir bientôt ici son cher Othon le maître,
Dans l'état où pour vous il a mis l'avenir,
Il promet aisément plus qu'il ne veut tenir.

GALBA.

Le devoir désunit l'amitié la plus forte,
Mais l'amour aisément sur ce devoir l'emporte ;
Et son feu, qui jamais ne s'éteint qu'à demi,
Intéresse un amant autrement qu'un ami.
J'apperçois Vinius. Qu'on m'amene sa fille.
J'en punirai le crime en toute la famille,
Si jamais je puis voir par où n'en point douter :
Mais aussi jusques-là j'aurois tort d'éclater.
Je vois d'ailleurs Lacus.

SCENE II.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, ALBIANE.

GALBA.

HE bien, quelles nouvelles ?
Qu'apprenez-vous tous deux du camp de nos rebelles ?

VINIUS.

Que ceux de la Marine & les Illyriens
Se ſont avec chaleur joints aux Prétoriens,
Et que des bords du Nil les troupes rappellées
Seules par leurs fureurs ne ſont point ébranlées.

LACUS.

Tous ces mutins ne ſont que de ſimples ſoldats ;
Aucun des Chefs ne trempe en leurs vains attentats :
Ainſi ne craignez rien d'une maſſe d'armée
Où déjà la diſcorde eſt peut être allumée.
Si-tôt qu'on y ſçaura que le Peuple à grands cris
Veut que de ces complots les auteurs ſoient proſcrits,
Que du perfide Othon il demande la tête,
La conſternation calmera la tempête ;
Et vous n'avez, Seigneur, qu'à vous y faire voir
Pour rendre d'un coup d'œil chacun à ſon dvoir.

GALBA.

Irons-nous, Vinius, hâter par ma préſence
L'effet d'une ſi douce & ſi juſte eſpérance ?

VINIUS.

Ne haſardez, Seigneur, que dans l'extrémité
Le redoutable effet de votre autorité.

Alors qu'il réussit, tout fait jour, tout lui cede,
Mais aussi quand il manque, il n'est plus de remede.
Il faut pour déployer le souverain pouvoir,
Sûreté toute entiere ou profond désespoir;
Et nous ne sommes pas, Seigneur, à ne rien feindre,
En état d'oser tout, non plus que de tout craindre.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Laissez-en rallentir l'impétuosité,
D'elle-même elle avorte, & la peur des supplices
Arme contre le chef ses plus zélés complices:
Un salutaire avis agit avec lenteur.

LACUS.

Un véritable Prince agit avec hauteur,
Et je ne conçois point cet avis salutaire,
Quand on couronne Othon, de le regarder faire.
Si l'on court au grand crime avec avidité,
Il en faut réprimer l'impétuosité,
Avant que les esprits qu'un juste effroi balance,
S'y puissent enhardir sur notre nonchalance,
Et prennent le dessus de ces conseils prudens
Dont on cherche l'effet quand il n'en est plus temps.

VINIUS.

Vous détruirez toujours mes conseils par les vôtres,
Le seul ton de ma voix vous en inspire d'autres;
Et tant que vous aurez ce rare & haut crédit,
Je n'aurai qu'à parler pour être contredit.
Pison, dont l'heureux choix est votre digne ouvrage,
Ne seroit que Pison, s'il eût eu mon suffrage:
Vous n'avez soulevé Martian contre Othon
Que parce que ma bouche a proféré son nom,
Et verriez comme un autre une preuve assez claire
De combien notre avis est le plus salutaire,
Si vous n'aviez fait vœu d'être jusqu'au trépas
L'ennemi des conseils que vous ne donnez pas.

LACUS.

Et vous l'ami d'Othon, c'est tout dire, & peut-être
Qui le vouloit pour gendre & l'a choisi pour maître,
Ne fait encor des vœux qu'en faveur de ce choix,
Pour l'avoir & pour maître & pour gendre à la fois.

VINIUS.

J'étois l'ami d'Othon, & le tenois à gloire
Jusqu'à l'indignité d'une action si noire,
Que d'autres nommeront l'effet du désespoir
Où l'a malgré mes soins plongé votre pouvoir.
Je l'ai voulu pour gendre & choisi pour l'Empire :
A l'un ni l'autre choix vous n'avez pu souscrire ;
Par-là de tout l'Etat le bonheur s'agrandit,
Et vous voyez aussi comme il vous applaudit.

GALBA.

Qu'un Prince est malheureux quand de ceux qu'il écoute
Le zele cherche à prendre une diverse route,
Et que l'attachement qu'ils ont au propre sens
Pousse jusqu'à l'aigreur des conseils différens !
Ne me trompé-je point, & puis-je nommer zele
Cette haine à tous deux obstinément fidelle,
Qui peut-être, en dépit des maux qu'elle prévoit,
Seule en mes intérêts se consulte & se croit ?
Faites mieux, & croyez en ce péril extrême,
Vous, que Lacus me sert, vous, que Vinius m'aime ;
Ne haïssez qu'Othon, & songez qu'aujourd'hui
Vous n'avez à parler tous deux que contre lui.

VINIUS.

J'ose donc vous redire en serviteur sincere
Qu'il fait mauvais pousser tant de gens en colere ;
Qu'il faut donner aux bons pour s'entre-soutenir
Le temps de se remettre & de se réunir,
Et laisser aux méchants celui de reconnoître
Quelle est l'impiété de se prendre à son maître.

Piſon peut cependant amuſer leur fureur,
De vos reſſentimens leur donner la terreur,
Y joindre avec adreſſe un eſpoir de clémence
Au moindre répentir d'une telle inſolence ;
Et, s'il vous faut enfin aller à ſon ſecours,
Ce qu'on veut à préſent on le pourra toujours.

LACUS.

J'en doute, & crois parler en ſerviteur ſincere,
Moi qui n'ai point d'ami dans le parti contraire.
Attendons-nous, Seigneur, que Piſon repouſſé
Nous vienne enſevelir ſous l'Etat renverſé,
Qu'on deſcende en la place en bataille rangée,
Qu'on tienne en ce Palais votre Cour aſſiégée,
Que juſqu'au Capitole Othon aille à vos yeux
De l'Empire uſurpé rendre graces aux Dieux,
Et que, le front paré de votre diadême,
Ce traître trop heureux ordonne de vous-même ?
Allons, allons, Seigneur, les armes à la main
Soutenir le Sénat & le peuple Romain,
Cherchons aux yeux d'Othon un trépas à leur tête ;
Pour lui plus odieux, & pour nous plus honnête ;
Et par un noble effort allons lui témoigner...

GALBA.

Hé bien, ma niece, hé bien, eſt-il doux de régner ?
Eſt-il doux de tenir le timon d'un Empire,
Pour en voir les ſoutiens toujours ſe contredire ?

CAMILLE.

Plus on voit aux avis de contrariétés,
Plus à faire un bon choix on reçoit de clartés.
C'eſt ce que je dirois, ſi je n'étois ſuſpecte :
Mais je ſuis à Piſon, Seigneur, & vous reſpecte,
Et ne puis toutefois retenir ces deux mots,
Que ſi l'on m'avoit crue on ſeroit en repos.
Plautine qu'on amene aura même penſée,
D'une vive douleur elle paroît bleſſée...

SCENE III.

GALBA, CAMILLE, VINIUS, LACUS, PLAUTINE, RUTILE, ALBIANE.

PLAUTINE.

Je ne m'en défends point, Madame, Othon est mort :
De quiconque entre ici c'est le commun rapport,
Et son trépas pour vous n'aura pas tant de charmes
Qu'à vos yeux comme aux miens il n'en coûte des larmes.

GALBA.

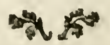
Dit-elle vrai, Rutile, ou m'en flattai-je en vain?

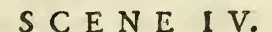
RUTILE.

Seigneur, le bruit est grand, & l'auteur incertain;
Tous veulent qu'il soit mort, & c'est la voix publique,
Mais comment, & par qui, c'est ce qu'aucun n'explique.

GALBA.

Allez, allez, Lacus, vous-même prendre soin
De nous en faire voir un assuré témoin;
Et si de ce grand coup l'auteur se peut connoître.....





SCENE IV.

GALBA, VINIUS, LACUS, CAMILLE, PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, RUTILE, ALBIANE.

MARTIAN.

QU'on ne le cherche plus, vous le voyez paroître.
Seigneur, c'eſt par ſa main qu'un rebelle puni....

GALBA.

Par celle d'Atticus ce grand trouble a fini!

ATTICUS.

Mon zele l'a pouſſée, & les Dieux l'ont conduite;
Et c'eſt à vous, Seigneur, d'en arrêter la ſuite,
D'empêcher le déſordre, & borner les rigueurs
Où contre des vaincus s'emportent des vainqueurs.

GALBA.

Courons-y. Cependant conſolez-vous, Plautine;
Ne penſez qu'à l'époux que mon choix vous deſtine:
Vinius vous le donne, & vous l'accepterez
Quand vos premiers ſoupirs ſeront évaporés.
C'eſt à vous, Martian, que je la laiſſe en garde;
Comme c'eſt votre main que ſon hymen regarde,
Ménagez ſon eſprit, & ne l'aigriſſez pas.
Vous pouvez, Vinius, ne ſuivre point mes pas,
Et la vieille amitié, pour peu qu'il vous en reſte....

VINIUS.

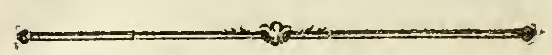
Ah, c'eſt une amitié, Seigneur, que je déteſte,
Mon cœur eſt tout à vous, & n'a point eu d'amis
Qu'autant qu'on les a vus à vos ordres ſoumis.

GALBA.

Suivez, mais gardez-vous de trop de complaisance.

CAMILLE.

L'entretien des amans hait toute autre présence,
Madame, & je retourne en mon appartement
Rendre graces aux Dieux d'un tel événement.



SCENE V.

MARTIAN, PLAUTINE, ATTICUS.

PLAUTINE.

Allez-y renfermer les pleurs qui vous échappent.
Les désastres d'Othon ainsi que moi vous frappent;
Et si l'on avoit cru vos souhaits les plus doux,
Ce grand jour le verroit couronner avec vous.
Voilà, voilà le fruit de m'avoir trop aimée,
Voilà quel est l'effet....

MARTIAN.

Si votre ame enflammée....

PLAUTINE.

Vil esclave, est-ce à toi de troubler ma douleur?
Est-ce à toi de vouloir adoucir mon malheur?
A toi, de qui l'amour m'ose en offrir un pire?

MARTIAN.

Il est juste d'abord qu'un si grand cœur soupire,
Mais il est juste aussi de ne pas trop pleurer
Une perte facile & prête à réparer.
Il est temps qu'un sujet à son Prince fidele
Remplisse heureusement la place d'un rebelle;
Un Monarque le veut, un pere en est d'accord.
Vous devez pour tous deux vous faire un peu d'effort,

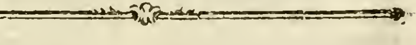
Et bannir de ce cœur la honteuse mémoire
D'un amour criminel qui souille votre gloire.

PLAUTINE.

Lâche, tu ne vaux pas que pour te démentir
Je daigne m'abaisser jusqu'à te répartir.
Tais-toi, laisse en repos une ame possédée
D'une plus agréable encor que triste idée,
N'interromps plus mes pleurs.

MARTIAN.

Tournez vers moi les yeux,
Après la mort d'Othon, que pouvez-vous de mieux ?



SCENE VI.

PLAUTINE, MARTIAN, ATTICUS, DEUX SOLDATS.

PLAUTINE, *pendant que deux Soldats entrent & parlent bas à Atticus.*

Quelque insolent espoir qu'ait ta folle arrogance,
Apprends que j'en sçaurai punir l'extravagance,
Et percer de ma main ou ton cœur ou le mien,
Plutôt que de souffrir cet infame lien.
Connois-toi, si tu peux, ou connois-moi.

ATTICUS.

De grace,
Souffrez....

PLAUTINE.

De me parler tu prends aussi l'audace,
Assassin d'un héros, que je verrois sans toi
Donner des loix au monde, & les prendre de moi,

Toi, dont la main sanglante au désespoir me livre ?

ATTICUS.

Si vous aimez Othon, Madame, il va revivre ;
Et vous verrez long-temps sa vie en sûreté,
S'il ne meurt que des coups dont je me suis vanté.

PLAUTINE.

Othon vivroit encore !

ATTICUS.

Il triomphe, Madame ;
Et maître de l'Etat comme vous de son ame,
Vous l'allez bientôt voir lui-même à vos genoux
Vous faire offre d'un sort qu'il n'aime que pour vous ;
Et dont sa passion dédaigneroit la gloire,
Si vous ne vous faisiez le prix de sa victoire.
L'armée à son mérite enfin a fait raison,
On porte devant lui la tête de Pison,
Et Camille tient mal ce qu'elle vient de dire ;
On rend graces pour vous aux Dieux d'un autre Empire,
Et fatigue le Ciel par des vœux superflus
En faveur d'un parti qu'il ne regarde plus.

MARTIAN.

Exécrable, ainsi donc ta promesse frivole....

ATTICUS.

Qui promet de trahir peut manquer de parole.
Si je n'eusse promis ce lâche assassinat,
Un autre par ton ordre eût commis l'attentat,
Et tout ce que j'ai dit n'étoit qu'un stratagême
Pour livrer en ses mains Lacus & Galba même.
Galba n'a rien à craindre, on respecte son nom,
Et ce n'est que sous lui que veut régner Othon.
Quant à Lacus & toi, je vois peu d'apparence
Que vos jours à tous deux soient en même assurance ;
Si ce n'est que Madame ait assez de bonté
Pour fléchir un vainqueur justement irrité.

Autour de ce Palais nous avions deux cohortes
Qui déjà pour Othon en ont ſaiſi les portes ;
J'y commande, Madame, & mon ordre aujourd'hui
Eſt de vous obéir & m'aſſurer de lui.
Qu'on l'amene, ſoldats, il bleſſe ici la vue.

MARTIAN.

Fut-il jamais diſgrace, ô Dieux, plus imprévue !

SCENE VII.

PLAUTINE *ſeule.*

JE me trouble & ne ſçais par quel preſſentiment
Mon cœur n'oſe goûter ce bonheur pleinement :
Il ſemble avec chagrin ſe livrer à la joie,
Et bien qu'en ces douceurs mon déplaiſir ſe noie,
Je ne paſſe de l'une à l'autre extrémité
Qu'avec un reſte obſcur d'eſprit inquiété.
Je ſens.... Mais que me veut Flavie épouvantée ?

SCENE VIII.

PLAUTINE, FLAVIE.

FLAVIE.

VOus dire que du Ciel la colere irritée,
Ou plutôt du deſtin la jalouſe fureur....

PLAUTINE.

Auroient-ils mis Othon aux fers de l'Empereur ?
Et dans ce grand ſuccès la fortune inconſtante
Auroit-elle trompé notre plus douce attente ?

FLAVIE.

Othon est libre, il regne, & toutefois, hélas....

PLAUTINE.

Seroit-il si blessé qu'on craignît son trépas?

FLAVIE.

Non, par-tout à sa vue on a mis bas les armes,
Mais enfin son bonheur vous va coûter des larmes.

PLAUTINE.

Explique, explique donc ce que je dois pleurer.

FLAVIE.

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

PLAUTINE.

Le mal est-il si grand?

FLAVIE.

D'un balcon chez mon frere
J'ai vu.... Que ne peut-on, Madame, vous le taire!
Ou qu'à voir ma douleur n'avez-vous deviné
Que Vinius....

PLAUTINE.

Hé bien?

FLAVIE.

Vient d'être assassiné.

PLAUTINE.

Juste Ciel!

FLAVIE.

De Lacus l'inimitié cruelle....

PLAUTINE.

Or d'un trouble inconnu présage trop fidele!
Lacus....

FLAVIE.

C'est de sa main que part ce coup fatal.
Tous deux près de Galba marchoient d'un pas égal,

Lorſque tournant enſemble à la premiere rue,
Ils découvrent Othon maître de l'avenue.
Cet effroi ne les fait reculer quelques pas
Que pour voir ce Palais ſaiſi par vos ſoldats,
Et Lacus auſſi-tôt étincelant de rage
De voir qu'Othon par-tout leur ferme le paſſage,
Lance ſur Vinius un furieux regard,
L'approche ſans parler, & tirant un poignard....

PLAUTINE.

Le traître! hélas, Flavie, où me vois-je réduite?

FLAVIE.

Vous m'entendez, Madame, & je paſſe à la ſuite.
Ce lâche ſur Galba portant même fureur,
Mourez, Seigneur, dit-il, *mais mourez Empereur*,
Et recevez ce coup comme un dernier hommage
Que doit à votre gloire un généreux courage.
Galba tombe, & ce monſtre enfin s'ouvrant le flanc,
Mêle un ſang déteſtable à leur illuſtre ſang.
En vain le triſte Othon à cet affreux ſpectacle
Précipite ſes pas pour y mettre un obſtacle;
Tout ce que peut l'effort de ce cher Conquérant,
C'eſt de verſer des pleurs ſur Vinius mourant,
De l'embraſſer tout mort. Mais le voilà, Madame,
Qui vous fera mieux voir les troubles de ſon ame.



SCENE IX.

OTHON, PLAUTINE, FLAVIE.

OTHON.

MAdame, ſçavez-vous les crimes de Lacus ?

PLAUTINE.

J'apprends en ce moment que mon pere n'eſt plus.
Fuyez, Seigneur, fuyez un objet de triſteſſe,
D'un jour ſi beau pour vous goûtez mieux l'alégreſſe.
Vous êtes Empereur, épargnez-vous l'ennui
De voir qu'un pere....

OTHON.

Hélas, je ſuis plus mort que lui ;
Et ſi votre bonté ne me rend une vie
Qu'en lui perçant le cœur un traître m'a ravie,
Je ne reviens ici qu'en malheureux amant
Faire hommage à vos yeux de mon dernier moment.
Mon amour pour vous ſeule a cherché la victoire,
Ce même amour ſans vous n'en peut ſouffrir la gloire,
Et n'accepte le nom de maître des Romains
Que pour mettre avec moi l'univers en vos mains.
C'eſt à vous d'ordonner ce qui lui reſte à faire.

PLAUTINE.

C'eſt à moi de gémir & de pleurer mon pere.

Non que je vous impute en ma vive douleur
Les crimes de Lacus & de notre malheur ;
Mais enfin....

OTHON.

Achevez, s'il se peut, en amante ;
Nos feux....

PLAUTINE.

Ne pressez point un trouble qui s'augmente ;
Vous voyez mon devoir, & connoissez ma foi :
En ce funeste état répondez-vous pour moi ?
Adieu, Seigneur.

OTHON.

De grace, encore une parole,
Madame.

SCENE DERNIERE.

OTHON, ALBIN.

ALBIN.

On vous attend, Seigneur, au Capitole ;
Et le Sénat en corps vient exprès d'y monter,
Pour jurer sur vos loix aux yeux de Jupiter.

OTHON.

J'y cours, mais quelque honneur, Albin, qu'on m'y destine,
Comme il n'auroit pour moi rien de doux sans Plautine,
Souffre du moins que j'aille en faveur de mon feu
Prendre pour y courir son ordre ou son aveu :

Afin qu'à mon retour, l'ame un peu plus tranquille
Je puisse faire effort à consoler Camille,
Et lui jurer moi-même en ce malheureux jour
Une amitié fidelle au défaut de l'amour.

FIN.



JUGEMENT
DE LA TRAGÉDIE
D'OTHON.

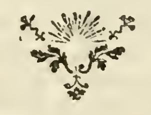
De toutes les Tragédies de M. Corneille, *celle-ci n'est pas à la vérité la plus agréable, mais c'est peut-être la plus belle & la plus utile; la plus fine politique s'y développe : ce sont des intrigues de Cour & de Cabinet qui se détruisent les unes les autres. Ceux qui ont part au gouvernement de l'Etat s'y instruiroient avec plus de succès que n'auroit fait Denis le Tyran dans une Comédie d'Aristophane, intitulée* les Nuées, *que Platon lui recommandoit de lire pour apprendre l'art de régner; on peut appliquer à cette Piece plus particulierement qu'à toutes les autres du même Auteur ces paroles de M. le Maréchal de Grammont :* Corneille est le bréviaire des Rois.

Le sujet est tiré de Tacite, qui commence ses Histoires par celle-ci, & M. Corneille *n'en a mise aucune sur le Théatre à qui il ait gardé plus de fidélité & prêté plus d'invention. Les caracteres de ceux qu'il y fait parler y sont les mêmes que chez cet Historien, qu'il a traduit tant qu'il lui a été possible; il y fait paroître les vertus de son Héros en tout leur éclat, sans en dissimuler les vices. Il y a conservé les événemens & pris la liberté de changer la maniere dont ils arrivent, pour en jetter tout le crime sur un méchant homme qu'on soupçonna dès-lors d'avoir donné des ordres secrets pour la mort de Vinius, tant leur inimitié étoit forte & déclarée.*

Il n'a pas voulu aller plus loin que l'Histoire , & l'on peut dire que l'on n'a point vu de Piece où se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. On y trouve beaucoup de justesse dans la conduite , & une grande force dans le raisonnement. Quant aux Vers , M. Corneille *les travailla avec le plus grand soin , il refit le troisieme Acte jusqu'à trois fois ; aussi , disoit-il ,* cet Acte m'a coûté plus de douze cens Vers.

Enfin Othon , *selon le jugement de M. de Fontenelle* , est un Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille , & où se sont unis deux génies si sublimes : il y peint la corruption de la Cour des Empereurs du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Fin des Chefs-d'Œuvres du grand CORNEILLE.



ARIANE,

ARIANE,

TRAGÉDIE

DE T. CORNEILLE.



ACTEURS.

ŒNARUS, Roi de Naxe.

THÉSÉE, Fils d'Ægée, Roi d'Athenes.

PIRITHOUS, Fils d'Ixion, Roi des Lapithes.

ARIANE, Fille de Minos, Roi de Crete.

PHEDRE, Sœur d'Ariane.

NÉRINE, Confidente d'Ariane.

ARCAS, Naxian, Confident d'Œnarus.

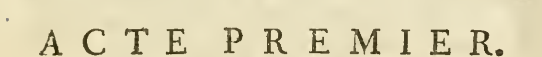
La Scene est dans l'Isle de Naxe.





ARIANE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Je le confeſſe, Arcas, ma foibleſſe redouble ;
Je ne puis voir ici Pirithoüs ſans trouble.
Quelques mots où ma flamme ait dû me préparer,
C'étoit toujours beaucoup que les vouloir différer :
La Princeſſe avoit beau m'étaler ſa conſtance,
Son hymen reculé flattoit mon eſpérance ;
Et ſi Théſée avoit & ſon cœur & ſa foi,
Contre elle, contre lui le temps étoit pour moi.
De ce foible ſecours Pirithoüs me prive ;
Par lui de mon malheur l'inſtant fatal arrive ;
Cet ami ſi long-temps de Théſée attendu,
Pour partager ſa gloire en ces lieux s'eſt rendu :
Il vient être témoin du bonheur de ſa flamme ;
Ainſi plus de remiſe, il faut m'arracher l'ame,

Et me ſoumettre enfin au tourment ſans égal
De voir tout ce que j'aime au pouvoir d'un rival.

ARCAS.

Ariane vous charme, & ſans doute elle eſt belle;
Mais, Seigneur, quand l'amour vous a parlé pour elle,
Avez-vous ignoré que déjà d'autres feux
La mettoient hors d'état de répondre à vos vœux?
Si-tôt que dans cette Iſle où les vents la pouſſerent,
Aux yeux de votre Cour ſes beautés éclaterent,
Vous ſçûtes que Théſée avoit par ſon ſecours
Du labyrinthe en Crete évité les détours,
Et que pour reconnoître un amour ſi fidele,
Vainqueur du Minotaure, il fuyoit avec elle.
Quel eſpoir vous laiſſoient des nœuds ſi bien formés?
Ils étoient l'un de l'autre également charmés,
Chacun d'eux l'avouoit, & vous-même en cette Iſle
Contre le fier Minos leur promettant aſyle,
Vous les preſſiez d'abord d'avancer l'heureux jour
Qui devoit par l'hymen couronner leur amour.

ŒNARUS.

Que n'ont-ils pu me croire! ils m'auroient vu ſans peine
Conſentir à ces nœuds dont l'image me gêne:
Quoiqu'alors Ariane eut les mêmes appas,
On réſiſte aiſément quand on n'eſpere pas,
Et du moins je n'euſſe eu, pour ſauver ma franchiſe,
Qu'à vaincre de mes ſens la premiere ſurpriſe;
Mais ſi mon triſte cœur à l'amour s'eſt rendu,
Théſée en eſt la cauſe, & lui ſeul m'a perdu.
Sans ſonger quels honneurs l'attendent dans Athenes,
Ici depuis trois mois il languit dans ſes chaînes;
Et quoi que dans l'hymen il dût trouver d'appas,
Pirithoüs abſent, il ne les goûtoit pas:

Pour en choisir le jour, il a fallu l'attendre.
C'est beaucoup d'amitié pour un amour si tendre,
Ces délais démentoient un cœur bien enflammé;
Et qui n'auroit pas cru qu'il n'auroit pas aimé ?
Voilà sur quoi mon ame à l'espoir enhardie
S'est peut-être en secret un peu trop applaudie.
Les plus charmans objets qui brillent dans ma
Cour,
Sembloient chercher Thésée & briguer son amour;
Il rendoit quelques soins à Mégiste, à Cyane,
Tout cela me flattoit du côté d'Ariane,
Et j'allois quelquefois jusqu'à m'imaginer
Qu'il dédaignoit un bien qu'il n'osoit me donner.

ARCAS.

Dans l'étroite amitié qui depuis tant d'années
De deux amis si chers unit les destinées,
Il n'est pas surprenant que malgré de beaux feux
Thésée ait jusqu'ici refusé d'être heureux;
C'est de quoi mieux goûter le fruit de sa victoire,
Qu'avoir Pirithoüs pour témoin de sa gloire.
Mais, Seigneur, Ariane a-t-elle en son amant
Blâmé pour un ami ce trop d'empressement ?
En avez-vous trouvé plus d'accès auprès d'elle ?

ŒNARUS.

C'est là ma peine, Arcas, Ariane est fidelle;
Mes languissans regards, mes inquiets soupirs
N'ont que trop de ma flamme expliqué les desirs :
C'étoit peu, j'ai parlé; mais pour l'heureux Thésée
D'un feu si violent son ame est embrasée,
Qu'elle a toujours depuis appliqué tous ses soins
A fuir l'occasion de me voir sans témoins.
Phedre sa sœur, qui sçait les peines que j'endure,
Soulage en m'écoutant ma funeste aventure;
Et comme il ne faut rien pour flatter un amant,
Je m'obstine pour elle, & chéris mon tourment.

ARCAS.

Avec un tel diſcours vous êtes moins à plaindre,
Mais Phedre eſt ſans amour, & d'un mérite à craindre ;
Vous la voyez ſouvent, & j'admire, Seigneur,
Que ſa beauté n'ait rien qui touche votre cœur.

ŒNARUS.

Vois par-là de l'amour le bizarre caprice.
Phedre dans ſa beauté n'a rien qui m'éblouiſſe,
Les charmes de ſa ſœur ſont à peine auſſi doux,
Je n'ai qu'à dire un mot pour en être l'époux ;
Cependant quoiqu'aimable, & peut-être plus belle,
Je la vois, je lui parle, & ne ſens rien pour elle.
Non, ce n'eſt ni par choix ni par raiſon d'aimer,
Qu'en voyant ce qui plaît on ſe laiſſe enflammer :
D'un aveugle penchant le charme imperceptible
Frappe, ſaiſit, entraîne & rend un cœur ſenſible,
Et par une ſecrete & néceſſaire loi,
On ſe livre à l'amour ſans qu'on ſçache pourquoi.
Je l'éprouve au ſupplice où le Ciel me condamne :
Tout me parle pour Phedre & tout contre Ariane,
Et quoi que ſur le choix ma raiſon ait de jour,
L'une a ma ſeule eſtime & l'autre mon amour.

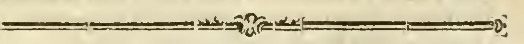
ARCAS.

Mais d'un pareil amour n'êtes-vous pas le maître ?
Qui peut tout, oſe tout.

ŒNARUS.

Que me fais-tu connoître ?
L'ayant reçue ici j'aurois la lâcheté
De violer les droits de l'hoſpitalité !
Quand je m'y réſoudrois, quel eſpoir pour ma flamme !
En la tyranniſſant toucherois-je ſon ame ?
Théſée eſt un héros fameux par tant d'exploits,
Qu'auprès d'elle en mérite il efface les Rois ;
Son cœur eſt tout à lui, j'en connois la conſtance,
Et nous ferions en vain agir la violence.

Ainſi par mon reſpect au défaut d'être aimé,
Méritons juſqu'au bout de m'en voir eſtimé.
Par d'illuſtres efforts les grands cœurs ſe connoiſſent;
Et malgré mon amour.. : Mais les Princes paroiſſent.



SCENE II.

ŒNARUS, THESÉE, PIRITHOUS, ARCAS.

ŒNARUS.

Enſin voici ce jour ſi long-temps attendu,
Pirithoüs dans Naxe à Théſée eſt rendu,
Et quand un heureux ſort permet qu'il le revoie,
Il n'eſt pas mal-aiſé de juger de ſa joie :
Après un tel bonheur rien ne manque à ſa foi.

PIRITHOUS.

Cette joie eſt encor plus ſenſible pour moi,
Seigneur, & plus Théſée a pendant mon abſence
D'un deſtin rigoureux ſouffert la violence,
Plus c'eſt pour ma tendreſſe un aimable tranſport
D'embraſſer un ami dont j'ai pleuré la mort.
Qui l'eût cru, que du ſort le choix illégitime,
L'ayant au Minotautre envoyé pour victime,
Il dût par un triomphe à jamais glorieux
Affranchir ſon pays d'un tribut odieux ?
Sur le bruit qui rendoit ces nouvelles certaines,
L'eſpoir de ſon retour m'attira dans Athenes,
Et par un ordre exprès, ce fut là que je ſçus
Qu'il attendoit ici ſon chèr Pirithoüs.
Soudain je vole à Naxe, où de ſa renommée
Mon ame à le revoir eſt d'autant plus charmée,

Que tout comblé qu'il eſt des faveurs d'un grand
Roi,
Même zele toujours l'intéreſſe pour moi.

ŒNARUS.

Que Théſée eſt heureux! tandis qu'il peut attendre
Tous les biens que promet l'amitié la plus tendre,
Du plus parfait amour les favorables nœuds
N'ont rien qu'un bel objet n'abandonne à ſes vœux.

THESÉE.

Il ne faut pas juger ſur ce qu'on voit paroître,
Seigneur, on n'eſt heureux qu'autant qu'on le croit
être.
Vous m'accablez de biens, & quand je vous dois
tant,
Ne pouvant m'acquitter, je ne vis point content.

ŒNARUS.

Ce que j'ai fait pour vous vaut peu que l'on y penſe;
Mais ſi j'en attendois quelque reconnoiſſance,
Prince, me duſſiez-vous & la vie & l'honneur,
Il ſeroit un moyen....

THESÉE.

Quel? Achevez, Seigneur,
J'offre tout, & déjà mon cœur cede à la joie
De penſer....

ŒNARUS.

Vous voulez en vain que je le croie;
Ceſſez d'avoir pour moi des ſoins trop empreſſés,
Il vous en coûteroit plus que vous ne penſez.

THESÉE.

Doutez-vous de mon zele, &....

ŒNARUS.

Non, je me condamne;
Aimez Pirithoüs, poſſédez Ariane,
Un ami ſi parfait.... De ſi charmans appas....
J'en dis trop, c'eſt à vous à ne m'entendre pas,
Ma gloire le veut, Prince, & je vous le demande.

SCENE III.

PIRITHOUS, THESÉE.

PIRITHOUS.

Je ne ſçais ſi le Roi ne veut pas qu'on l'entende,
Mais au nom d'Ariane un peu trop de chaleur
Me fait craindre pour vous le trouble de ſon cœur ;
Songez-y : s'il falloit qu'épris d'amour pour elle....

THESÉE.

Sa paſſion eſt forte & ne m'eſt pas nouvelle,
Je la ſçus dès l'inſtant qu'il s'en laiſſa charmer ;
Mais ce n'eſt pas un mal qui me doive alarmer.

PIRITHOUS.

Il eſt vrai qu'Ariane auroit lieu de ſe plaindre,
Si, chéri ſans réſerve, elle vous voyoit craindre.
Je viens de lui parler, & je ne vis jamais
Pour un illuſtre amant de plus ardens ſouhaits ;
C'eſt un amour pour vous ſi fort, ſi pur, ſi tendre,
Que, quoi que pour vous plaire il fallût entreprendre,
Son cœur de cette gloire uniquement charmé....

THESÉE.

Hélas ! & que ne puis-je en être moins aimé ?
Je ne me verrois pas dans l'état déplorable
Où me réduit ſans ceſſe un amour qui m'accable,
Un amour qui ne montre à mes ſens déſolés....
Le puis-je dire ?

PIRITHOUS.

O Dieux ! eſt-ce vous qui parlez ?
Ariane en beauté par-tout ſi renommée,
Aimant avec excès ne ſeroit point aimée ?

Vous feriez insensible à de si doux appas ?

THESÉE.

Ils ont de quoi toucher, je ne l'ignore pas.
Ma raison qui toujours s'intéresse pour elle,
Me dit qu'elle est aimable, & mes yeux qu'elle est belle ;
L'amour sur leur rapport tâche de m'ébranler ;
Mais quand le cœur se tait, l'amour a beau parler.
Pour engager ce cœur ces amorces sont vaines,
S'il ne court de lui-même au-devant de ses chaînes,
Et ne confond d'abord par ses doux embarras
Tous les raisonnemens d'aimer ou n'aimer pas.

PIRITHOUS.

Mais vous souvenez-vous que pour sauver Thésée
La fidelle Ariane à tout s'est exposée ?
Par-là du labyrinthe heureusement tiré....

THESÉE.

Il est vrai, tout sans elle étoit désespéré ;
Du succès attendu son adresse suivie,
Malgré le sort jaloux m'a conservé la vie ;
Je la dois à ses soins ; mais par quelle rigueur
Vouloir que je la paie aux dépens de mon cœur ?
Ce n'est pas qu'en secret l'ardeur d'un si beau zele
Contre ma dureté n'ait combattu pour elle.
Touché de son amour, confus de son éclat,
Je me suis mille fois reproché d'être ingrat,
Mille fois j'ai rougi de ce que j'ose faire :
Mais mon ingratitude est un mal nécessaire,
Et l'on s'efforce en vain par d'assidus combats
A disposer d'un cœur qui ne se donne pas.

PIRITHOUS.

Votre mérite est grand & peut l'avoir charmée ;
Mais quand elle vous aime, elle se croit aimée ;
Ainsi vos vœux d'abord auront flatté sa foi,
Et vous aurez juré....

THESÉE.

Qui n'eût fait comme moi ?

Pour me ſuivre Ariane abandonnoit ſon pere,
Je lui devois la vie, elle avoit de quoi plaire.
Mon cœur ſans paſſion me laiſſoit préſumer
Qu'il prendroit à mon choix l'habitude d'aimer.
Par-là ce qu'il donnoit à la reconnoiſſance
De l'amour auprès d'elle eut l'entiere apparence;
Pour payer ce qu'au ſien je voyois être dû
Mille devoirs.... Hélas! c'eſt ce qui m'a perdu.
Je les rendois d'un air à me tromper moi-même,
A croire que déjà ma flamme étoit extrême,
Lorſqu'un trouble ſecret me fit appercevoir
Que ſouvent pour aimer, c'eſt peu que le vouloir.
Phedre à mes yeux ſurpris à toute heure expoſée....

PIRITHOUS.

Quoi, la ſœur d'Ariane a fait changer Théſée?

THESÉE.

Oui, je l'aime, & telle eſt cette brûlante ardeur,
Qu'il n'eſt rien qui la puiſſe arracher de mon cœur.
Sa beauté, pour qui ſeule en ſecret je ſoupire,
M'a fait voir de l'amour juſqu'où s'étend l'empire;
Je l'ai connu par elle, & ne m'en ſens charmé
Que depuis que je l'aime & que j'en ſuis aimé.

PIRITHOUS.

Elle vous aime?

THESÉE.

Autant que je le puis attendre
Dans l'intérêt du ſang qu'une ſœur lui fait prendre.
Comme depuis long-temps l'amitié qui les joint
Forme entre elles des nœuds que l'amour ne romp point,
Elle a quelquefois peine à contraindre ſon ame
De laiſſer ſans ſcrupule agir toute ſa flamme,
Et voudroit, pour montrer ce qu'elle ſent pour moi,
Qu'Ariane eût ceſſé de prétendre à ma foi.
Cependant pour ôter toute la défiance
Qu'auroit donné le cours de notre intelligence,

Naxe a peu de beautés pour qui des ſoins rendus
Ne me ſemblent coûter quelques ſoupirs perdus ;
Cyane, Æglé, Mégiſte ont part à cet hommage ;
Ariane le voit & n'en prend point d'ombrage,
Rien n'alarme ſon cœur, tant ce que je lui doi
Contre ma trahiſon lui répond de ma foi.

PIRITHOUS.

Des devoirs partagés ont trop d'indifférence
Pour vous faire aiſément ſoupçonner d'inconſtance.
Mais quand depuis trois mois vous m'avez attendu,
Ne vous déclarant point, qu'avez-vous prétendu ?

THESÉE.

Flatter l'eſpoir du Roi, donner temps à ſa flamme
De pouvoir malgré lui tyranniſer ſon ame,
Gagner l'eſprit de Phedre, & me débarraſſer
D'un hymen dont peut-être on m'auroit pu preſſer.

PIRITHOUS.

Mais me voici dans Naxe, & quoi qu'on puiſſe faire,
Votre infidélité ne ſçauroit plus ſe taire.
Quel prétexte aurez-vous encore à différer ?

THESÉE.

Je me ſuis trop contraint, il faut me déclarer.
Quoi que doive Ariane en reſſentir de peine,
Il faut lui découvrir que ſon hymen me gêne,
Et pour punir mon crime & ſe venger de moi,
La porter, s'il ſe peut, à faire choix du Roi.
Vous ſeule ; car de quel front lui confeſſer moi-même
Qu'en moi c'eſt un ingrat, un parjure qu'elle aime ?
Non, vous lui peindrez mieux l'embarras de mon
cœur.
Parlez, mais gardez bien de lui nommer ſa ſœur :
Sçavoir qu'une rivale ait mon ame charmée,
La chercher, la trouver dans une ſœur aimée,
Ce ſeroit un ſupplice, après mon changement,
A faire tout oſer à ſon reſſentiment.

Ménagez ſa douleur pour la rendre plus lente,
Avouez-lui l'amour, mais cachez-lui l'amante.
Sur qui que ſes ſoupçons puiſſent ailleurs tomber,
Phedre à ſa défiance eſt ſeule à dérober.

PIRITHOUS.

Je tairai ce qu'il faut; mais comme je condamne
Votre ingrate conduite au regard d'Ariane,
N'attendez point de moi que pour vous dégager,
Je lui parle du feu qui vous porte à changer,
C'eſt un aveu honteux qu'un autre lui peut faire.
Cependant mon ſecours vous étant néceſſaire,
Si ſur l'hymen du Roi je puis être écouté,
J'appuierai le projet dont je vous vois flatté.
Phedre vient, je vous laiſſe.

THESÉE.

O trop charmante vue!

SCENE IV.

THESÉE, PHEDRE.

THESÉE.

HE bien, à quoi, Madame, êtes-vous réſolue?
Je n'ai plus de prétexte à cacher mon ſecret.
Ne verrez-vous jamais mon amour qu'à regret?
Et quand Pirithoüs que je feignois d'attendre,
Me contraint à l'éclat qu'il m'a fallu ſuſpendre,
M'aimerez-vous ſi peu, que pour le retarder
Vous me diſiez encor que c'eſt trop haſarder?

PHEDRE.

Vous pouvez là-deſſus vous répondre vous-même,
Prince, je vous l'ai dit, il eſt vrai, je vous aime;
Et quand d'un cœur bien né la gloire eſt le ſecours,
L'avoir dit une fois, c'eſt le dire toujours.

Je n'examine point si je pouvois sans blâme
Au feu qui m'a surprise abandonner mon ame ;
Peut-être à m'en défendre aurois-je trouvé jour ,
Mais il entre souvent du destin dans l'amour ;
Et dût-il m'en coûter un éternel martyre ,
Le destin l'a voulu , c'est à moi d'y souscrire.
J'aime donc , mais malgré l'appas flatteur & doux
Des tendres sentimens qui me parlent pour vous ,
Je ne puis oublier qu'Ariane exilée
S'est pour vos intérêts elle-même immolée ,
Qu'aucun amour jamais n'eut tant de fermeté ,
Qu'ayant tout fait pour vous , elle a tout mérité ;
Et plus l'instant approche où cette infortunée
Après un long espoir doit être abandonnée ,
Plus un secret remords trouve à me reprocher
Que je lui vole un bien qui lui coûte si cher.
Vous lui devez ce cœur dont vous m'offrez l'hommage ;
Vous lui devez la foi que votre amour m'engage ,
Vous lui devez ces vœux que déjà tant de fois....

THESÉE.

Ah ! ne me parlez plus de ce que je lui dois.
Pour elle contre vous qu'ai-je oublié de faire ?
Quels efforts ! J'ai tâché de l'aimer pour vous plaire ;
C'est mon crime , & peut-être il m'en faudroit haïr ;
Mais vous m'en donniez l'ordre, il fallloit obéir ;
Il falloit me la peindre aimable , jeune & belle ,
Voir son pays quitté , mes jours sauvés par elle.
C'étoit de quoi sans doute assujettir mes vœux
A n'aimer qu'à lui plaire , à m'en tenir heureux ,
Mais son mérite en vain sembloit fixer ma flamme ;
Un tendre souvenir frappoit soudain mon ame ,
Dès le moindre retour vers un charme si doux ,
Je cédois au penchant qui m'entraîne vers vous ,
Et sentois dissiper par cette ardeur nouvelle
Tous les projets d'amour que j'avois fait pour elle.

PHEDRE.

J'aurois de ces combats affranchi votre cœur,
Si j'eusse eu pour rivale une autre qu'une sœur;
Mais trahir l'amitié dont on la voit sans cesse....
Non, Thésée, elle m'aime avec trop de tendresse,
D'un supplice si rude il faut la garantir :
Sans doute elle en mourroit, je n'y puis consentir.
Rendez-lui votre amour, cet amour qui sans elle
Auroit peut-être dû me demeurer fidele,
Cet amour qui toujours trop propre à me charmer,
N'ose....

THESÉE.

Apprenez-moi donc à ne vous plus aimer,
A briser ces liens où mon ame asservie
A mis tout ce qui fait le bonheur de ma vie;
Ces feux dont ma raison ne sçauroit triompher,
Apprenez-moi comment on les peut étouffer;
Comment on peut du cœur bannir la chere image...?
Mais à quel sentiment ma passion m'engage!
Si la douceur d'aimer a pour vous quelque appas,
Ne pourriez-vous apprendre à ne vous aimer pas?

PHEDRE.

Il en est un moyen que ma gloire envisage,
Il faut de votre cœur arracher cette image.
Ma vue étant pour vous un mal contagieux,
Pour dégager ce cœur, commencez par les yeux;
Fuyez de mes regards la trop flatteuse amorce,
Plus vous les souffrirez, plus ils auront de force;
Ce n'est qu'en s'éloignant qu'on pare de tels coups,
Si le triomphe est rude, il est digne de vous;
Il est beau d'étouffer ce qui peut trop nous plaire,
D'immoler à sa gloire....

THESÉE.

Et le pourrez-vous faire?
Ces traits qu'en votre cœur mon amour a tracés,
Quand vous me verrez moins seront-ils effacés?

Oublierez-vous si-tôt cet ardent sacrifice....

PHEDRE.

Cruel, pourquoi chercher à croître mon supplice ?
M'accable-t-il si peu, qu'il y faille ajouter
Les plaintes d'un amour que je n'ose écouter ?
Puisque mon fier devoir le condamne à se taire,
Laissez-moi me cacher que vous m'avez sçu plaire :
Laissez-moi déguiser à mes chagrins jaloux,
Qu'il n'est point d'heur pour moi, point de repos sans vous.
C'est trop, déjà mon cœur à ma gloire infidele,
De mes sens mutinés suit le parti rebelle ;
Il se trouble, il s'emporte, & dès que je vous voi,
Ma tramblante vertu ne répond plus de moi.

THESÉE.

Ah ! puisqu'en ma faveur l'amour fait ce miracle,
Oubliez qu'une sœur y voudra mettre obstacle.
Pourquoi pour l'épargner trahir un si beau feu ?

PHEDRE.

Mais sur quoi vous flatter d'obtenir son aveu ?
Sçachant que vous m'aimez....

THESÉE.

C'est ce qu'il lui faut taire,
Sa fuite de Minos allume la colere,
Pour se mettre à couvert elle a besoin d'appui ;
Le Roi l'aime, faisons qu'elle s'attache à lui,
Et qu'acceptant sa main au défaut de la mienne,
Elle souffre en ces lieux qu'un Trône la soutienne.
Quand un nouvel amour par l'hymen établi
M'aura par l'habitude attiré son oubli,
Qu'elle verra pour moi son mépris nécessaire,
Nous pourrons de nos feux découvrir le mystere.
Mais prêt à la porter à ce grand changement,
J'ai besoin de vous voir enhardir un amant,
De voir que dans vos yeux, quand ce projet me flatte,
En faveur de l'amour un peu de joie éclate,

Que contre vos frayeurs raſſurant votre eſprit,
Elle efface....

PHEDRE.

Allez, Prince, on vous aime, il ſuffit;
Peut-être que ſur moi la crainte a trop d'empire.
Suivez ce qu'en ſecret votre cœur vous inſpire,
Et de quoi que le mien puiſſe encor s'alarmer,
N'écoutez que l'amour, ſi vous ſçavez aimer.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

LE Roi de ce refus eût eu lieu de se plaindre ;
Madame, vous devez un moment vous contraindre,
Et quoiqu'en l'écoutant vous ne puissiez douter
Que c'est son amour seul qu'il vous faut écouter,
Votre hymen dont enfin l'heureux moment s'avance,
Semble vous obliger à cette complaisance.
Il vous perd, & la plainte a de quoi soulager.

ARIANE.

Je sçais qu'avec le Roi j'ai tout à ménager,
J'aurois tort de l'aigrir. L'asyle qu'il nous prête
Contre la violence assure ma retraite.
D'ailleurs tant de respect accompagne ses vœux,
Que souvent j'ai regret qu'il ne puisse être heureux.
Mais quand d'un premier feu l'ame toute occupée
Ne trouve de douceurs qu'aux traits qui l'ont frappée,
C'est un sujet d'ennui qui ne peut s'exprimer
Qu'un amant qu'on néglige & qui parle d'aimer.
Pour m'en rendre la peine à souffrir plus aisée,
Tandis que le Roi vient, parle-moi de Thésée ;
Peins-moi bien quel honneur je reçois de sa foi,
Peins-moi bien tout l'amour dont il brûle pour moi,
Offres-en à mes yeux la plus sensible image.

NERINE.

Je crois que de son cœur vous avez tout l'hommage ;

Mais au point que de lui je vois vos ſens charmés,
C'eſt beaucoup s'il vous aime autant que vous l'aimez.

ARIANE.

Et puis-je trop l'aimer, quand tout brillant de gloire,
Mille fameux exploits l'offrent à ma mémoire?
De cent monſtres par lui l'Univers dégagé
Se voit d'un mauvais ſang heureuſement purgé.
Combien, ainſi qu'Hercule, a-t-il pris de victimes?
Combien vengé de morts? combien puni de crimes?
Procruſte & Cercyon, la terreur des humains,
N'ont-ils pas ſuccombé ſous ſes vaillantes mains?
Ce n'eſt point le venter que ce qu'on m'entend dire,
Tout le monde le ſçait, tout le monde l'admire;
Mais c'eſt peu, je voudrois que tout ce que je voi
S'en entretînt ſans ceſſe, en parlât comme moi.
J'aime Phedre, tu ſçais combien elle m'eſt chere;
Si quelque choſe en elle a de quoi me déplaire,
C'eſt de voir ſon eſprit de froideur combattu,
Négliger entre nous de louer ſa vertu.
Quand je dis qu'il s'acquiert une gloire immortelle,
Elle applaudit, m'approuve, & qui feroit moins qu'elle?
Mais enfin d'elle-même on ne l'entend jamais
De ce charmant héros élever les hauts faits;
Il faut en leur faveur expliquer ſon ſilence.

NERINE.

Je ne m'étonne point de cette indifférence,
N'ayant jamais aimé, ſon cœur ne conçoit pas....

ARIANE.

Elle évite peut-être un cruel embarras.
L'amour n'a bien ſouvent qu'une douceur trompeuſe,
Mais vivre indifférente, eſt-ce une vie heureuſe?

NERINE.

Apprenez-le du Roi qui de vous trop charmé
Ne ſouffrioit pas tant, s'il n'avoit point aimé.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

NE vous offenſez point, Princeſſe incomparable,
Si prêt à ſuccomber au malheur qui m'accable,
Pour la derniere fois j'ai tâché d'obtenir
La triſte liberté de vous entretenir :
Je la demande entiere, & quoi que puiſſe dire
Ce feu qui malgré vous prend ſur moi trop d'empire,
Vous pouvez ſans ſcrupule en voir mon cœur atteint,
Quand pour prix de mes maux, je ne veux qu'être plaint.

ARIANE.

Je connois tout l'amour dont votre ame eſt épriſe;
Son excès m'a ſouvent cauſé de la ſurpriſe,
Et vous ne direz rien que mon cœur interdit
Pour vous-même avant vous ne ſe ſoit déjà dit.
Tant d'ardeur méritoit que ce cœur plus ſenſible
A l'offre de vos vœux ne fût pas inflexible,
Que d'un ſi noble hommage il ſe trouvât charmé;
Mais quand je vous ai vu, Théſée étoit aimé;
Vous ſçavez ſon mérite, & le prix qu'il me coûte,
Après cela, Seigneur, parlez, je vous écoute.

ŒNARUS.

Théſée a du mérite, & je l'ai dit cent fois,
Votre amour eût eu peine à faire un plus beau choix;
Par-tout ſa gloire éclate, on l'eſtime, on l'honore,
Il vous aime, ou plutôt, Madame, il vous adore;

Vous le dire à toute heure eſt ſon ſoin le plus doux,
Et qui pourroit moins faire étant aimé de vous ?
Après cette juſtice à ſa flamme rendue,
La mienne par pitié ſera-t-elle entendue ?
Je ne vous redis point que tous mes ſens ravis
Céderent à l'amour ſi-tôt que je vous vis,
Vous l'avez déja ſçu par l'aveu téméraire
Que de ma paſſion j'oſai d'abord vous faire.
Il fallut pour ceſſer de vous être ſuſpect
Ne vous en parler plus, je l'ai fait par reſpect.
Pour ne vous aigrir pas, d'un rigoureux ſilence
Je me ſuis impoſé la dure violence ;
Et s'il m'eſt échappé d'en ſoupirer tout bas,
C'étoit bien m'en punir que ne m'écouter pas.
Tant de rigueur n'a pu diminuer ma flamme,
Pour vous voir ſans pitié, je n'ai point changé d'ame ;
J'ai ſouffert, j'ai langui d'amour tout conſumé,
Madame, & tout cela ſans eſpoir d'être aimé.
Par vos ſeuls intérêts vous m'avez été chere,
J'ai regardé l'amour ſans chercher le ſalaire,
Et même en ce funeſte & dernier entretien,
Prêt peut-être à mourir, je ne demande rien.
Rendez Théſée heureux, vous l'aimez, il vous aime ;
Mais ſongez en plaignant mon infortune extrême,
Que vos bienfaits n'ont point ſollicité ma foi,
Que vous n'avez rien fait, rien haſardé pour moi,
Et que lorſque mon cœur diſpoſe de ma vie,
C'eſt ſans vous la devoir qu'il vous la ſacrifie.
Pour prix du pur amour qui le fait ſoupirer,
S'il étoit quelque grace où je puſſe aſpirer,
Je vous demanderois, pour flatter mon martyre,
Qu'au moins quand je vous perds vous daignaſſiez me dire
Que ſans ce premier feu pour vous ſi plein d'appas,
J'aurois pu par mes ſoins ne vous déplaire pas.
Pour adoucir les maux où votre hymen m'expoſe,
Ce que j'oſe exiger ſans doute eſt peu de choſe;

Mais un mot favorable, un ſincere ſoupir
Eſt tout pour qui ne veut que l'entendre & mourir.

ARIANE.

Seigneur, tant de vertu dans votre amour éclate,
Qu'il faut vous l'avouer, je ne ſuis point ingrate;
Mon cœur ſe ſent touché de ce que je vous doi,
Et voudroit être à vous, s'il pouvoit être à moi;
Mais il perdroit le prix dont vous le croyez être,
Si l'infidélité vous en rendoit le maître.
Théſée y regne ſeul & s'y trouve adoré;
Dès la premiere fois je vous l'ai déclaré,
Dès la premiere fois....

ŒNARUS.

C'en eſt aſſez, Madame;
Théſée a mérité que vous payiez ſa flamme.
Pour lui Pirithoüs arrivé dans ma Cour
Va preſſer votre hymen, choiſiſſez-en le jour.
S'il faut que je donne ordre à l'apprêt néceſſaire,
Parlez, il me ſuffit que ce ſera vous plaire,
J'exécuterai tout. Peut-être il ſeroit mieux
De vouloir épargner ce ſupplice à mes yeux.
Que doit faire le coup, ſi l'image me tue?
Mais je me priverois par-là de votre vue,
C'eſt ce qui peut ſur-tout aigrir mon déſeſpoir,
Et j'aime mieux mourir que ceſſer de vous voir.

SCENE III.

ŒNARUS, THESÉE, ARIANE, NERINE.

ŒNARUS.

PRince, mon trouble parle, & quand je voudrois taire
Le ſupplice où m'expoſe un deſtin trop contraire,
De mes yeux interdits la confuſe langueur
Trahiroit malgré moi le ſecret de mon cœur.
J'aime, & de cet amour dont j'adore les charmes
La Princeſſe eſt l'objet, n'en prenez point d'alarmes :
Au point de votre hymen vous en faire l'aveu,
C'eſt vous montrer aſſez ce qu'eſt un ſi beau feu.
De tous ſes mouvemens ma raiſon me rend maître,
L'effort eſt grand ſans doute, on en ſouffre, & peut-être
Un rival tel que moi, par ſa vertu trahi,
Mérite d'être plaint, & non d'être haï.
C'eſt tout ce qu'il prétend pour prix de ſa victoire,
Ce malheureux rival qui s'immole à ſa gloire.
Vos ſoupçons auroient pu faire outrage à ma foi,
S'ils s'étoient avec vous expliqués avant moi ;
C'eſt en les prévenant que je me juſtifie.
Ne conſidérez point le malheur de ma vie :
L'hymen depuis long-temps attire tous vos yeux,
J'y conſens, dès demain vous pouvez être heureux ;
Pirithoüs préſent n'y laiſſe plus d'obſtacle,
Ma Cour qui vous honore attend ce grand ſpectacle,
Ordonnez-en la pompe, & dans un ſort ſi doux
Quoi que j'aie à ſouffrir, ne regardez que vous.
Adieu, Madame.

SCENE IV.

THESÉE, ARIANE, NERINE.

THESÉE.

Il faut l'avouer à sa gloire;
Sa vertu va plus loin que je n'aurois pu croire.
Au bonheur d'un rival lui-même consentir!

ARIANE.

L'honneur à cet effort a dû l'assujettir.
Qu'eût-il fait? Il sçait trop que mon amour extrême,
En s'attachant à vous, n'a cherché que vous-même,
Et qu'ayant tout quitté pour vous prouver ma foi,
Mille trônes offerts ne pourroient rien sur moi.

THESÉE.

Tant d'amour me confond, & plus je vois, Madame,
Que je dois....

ARIANE.

Apprenez un projet de ma flamme;
Pour m'attacher à vous par de plus fermes nœuds,
J'ai dans Pirithoüs trouvé ce que je veux.
Vous l'aimez cherement, il faut que l'hyménée
De ma sœur avec lui joigne la destinée,
Et que nous partagions ce que pour les grands cœurs
L'amour & l'amitié font naître de douceurs.
Ma sœur a du mérite, elle est aimable & belle,
Suit mes conseils en tout, & je vous réponds d'elle;
Voyez Pirithoüs, & tâchez d'obtenir
Que par elle avec nous il consente à s'unir.

THESÉE,

THESÉE.

L'offre de cet hymen rendra sa joie extrême;
Mais, Madame, le Roi.... Vous sçavez qu'il vous aime.
S'il faut....

ARIANE.

Je vous entends; le Roi trop combattu
Peut laisser à l'amour séduire sa vertu :
Cet inquiet souci ne sçauroit me déplaire,
Et pour le dissiper je sçais ce qu'il faut faire.

THESÉE.

C'en est trop, mon cœur... Dieux!

ARIANE.

Que ce trouble m'est doux!
Ce qu'il vous fait sentir, je me le dis pour vous,
Je me dis...

THESÉE.

Plût aux Dieux! vous sçauriez la contrainte.

ARIANE.

Encore un coup, perdez cette jalouse crainte,
J'en connois le remede, & si l'on m'ose aimer,
Vous n'aurez pas long-temps à vous en alarmer.

THESÉE.

Minos peut vous poursuivre, & si de sa vengeance..

ARIANE.

Et n'ai-je pas en vous une sûre défense?

THESÉE.

Elle est sûre, il est vrai, mais....

ARIANE.

Achevez.

THESÉE.

J'attends.

ARIANE.

Ce désordre me gêne & dure trop long-temps;
Expliquez-vous enfin.

THESÉE.

Je le veux & ne l'ose ;
A mes propres souhaits moi-même je m'oppose ;
Je poursuis un aveu que je crains d'obtenir ;
Il faut parler pourtant, c'est trop me retenir.
Vous m'aimez, & peut-être une plus digne flamme
N'a jamais eu de quoi toucher une grande ame :
Tout mon sang auroit peine à m'acquitter vers vous ;
Et cependant le sort de ma gloire jaloux,
Par une tyrannie à vos desirs funeste...
Adieu. Pirithoüs vous peut dire le reste.
Sans l'amour qui du Roi vous soumet les Etats,
Je vous conseillerois de ne l'apprendre pas.

SCENE V.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE.

Quel est ce grand secret, Prince, & par quel mystere
Vouloir me l'expliquer & tout-à-coup se taire ?

PIRITHOUS.

Ne me demandez rien ; il sort tout interdit,
Madame, & par son trouble il vous en a trop dit.

ARIANE.

Je vous comprends tous deux ; vous arrivez d'Athenes,
Du sang dont je suis née on n'y veut point de Reines,
Et le peuple indigné refuse à ce héros
D'admettre dans son lit la fille de Minos ?

Qu'après la mort d'Ægée il ſoit toujours le même ;
Qu'il m'ôte, s'il le peut, l'honneur du rang ſuprême :
Trône, Sceptre, grandeur ſont des biens ſuperflus ;
Théſée étant à moi, je ne veux rien de plus,
Son amour paie aſſez ce que le mien me coûte,
Le reſte eſt peu de choſe.

PIRITHOUS.

Il vous aime ſans doute ;
Et comment pourroit-il avoir le cœur ſi bas,
Que tenir tout de vous & ne vous aimer pas ?
Mais, Madame, ce n'eſt que des ames communes
Que l'amour s'autoriſe à régler les fortunes ;
Qu'Athenes ſe déclare ou pour ou contre vous,
Vous avez de Minos à craindre le courroux ;
Et l'hymen ſeul du Roi peut ſans incertitude
Vous ôter là-deſſus tout lieu d'inquiétude.
Il vous aime, & de vous Naxe prenant la loi
Calmera...

ARIANE.

Vous voulez que j'épouſe le Roi ?
Certes l'avis eſt rare, & ſi j'oſe vous croire,
Un noble changement me va combler de gloire.
Me connoiſſez-vous bien ?

PIRITHOUS.

Les moindres lâchetés
Sont pour votre grand cœur des crimes déteſtés,
Vous avez pour la gloire une ardeur ſans pareille ;
Mais, Madame, je ſçais ce que je vous conſeille ;
Et ſi vous me croyez, quels que ſoient mes avis,
Vous vous trouverez bien de les avoir ſuivis.

ARIANE.

Quoi ! moi, les ſuivre ? Moi, qui voudrois pour Théſée
A cent & cent périls voir ma vie expoſée ?
Dieux ! quel étonnement ſeroit au ſien égal,
S'il ſçavoit qu'un ami parlât pour ſon rival !

S'il sçavoit qu'il voulût lui ravir ce qu'il aime!

PIRITHOUS.

Vous le consulterez, n'en croyez que lui-même

ARIANE.

Quoi? Si l'offre d'un Trône avoit pu m'éblouir,
Je lui demanderois si je dois le trahir,
Si je dois l'exposer au plus cruel martyre
Qu'un amant....

PIRITHOUS.

Je n'ai dit que ce j'ai dû dire;
Vous y penserez mieux, & peut-être qu'un jour
Vous prendrez un peu moins le parti de l'amour.
Adieu, Madame.

ARIANE.

Il dit ce qu'il faut qu'il me dis
Demeurez, avecque moi c'est en vain qu'on déguis
Vous en avez trop dit pour ne me pas tirer
D'un doute dont mon cœur commence à soupirer;
J'en tremble, & c'est pour moi la plus sensible atteint
Eclaircissez ce doute, & dissipez ma crainte,
Autrement je croirai qu'une nouvelle ardeur
Rend Thésée infidele & me vole son cœur;
Que pour un autre objet, sans souci de sa gloire...

PIRITHOUS.

Je me tais, c'est à vous à voir ce qu'il faut croire.

ARIANE.

Ce qu'il faut croire? Ah, Dieux! Vous me dése
pérez.
Je verrois à mes vœux d'autres vœux préférés?
Thésée à me quitter.... Mais quel soupçon j'écoute
Non, non, Pirithoüs, on vous trompe sans doute
Il m'aime; & s'il m'en faut séparer quelque jour,
Je pleurerai sa mort, & non pas son amour.

PIRITHOUS.

Souvent ce qui nous plaît par une erreur fatale...

ARIANE.

Parlez plus clairement, ai-je quelque rivale?

Théſée a-t-il changé? Viole-t-il ſa foi?

PIRITHOUS.

Mon ſilence déjà s'eſt expliqué pour moi;
Par-là je vous dis tout. Vos ennuis me ſont peine;
Mais quand leur ſeul remede eſt de vous faire Reine,
N'oubliez point qu'à Naxe on veut vous couronner;
C'eſt le meilleur conſeil qu'on vous puiſſe donner.
Ma préſence commence à vous être importune,
Je me retire.

SCENE VI.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

As-tu conçu mon infortune?
Il n'en faut point douter, je ſuis trahie. Hélas!
Nérine.

NERINE.

Je vous plains.

ARIANE.

Qui ne me plaindroit pas!
Tu le ſçais, tu l'as vu, j'ai tout fait pour Théſée,
Seule à ſon mauvais ſort je me ſuis oppoſée;
Et quand je me dois tout promettre de ſa foi,
Théſée a de l'amour pour une autre que moi!
Une autre paſſion dans ſon cœur a pu naître!
J'ai mal oui, Nérine, & cela ne peut être,
Ce ſeroit trahir tout, raiſon, gloire, équité;
Théſée a trop de cœur pour tant de lâcheté,
Pour croire qu'à ma mort ſon injuſtice aſpire.

NERINE.

Pirithoüs ne dit que ce qu'il lui fait dire;

Et quand il a voulu l'attendre ſi long-temps ;
Ce n'étoit qu'un prétexte à ſes feux inconſtans ;
Il nourriſſoit dès-lors l'ardeur qui le domine.

ARIANE.

Ah ! que me fais-tu voir, trop cruelle Nérine ?
Sur le gouffre des maux qui me vont abymer,
Pourquoi m'ouvrir les yeux quand je les veux fermer ?
Hélas ! il eſt donc vrai que mon ame abuſée
N'adoroit qu'un ingrat en adorant Théſée ?
Dieux ! contre un tel ennui ſoutenez ma raiſon,
Elle cede à l'horreur de cette trahiſon ;
Je la ſens qui déjà... Mais quand elle s'égare,
Pourquoi la regretter, cette raiſon barbare,
Qui ne peut plus ſervir qu'à me faire mieux voir
Le ſujet de ma rage & de mon déſeſpoir ?
Quoi, Nérine, pour prix de l'amour le plus tendre...;

SCENE VII.

ARIANE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

Ah, ma ſœur ! ſçavez-vous ce qu'on vient de m'apprendre ?
Vous avez cru Théſée un héros tout parfait,
Vous l'eſtimiez ſans doute, & qui ne l'eût pas fait ?
N'attendez plus de foi, plus d'honneur, tout chancelle,
Tout doit être ſuſpect, Théſée eſt infidele.

PHEDRE.

Quoi, Théſée...

ARIANE.

Oui, ma sœur, après ce qu'il me doit,
Me quitter est le prix que ma flamme en reçoit,
Il me trahit. Au point que sa foi violée
Doit avoir irrité mon ame désolée,
J'ai honte, en vous contant l'excès de mes malheurs,
Que mon ressentiment s'exhale par mes pleurs.
Son sang devroit payer la douleur qui me presse.
C'est là, ma sœur, c'est là, sans pitié, sans tendresse,
Comme après un forfait si noir, si peu commun,
On traite les ingrats, & Thésée en est un.
Mais quoi qu'à ma vengeance un fier dépit suggere,
Mon amour est encor plus fort que ma colere;
Ma main tremble, & malgré son parjure odieux,
Je vois toujours en lui ce que j'aime le mieux.

PHEDRE.

Un revers si cruel vous rend sans doute à plaindre;
Et vous voyant souffrir ce qu'on n'a pas dû craindre,
On conçoit aisément jusqu'où le désespoir...

ARIANE.

Ah, qu'on est éloigné de le bien concevoir!
Pour pénétrer l'horreur du tourment de mon ame,
Il faudroit qu'on sentît même ardeur, même flamme,
Qu'avec même tendresse on eût donné sa foi;
Et personne jamais n'a tant aimé que moi.
Se peut-il qu'un héros d'une vertu sublime
Souille ainsi... Quelquefois le remords suit le crime;
Si le sien lui faisoit sentir ces durs combats...
Ma sœur, au nom des Dieux, ne m'abandonnez pas.
Je sçais que vous m'aimez, & vous le devez faire;
Vous m'avez dès l'enfance été toujours si chere,
Que cette inébranlable & fidelle amitié
Mérite bien de vous au moins quelque pitié.
Allez trouver... Hélas! dirai-je, mon parjure?
Peignez-lui bien l'excès du tourment que j'endure,

Prenez pour l'arracher à ſon nouveau penchant
Ce que les plus grands maux offrent de plus touchant ;
Dites-lui qu'à ſon feu j'immolerois ma vie,
S'il pouvoit vivre heureux après m'avoir trahie,
D'un juſte & long remords avancez-lui les coups ;
Enfin, ma ſœur, enfin je n'eſpere qu'en vous.
Le Ciel m'inſpira bien, quand par l'amour ſéduite,
Je vous fis malgré vous accompagner ma fuite.
Il ſemble que dès-lors il me faiſoit prévoir
Le funeſte beſoin que j'en devois avoir.
Sans vous, à mes malheurs où chercher du remede ?

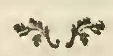
PHEDRE.

Je vais mander Théſée, & ſi ſon cœur ne cede,
Madame, en lui parlant vous devez préſumer...

ARIANE.

Hélas ! & plût au Ciel que vous ſçuſſiez aimer,
Que vous puſſiez ſçavoir par votre expérience
Juſqu'où d'un fort amour s'étend la violence !
Pour émouvoir l'ingrat, pour fléchir ſa rigueur
Vous trouveriez bien mieux le chemin de ſon cœur ;
Vous auriez plus d'adreſſe à lui faire l'image
De mes confus tranſports de douleur & de rage ;
Tous les traits en ſeroient plus vivement tracés.
N'importe, eſſayez tout, parlez, priez, preſſez,
Au défaut de l'amour, puiſqu'il n'a pu vous plaire
Votre amitié pour moi fera ce qu'il faut faire ;
Allez, ma ſœur, courez empêcher mon trépas.
Toi, viens, ſuis-moi, Nérine, & ne me quitte pas

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PIRITHOUS, PHEDRE.

PIRITHOUS.

Ce seroit perdre temps, il ne faut plus prétendre
Que rien touche Théſée & le force à ſe rendre.
J'admire encore, Madame, avec quelle vertu
Vous avez de nouveau ſi long-temps combattu.
Par ſon manque de foi, contre vous-même armée,
Vous avez fait paroître une ſœur opprimée,
Vous avez eſſayé par un tendre retour
De ramener ſon cœur vers ſon premier amour;
Et priere, & menace, & fierté de courage,
Tout vient, pour le fléchir, d'être mis en uſage;
Mais ſur ce changement qui ſemble vous gêner,
L'ingratitude en vain vous le fait condamner,
Vos yeux rendent pour lui ce crime néceſſaire;
Et s'il cede aux remords quelquefois pour vous plaire,
Quoi que vous ait promis ce repentir confus,
Si-tôt qu'il vous regarde, il ne s'en ſouvient plus.

PHEDRE.

Les Dieux me ſont témoins que de ſon injuſtice
Je ſouffre malgré moi qu'il me rende complice.
Ce qu'il doit à ma ſœur méritoit que ſa foi
Se fît de l'aimer ſeule une ſévère loi:
Et quand des longs ennuis où ce refus l'expoſe
Par ma facilité je me trouve la cauſe,
Il n'eſt peine, ſupplice où pour la garantir,
La pitié de ſes maux ne me fît conſentir.

L'amour que j'ai pour lui me noircit peu vers elle,
Je l'ai pris ſans ſonger à le rendre infidele ;
Ou plutôt j'ai ſenti tout mon cœur s'enflammer,
Avant que de ſçavoir ſi je voulois aimer.
Mais ſi ce feu trop prompt n'eut rien de volontaire,
Il dépendoit de moi de parler ou me taire ;
J'ai parlé, c'eſt mon crime, & Théſée applaudi
A l'infidélité par-là s'eſt enhardi.
Ah, qu'on ſe défend mal auprès de ce qu'on aime !
Ses regards m'expliquoient ſa paſſion extrême,
Les miens à la flatter s'échappoient malgré moi :
N'étoit-ce pas aſſez pour corrompre ſa foi ?
J'eus beau vouloir régler ſon ame trop charmée,
Il fallut voir ſa flamme & ſouffrir d'être aimée,
J'en craignis le péril, il me ſçut éblouir.
Que de foibleſſe ! il faut l'empêcher d'en jouir,
Combattre inceſſamment ſon infidelle audace ;
Allez, Pirithoüs, renvoyez-le, de grace.
De peur qu'en mon amour il prenne trop d'appui,
Otez-lui tout eſpoir que je puiſſe être à lui,
J'ai déjà beaucoup dit, dites-lui plus encore.

PIRITHOUS.

Nous avancerions peu, Madame, il vous adore ;
Et quand pour l'étonner à force de refus,
Vous vous obſtineriez à ne l'écouter plus,
Son ame toute à vous n'en ſeroit pas plus prête
A ſuivre d'autres loix & changer de conquête.
Quoique le coup ſoit rude, achevons de frapper ;
Pour ſervir Ariane, il faut la détromper,
Il faut lui faire voir qu'une flamme nouvelle
Ayant détruit l'amour que Théſée eut pour elle,
Sa ſûreté l'oblige à ne pas dédaigner
La gloire d'un hymen qui la fera régner.
Le Roi l'aime, & ſon Trône eſt pour elle un aſyle.

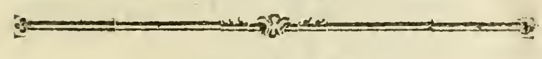
PHEDRE.

Quoi, je la trahirois, elle qui trop facile,

Trop aveugle à m'aimer, se confie à ma foi,
Pour toucher un amant qui la quitte pour moi?
Et quand elle sçauroit que par mes foibles charmes,
Pour lui percer le cœur, j'aurois prêté des armes,
Je pourrois à ses yeux lâchement exposer
Les criminels appas qui la font mépriser?
Je pourrois soutenir le sensible reproche
Qu'un trop juste courroux...

PIRITHOUS.

Voyez qu'elle s'approche;
Parlons, son intérêt nous oblige à bannir
Tout l'espoir que son feu tâche d'entretenir.



SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

HE bien, ma sœur, Thésée est-il inexorable?
N'avez-vous pu surprendre un soupir favorable?
Et quand au repentir on le porte à céder,
Croit-il que mon amour ose trop demander?

PHEDRE.

Madame, j'ai tout fait pour ébranler son ame,
J'ai peint son changement lâche, odieux, infame;
Pirithoüs lui-même est témoin des efforts
Par où j'ai cru pouvoir le contraindre au remords;
Il connoît & son crime & son ingratitude,
Il s'en hait, il en sent la peine la plus rude,
Ses ennuis de vos maux égalent la rigueur:
Mais l'amour en tyran dispose de son cœur,
Et le destin plus fort que sa reconnoissance,
Malgré ce qu'il vous doit, l'entraîne à l'inconstance;

ARIANE.

Quelle excuſe ! & pour moi qu'il rend peu de combat !
Il hait l'ingratitude & ſe plaît d'être ingrat.
Puiſqu'en ſa dureté ſon lâche cœur demeure,
Ma ſœur, il ne ſçait pas qu'il faudra que j'en meure.
Vous avez oublié de bien marquer l'horreur
Du fatal déſeſpoir qui regne dans mon cœur :
Vous avez oublié, pour bien peindre ma rage,
D'aſſembler tous les maux dont on connoît l'image ;
Il y ſeroit ſenſible, & ne pourroit ſouffrir
Que qui ſauva ſes jours fût forcé à mourir.

PHEDRE.

Si vous ſçaviez pour vous ce qu'a fait ma tendreſſe ;
Vous ſoupçonneriez moins...

ARIANE.

J'ai tort, je le confeſſe ;
Mais dans un mal ſous qui la conſtance eſt à bout,
On s'égare, on s'emporte, & l'on s'en prend à tout.

PIRITHOUS.

Madame, de ces maux à qui la raiſon cede
Le temps qui calme tout eſt l'unique remede :
C'eſt par lui ſeul...

ARIANE.

Les coups n'en ſont guere importans ;
Quand on peut ſe réſoudre à s'en remettre au temps.
Théſée eſt inſenſible à l'ennui qui me touche,
Il y conſent, je veux l'apprendre de ſa bouche.
Je l'attendrai, ma ſœur, qu'il vienne.

PIRITHOUS.

Je crains bien
Que vous ne vous plaigniez de ce triſte entretien.
Voir un ingrat qu'on aime, & le voir inflexible,
C'eſt de tous les ennuis l'ennui le plus ſenſible ;
Vous en ſouffrirez trop, & pour peu de ſouci...

ARIANE.

Allez, ma ſœur, de grace, & l'envoyez ici.

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, HERINE.

PIRITHOUS.

Par ce que je vous dis, ne croyez pas, Madame,
Que je veuille applaudir à sa nouvelle flamme,
Sçachant ce qu'il devoit au généreux amour
Qui vous fit tout oser pour lui sauver le jour,
Je partageai dès-lors l'heureuse destinée
Qu'à ses vœux les plus doux offroit votre hyménée;
Et je venois ici, plein de ressentiment,
Rendre grace à l'amante en embrassant l'amant.
Jugez de ma surprise à le voir infidele,
A voir que vers une autre une autre ardeur l'appelle;
Et qu'il ne m'attendoit que pour vous annoncer
L'injustice où l'amour se plaît à le forcer.

ARIANE.

Et ne devois-je pas, quoi qu'il me fît entendre,
Pénétrer les raisons qui vous faisoient attendre,
Et juger qu'en un cœur épris d'un feu constant
L'amour à l'amitié ne défere pas tant?
Ah, quand il est ardent, qu'aisément il s'abuse!
Il croit ce qu'il souhaite, & prend tout pour excuse.
Si Thésée avoit peu de ces empressemens
Qu'une sensible ardeur inspire aux vrais amans,
Je croyois que son ame au-dessus du vulgaire
Dédaignoit de l'amour la conduite ordinaire;
Et qu'en sa passion garder tant de repos,
C'étoit suivre en aimant la route des héros.
Je faisois plus, j'allois jusqu'à voir sans alarmes
Que des beautés de Naxe il estimât les charmes,

Et ne pouvois penſer qu'ayant reçu ſa foi,
Quelques vœux égarés puſſent rien contre moi.
Mais enfin puiſque rien pour lui n'eſt plus à taire,
Quel eſt ce rare objet que ſon choix me préfére?

PIRITHOUS.

C'eſt ce que de ſon cœur je ne puis arracher.

ARIANE.

Ma colere eſt ſuſpecte, il faut me le cacher.

PIRITHOUS.

J'ignore ce qu'il craint, mais lorſqu'il vous outrage,
Songez que d'un grand Roi vous recevez l'hommage;
Il vous offre ſon Trône, & malgré le deſtin
Votre malheur par-là trouve une heureuſe fin.
Tout vous porte, Madame, à ce grand hyménée,
Pourriez-vous demeurer errante, abandonnée?
Déjà la Crete cherche à ſe venger de vous;
Et Minos...

ARIANE.

J'en crains peu le plus ardent courroux,
Qu'il s'arme contre moi, que j'en ſois pourſuivie,
Sans ce que j'aime, hélas! que faire de la vie?
Aux décrets de mon ſort achevons d'obéir,
Théſée avec le Ciel conſpire à me trahir:
Rompre un ſi grand projet, ce ſeroit lui déplaire;
L'ingrat veut que je meure, il faut le ſatisfaire,
Et lui laiſſer ſentir pour double châtiment
Le remords de ma perte & de ſon changement.

PIRITHOUS.

Le voici qui paroît, n'épargnez rien, Madame,
Pour rentrer dans vos droits, pour regagner ſon ame;
Et ſi l'eſpoir en vain s'obſtine à vous flatter,
Songez ce qu'offre un Trône à qui peut y monter.

SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, NERINE.

ARIANE.

APprochez-vous, Théſée, & perdez cette crainte ;
Pourquoi dans vos regards marquer tant de contrainte,
Et m'aborder ainſi, quand rien ne vous confond,
Le trouble dans les yeux, & la rougeur au front ?
Un héros tel que vous à qui la gloire eſt chere,
Quoi qu'il faſſe, ne fait que ce qu'il voit à faire ;
Et ſi ce qu'on m'a dit a quelque vérité,
Vous ceſſez de m'aimer, je l'aurai mérité.
Le changement eſt grand, mais il eſt légitime ;
Je le crois. Seulement apprenez-moi mon crime,
Et d'où vient qu'expoſée à de ſi rudes coups,
Ariane n'eſt plus ce qu'elle fut pour vous.

THESÉE.

Ah ! pourquoi le penſer ? Elle eſt toujours la même ;
Même zele toujours ſuit mon reſpect extrême,
Et le temps dans mon cœur n'affoiblira jamais
Le preſſant ſouvenir de ſes rares bienfaits ;
M'en acquitter vers elle eſt ma plus forte envie.
Oui, Madame, ordonnez de mon ſang, de ma vie ;
Si la fin vous en plaît, le ſort me ſera doux
Par qui j'obtiendrai l'heur de la perdre pour vous.

ARIANE.

Si quand je vous connus la fin eût pu m'en plaire ;
Le deſtin la vouloit, je l'aurois laiſſé faire.
Par moi, par mon amour le labyrinthe ouvert
Vous fit fuir le trépas à vos regards offert ;
Et quand à votre foi cet amour s'abandonne,
Des ſermens de reſpect ſont le prix qu'on lui donne !

Par ce ſoin de vos jours qui m'a fait tout quitter,
N'aſpirois-je à rien plus qu'à me voir reſpecter ?
Un ſervice pareil veut un autre ſalaire,
C'eſt le cœur, le cœur ſeul qui peut y ſatisfaire ;
Il a ſeul pour mes vœux ce qui peut les borner ;
C'eſt lui ſeul. . .

THESÉE.

Je voudrois vous le pouvoir donner ;
Mais ce cœur malgré moi vit ſous un autre empire,
Je le ſens à regret, je rougis à le dire ;
Et quand je plains vos feux par ma flamme déçus,
Je hais mon injuſtice & ne puis rien de plus.

ARIANE.

Tu ne peux rien de plus ! qu'aurois-tu fait, parjure ;
Si quand tu vins du monſtre éprouver l'aventure,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arrêtée à plaindre ton malheur ?
Pour mériter ce cœur qui pouvoit ſeul me plaire ;
Si j'ai peu fait pour toi, que falloit-il plus faire ?
Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter,
Qu'en ta faveur ma flamme ait craint d'exécuter ?
Pour te ſauver le jour dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive ?
La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner ?
Te ſuivre, c'étoit plus que me voir couronner :
Fatigues, peines, maux, j'amois tout par leur cauſe ;
Dis-moi que non, ingrat, ſi ta lâcheté l'oſe ;
Et déſavouant tout, éblouis-moi ſi bien,
Que je puiſſe penſer que tu ne me dois rien.

THESÉE.

Comment déſavouer ce que l'honneur me preſſe
De voir, d'examiner, de me dire ſans ceſſe ?
Si par mon changement je trompe votre choix,
C'eſt ſans rien oublier de ce que je vous dois.
Ainſi joignez au nom de traître & de parjure
Tout l'éclat que produit la plus ſanglante injure ;

Ce que vous me direz n'aura point la rigueur
Des reproches ſecrets qui déchirent mon cœur.
Mais pourquoi m'accuſant en croître les atteintes ?
Madame, croyez-moi, je ne vaux pas vos plaintes,
L'oubli, l'indifférence, & vos plus fiers mépris
De mon manque de foi doivent être le prix.
A monter ſur le Trône un grand Roi vous invite,
Vengez-vous en l'aimant d'un lâche qui vous quitte ;
Quoi qu'aujourd'hui pour moi l'inconſtance ait de
doux,
Vous perdant pour jamais je perdrai plus que vous.

ARIANE.

Quelle perte, grands Dieux, quand elle eſt volon-
taire ?
Périſſe tout, s'il faut ceſſer de t'être cher.
Qu'ai-je affaire du Trône & de la main d'un Roi ?
De l'univers entier je ne voulois que toi :
Pour toi, pour m'attacher à ta ſeule perſonne,
J'ai tout abandonné, repos, gloire, couronne ;
Et quand ces mêmes biens ici me ſont offerts,
Que je puis en jouir, c'eſt toi ſeul que je perds,
Pour voir leur impuiſſance à réparer ta perte,
Je te ſuis, mene-moi dans quelque iſle déſerte
Où renonçant à tout je me laiſſe charmer
De l'unique douceur de te voir, de t'aimer.
Là poſſédant ton cœur, ma gloire eſt ſans ſeconde,
Ce cœur me ſera plus que l'Empire du Monde :
Point de reſſentiment de ton crime paſſé,
Tu n'as qu'à dire un mot, ce crime eſt effacé,
C'en eſt fait, tu le vois, je n'ai plus de colere.

THESÉE.

Un ſi beau feu m'accable, il devroit ſeul me plaire ;
Mais telle eſt de l'amour la tyrannique ardeur...

ARIANE.

Va, tu me répondras des tranſports de mon cœur ;
Si ma flamme ſur toi n'avoit qu'un foible empire,
Si tu la dédaignois, il falloit me le dire,

Et ne pas m'engager par un trompeur eſpoir
A te laiſſer ſur moi prendre tant de pouvoir.
C'eſt là ſur-tout, c'eſt là ce qui ſouille ta gloire,
Tu t'es plu ſans m'aimer à me le faire croire ;
Tes indignes ſermens ſur mon crédule eſprit...

THESÉE.

Quand je vous les ai faits, j'ai cru ce que j'ai dit.
Je partois glorieux d'être votre conquête ;
Mais enfin dans ces lieux pouſſé par la tempête,
J'ai trop vu ce qu'à voir me convioit l'amour,
J'ai trop...

ARIANE.

Naxe te change ? Ah, funeſte ſéjour !
Dans Naxe, tu le ſçais, un Roi grand, magnanime
Pour moi, dès qu'il me vit, prit une tendre eſtime,
Il ſoumit à mes vœux & ſon Trône & ſa foi ;
Quoi qu'il ait pu m'offrir, ai-je fait comme toi ?
Si tu n'es point touché de ma douleur extrême,
Rends-moi ton cœur, ingrat, par pitié de toi-même.
Je ne demande point quelle eſt cette beauté
Qui ſemble te contraindre à l'infidélité ;
Si tu crois quelque honte à la faire connoître,
Ton ſecret eſt à toi ; mais qui qu'elle puiſſe être,
Pour gagner ton eſtime & mériter ta foi,
Peut-être elle n'a pas plus de charmes que moi :
Elle n'a pas du moins cette ardeur toute pure
Qui m'a fait pour te ſuivre étouffer la nature ;
Ces beaux feux qui volant d'abord à ton ſecours,
Pour te ſauver la vie ont expoſé mes jours ;
Et ſi de mon amour ce tendre ſacrifice
De ta légéreté ne rompt point l'injuſtice,
Pour ce nouvel objet ne lui devant pas tant,
Par où préſume-tu pouvoir être conſtant ?
A peine ton hymen aura payé ſa flamme,
Qu'un violent remords viendra ſaiſir ton ame,
Tu ne pourras plus voir ton crime ſans effroi,
Et qui ſçait ce qu'alors tu ſentiras pour moi ?

Qui ſçait par quel retour ton ardeur refroidie
Te fera déteſter ta lâche perfidie ?
Tu verras de mes feux les transports éclatans,
Tu les regretteras, il ne ſera plus temps.
Ne précipite rien ; quelque amour qui t'appelle,
Prends conſeil de ta gloire avant qu'être infidele.
Vois Ariane en pleurs, Ariane autrefois
Toute aimable à tes yeux méritoit bien ton choix ;
Elle n'a point changé, d'où vient que ton cœur
change ?

THESÉE.

Par un amour forcé qui ſous ſes loix me range.
Je le crois comme vous, le Ciel eſt juſte, un jour
Vous me verrez puni de ce perfide amour ;
Mais à ſa violence il faut que ma foi cede,
Je vous l'ai déjà dit, c'eſt un mal ſans remede.

ARIANE.

Ah ! c'eſt trop, puiſque rien ne te ſçauroit toucher,
Parjure, oublie un feu qui dût t'être ſi cher ;
Je ne demande plus que ta lâcheté ceſſe,
Je rougis d'avoir pu m'en ſouffrir la baſſeſſe.
Tire-moi ſeulement d'un ſéjour odieux
Où tout me déſeſpere, où tout bleſſe mes yeux ;
Et pour faciliter ta coupable entrepriſe,
Remene-moi, barbare, aux lieux où tu m'as priſe.
La Crete où pour toi ſeul je me ſuis fait haïr,
Me plaira mieux que Naxe où tu m'oſes trahir.

THESÉE.

Vous remener en Crete ! oubliez-vous, Madame,
Ce qu'eſt pour vous un pere, & quel courroux l'en-
flamme ?
Songez-vous quels ennuis vous y ſont apprêtés ?

ARIANE.

Laiſſe-les-moi ſouffrir, je les ai mérités ;
Mais de ton faux amour les feintes concertées,
Tes noires trahiſons, les ai-je méritées ?

Et ce qu'en ta faveur il m'a plu d'immoler ;
Te rend-il cette foi que tu veux violer ?
Vaine & fausse pitié ! quand ma mort peut te plaire ;
Tu crains pour moi les maux que j'ai voulu me faire,
Ces mots qu'ont tant hâtés mes plus tendres souhaits,
Et tu ne trembles point de ceux que tu me fais ?
N'espere pas pourtant éviter le supplice
Que toujours après soi fait suivre l'injustice.
Tu romps ce que l'amour forma de plus beaux nœuds :
Tu m'arraches le cœur, j'en mourrai, tu le veux ;
Mais quitte des ennuis où m'enchaîne la vie,
Crois déjà, crois me voir de ma douleur suivie,
Dans le fond de ton ame armer pour te punir
Ce qu'a de plus funeste un fatal souvenir,
Et te dire d'un ton & d'un regard sévere :
J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer, pour te plaire ;
J'ai trahi mon pays, & mon pere, & mon Roi,
Cependant vois le prix, ingrat, que j'en reçoi.

THESÉE.

Ah ! si mon changement doit causer votre perte,
Frappez, prenez ma vie, elle vous est offerte,
Prévenez par ce coup le forfait odieux
Qu'un amour trop aveugle...

ARIANE.

Ote-toi de mes yeux,
De ta constance ailleurs va montrer les mérites,
Je ne veux pas avoir l'affront que tu me quittes.

THESÉE.

Madame....

ARIANE.

Ote-toi, te dis-je, & me laisse en pouvoir
De te haïr autant que je le crois devoir.

SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

IL ſort, Nérine. Hélas !

NERINE.

Qu'auroit fait ſa préſence ;
Qu'accroître de vos maux la triſte violence ?

ARIANE.

M'avoir ainſi quittée, & par-tout me trahir !

NERINE.

Vous l'avez commandé.

ARIANE.

Devoit-il obéir ?

NERINE.

Que vouliez-vous qu'il fît ? Vous preſſiez ſa retraite.

ARIANE.

Qu'il ſçût en s'emportant ce que l'amour ſouhaite,
Et qu'à mon déſeſpoir ſouffrant un libre cours,
Il s'entendît chaſſer & demeurât toujours.
Quoique ſa trahiſon & m'accable & me tue,
Au moins j'aurois joui du plaiſir de ſa vue,
Mais il ne ſçauroit plus ſouffrir la mienne. Ah ! Dieux !
As-tu vu quelle joie a paru dans ſes yeux ?
Combien il eſt ſorti ſatisfait de ma haine ?
Que de mépris !

NERINE.

Son crime auprès de vous le gêne ;
Madame, & n'ayant point d'excuſe à vous donner,
S'il vous fuit, j'y vois peu de quoi vous étonner ;

Il s'épargne une peine à peu d'autres égale.

ARIANE.

M'en voir trahie ! il faut découvrir ma rivale.
Examine avec moi. De toute cette Cour
Qui crois-tu la plus propre à donner de l'amour ?
Est-ce Mégiste, Æglé qui le rend infidele ?
De tout ce qu'il y voit, Cyane est la plus belle ;
Il lui parle souvent ; mais pour m'ôter sa foi,
Doit-elle être à ses yeux plus aimable que moi ?
Vains & foibles appas qui m'aviez trop flattée,
Voilà votre pouvoir, un lâche m'a quittée ;
Mais si d'un autre amour il se laisse éblouir,
Peut-être il n'aura pas la douceur d'en jouir,
Il verra ce que c'est que de me percer l'ame.
Allons, Nérine, allons, je suis amante & femme ;
Il veut ma mort, j'y cours ; mais avant que mourir,
Je ne sçais qui des deux aura plus à souffrir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ŒNARUS, PHEDRE.

ŒNARUS.

Un ſi grand changement ne peut trop me ſurprendre,
J'en ai la certitude & ne le puis comprendre.
Après ce pur amour dont il ſuivoit la loi,
Théſée à ce qu'il aime oſe manquer de foi ?
Dans la rigueur du coup je ne vois qu'avec crainte
Ce qu'au cœur d'Ariane il doit porter d'atteinte ;
J'en tremble, & ſi tantôt lui peignant mon amour,
Je voulois être plaint, je la plains à ſon tour.
Perdre un bien qui jamais ne permit d'eſpérance,
N'eſt qu'un mal dont le temps calme la violence ;
Mais voir un bel eſpoir tout-à-coup avorter,
Paſſe tous les malheurs qu'on ait à redouter.
C'eſt du courroux du Ciel la plus funeſte preuve.

PHEDRE.

Ariane, Seigneur, en fait la triſte épreuve ;
Et ſi de ſes ennuis vous n'arrêtez le cours,
J'ignore pour le rompre où chercher du ſecours.
Son cœur eſt accablé d'une douleur mortelle.

ŒNARUS.

Vous ne ſçavez que trop l'amour que j'ai pour elle ;
Il veut, il offre tout ; mais, hélas ! je crains bien
Que cet amour ne parle & qu'il n'obtienne rien.
Si Théſée a changé, j'en ſerai reſponſable,
C'eſt dans ma Cour qu'il trouve une autre objet aimable ;

Et ſans doute on voudra que je ſois le garant
De l'hommage inconnu que ſa flamme lui rend.

PHEDRE.

Je doute qu'Ariane encor que mépriſée
Veuille par votre hymen ſe venger de Théſée ;
Et ſi ce changement vous permet d'eſpérer,
Il ne faut pas, Seigneur, vous y trop aſſurer.
Mais quoi qu'elle réſolve après la perfidie
Qui doit tenir pour lui ſa flamme refroidie,
Qu'elle accepte vos vœux ou refuſe vos ſoins,
La gloire vous oblige à ne l'aimer pas moins.
Vous lui pouvez toujours ſervir d'appui fidele ;
Et c'eſt ce que je viens vous demander pour elle.
Si la Crete vous force à d'injuſtes combats,
Au courroux de Minos ne l'abandonnez pas,
Vous ſçavez les périls où ſa fuite l'expoſe.

ŒNARUS.

Ah ! pour l'en garantir il n'eſt rien que je n'oſe ;
Madame, & vous verrez mon Trône trébucher,
Avant que je néglige un intérêt ſi cher.
Plût aux Dieux que ce ſoin la tînt ſeule inquiete !

PHEDRE.

Voyez dans quels ennuis ce changement la jette :
Son viſage vous parle, & ſa triſte langueur
Vous fait lire en ces yeux ce que ſouffre ſon cœur.

SCENE II.

ŒNARUS, ARIANE, PHEDRE, NERINE.

ŒNARUS.

Madame, je ne ſçais ſi l'ennui qui vous touche
Doit m'ouvrir pour vous plaindre ou me fermer la bouche.

Après

Après les ſentimens que j'ai fait voir pour vous,
Je dois, quoi qui vous bleſſe, en partager les coups;
Mais ſi j'oſe aſſurer que juſqu'au fond de l'ame
Je ſens le changement qui trompe votre flamme,
Que je le mets au rang des plus noirs attentats,
J'aime, il m'ôte un rival, vous ne me croirez pas,
Il eſt certain pourtant, & le Ciel qui m'écoute
M'en ſera le témoin, ſi votre cœur en doute,
Que ſi de tout mon ſang je pouvois racheter
Ce que....

ARIANE.

Ceſſez, Seigneur, de me le proteſter,
S'il dépendoit de vous de me rendre Théſée,
La gloire y trouveroit votre ame diſpoſée;
Je le crois de ce cœur qui ſçut tout m'immoler,
Auſſi veux-je avec vous ne rien diſſimuler.
J'aimai, Seigneur: après mon infortune extrême
Il me ſeroit honteux de dire encor que j'aime.
Ce n'eſt pas que le cœur, qu'un vrai mérite émeut,
Ceſſe d'être ſenſible au moment qu'il le veut;
Le mien fut à Théſée, & je l'en croyois digne,
Ses vertus à mes yeux étoient d'un prix inſigne:
Rien ne brilloit en lui que de grand, de parfait,
Il feignoit de m'aimer, je l'aimois en effet;
Et comme d'une foi qui ſert à me confondre
Ce qu'il doit à ma flamme eut lieu de me répondre;
Malgré l'ingratitude ordinaire aux amans,
D'autres que moi peut-être auroient cru ſes ſermens,
Je m'immolois entiere à l'ardeur d'un pure zele;
Cet effort valoit bien qu'il fût toujours fidele.
Sa perfidie enfin n'a plus rien de ſecret,
Il la fait éclater, je la vois à regret.
C'eſt d'abord un ennui qui ronge, qui dévore;
J'en ai déjà ſouffert, j'en puis ſouffrir encore;
Mais quand à n'aimer plus un grand cœur ſe réſout,
Le vouloir, c'eſt aſſez pour en venir à bout.

Quoi qu'un pareil triomphe ait de dure, de funeste ;
On s'arrache à soi-même, & le temps fait le reste.
 Voilà l'état, Seigneur, où ma triste raison
A mis enfin mon ame après sa trahison.
Vous avez sçu tantôt par un aveu sincere
Que sans lui votre amour eût eu de quoi me plaire ;
Et que mon cœur touché du respect de vos feux,
S'il ne m'eût pas aimée, eût accepté vos vœux.
Puisqu'il me rend à moi, je vous tiendrai parole ;
Mais après ce qu'il faut que ma gloire s'immole,
Etouffant un amour & si tendre & si doux,
Je ne vous réponds pas d'en prendre autant pour vous ;
Ce sont des traits de feu que le temps seul imprime.
J'ai pour votre vertu la plus parfaite estime ;
Et pour être en état de remplir votre espoir,
Cette estime suffit à qui sçait son devoir.

ŒNARUS.

Ah ! pour la mériter, si le plus pur hommage... ?

ARIANE.

Seigneur, dispensez-moi d'en ouir davantage.
J'ai tous les sens encor de troubles embarrassés,
Ma main dépend de vous, ce vous doit être assez ;
Mais pour vous la donner, j'avouerai ma foiblesse,
J'ai besoin qu'un ingrat par son hymen m'en presse,
Tant que je le verrois en pouvoir d'être à moi,
Je prétendrois en vain disposer de ma foi :
Un feu bien allumé ne s'éteint qu'avec peine.
Le parjure Thésée a mérité ma haine ;
Mon cœur veut être à vous, & ne peut mieux choisir ;
Mais s'il me voit, me parle, il peut s'en resaisir.
L'amour par le remords aisément se désarme,
Il ne faut quelquefois qu'un soupir, qu'une larme ;
Et du plus fier courroux quoi qu'on se soit promis,
On ne tient pas long temps contre un amant soumis.
Ce sont vos intérêts que, sans m'en vouloir croire,
Thésée à ses desirs abandonne sa gloire ;

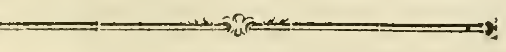
Dès que d'un autre objet je le verrai l'époux,
Si vous m'aimez encor, Seigneur, je ſuis à vous.
Mon cœur de votre hymen ſe fait un heur ſuprême;
Et c'eſt ce que je veux lui déclarer moi-même.
Qu'on le faſſe venir, allez, Nérine. Ainſi
De mon cœur, de ma foi n'ayez aucun ſouci,
Après ce que j'ai dit, vous en êtes le maître.

ŒNARUS.

Ah! Madame, par où puis-je aſſez reconnoître...

ARIANE.

Seigneur, un peu de treve, en l'état où je ſuis,
J'ai comblé votre eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.



SCENE III.

ARIANE, PHEDRE.

PHEDRE.

Ce retour me ſurprend. Tantôt contre Théſée
Du plus ardent courroux vous étiez embraſée,
Et déjà la raiſon a calmé ce tranſport?

ARIANE.

Que ferois-je, ma ſœur? c'eſt un arrêt du ſort.
Théſée a réſolu d'achever ſon parjure,
Il veut me voir ſouffrir, je me tais, & j'endure.

PHEDRE.

Mais vous répondez-vous d'oublier aiſément
Ce que ſa paſſion eut pour vous de charmant?
D'avoir à d'autres vœux un cœur ſi peu contraire,
Que....

ARIANE.

Je n'ai rien promis que je ne veuille faire;

Qu'il s'engage à l'hymen, j'épouſerai le Roi.

PHEDRE.

Quoi, par votre aveu même il donnera ſa foi;
Et lorſque ſon amour a tant reçu du vôtre,
Vous le verrez ſans peine entre les bras d'une autre ?

ARIANE.

Entre les bras d'une autre! Avant ce coup, ma ſœur,
J'aime, je ſuis trahie : on connoîtra mon cœur.
Tant de périls bravés, tant d'amour, tant de zele
M'auront fait mériter les ſoins d'un infidele ?
A ma honte par-tout ma flamme aura fait bruit,
Et ma lâche rivale en cueillera le fruit ?
J'y donnerai bon ordre. Il faut pour la connoître
Empêcher, s'il ſe peut, ma fureur de paroître :
Moins l'amour outragé fait voir d'emportement,
Plus, quand le coup approche, il frappe ſûrement.
C'eſt par-là qu'affectant une douleur aiſée,
Je feins de conſentir à l'hymen de Théſée;
A ſçavoir ſon ſecret j'intéreſſe le Roi.
Pour l'apprendre, ma ſœur, travaillez avec moi;
Car je ne doute pas qu'une amitié ſincere
Contre ſa trahiſon n'arme votre colere,
Que vous ne reſſentiez tout ce que ſent mon cœur.

PHEDRE.

Madame, vous ſçavez....

ARIANE.

Je vous connois, ma ſœur;
Auſſi c'eſt ſeulement en vous ouvrant mon ame
Que dans ſon déſeſpoir je ſoulage ma flamme.
Que de projets trahis! Sans cet indigne abus,
J'arrêtois votre hymen avec Pirithoüs;
Et de mon amitié cette marque nouvelle
Vous doit faire encor plus haïr mon infidele.
Sur le bruit qu'aura fait ſon changement d'amour,
Sçachez adroitement ce qu'on dit à la Cour,
Voyez Æglé, Mégiſte, & parlez d'Ariane;
Mais ſur-tout prenez ſoin d'entretenir Cyane,

C'eſt elle qui d'abord a frappé mon eſprit ;
Vous ſçavez que l'amour aiſément ſe trahit :
Obſervez ſes regards, ſon trouble, ſon ſilence.

PHEDRE.

J'y prends trop d'intérêt pour manquer de prudence,
Dans l'ardeur de venger tant de droits violés,
C'eſt donc cette rivale à qui vous en voulez ?

ARIANE.

Pour porter ſur l'ingrat un coup vraiment terrible,
Il faut frapper par-là, c'eſt ſon endroit ſenſible ;
Vous-même jugez-en. Elle me fait trahir,
Par elle je perds tout, la puis-je aſſez haïr ?
Puis-je aſſez conſentir à tout ce que la rage
M'offre de plus ſanglant pour venger mon outrage ?
Rien après ce forfait ne me doit retenir,
Ma ſœur, il eſt de ceux qu'on ne peut trop punir.
Si Théſée oubliant un amour ordinaire
M'avoit manqué de foi dans la Cour de mon pere,
Quoi que pût le dépit en ſecret m'ordonner,
Cette infidélité ſeroit à pardonner.
Ma rivale, dirois-je, a pu ſans injuſtice
D'un cœur qui fut à moi chérir le ſacrifice ;
La douceur d'être aimée ayant touché le ſien,
Elle a dû préférer ſon intérêt au mien.
Mais étrangere ici, pour l'avoir oſé croire,
J'ai ſacrifié tout, juſqu'au ſoin de ma gloire,
Et pour ce qu'a quitté ma trop crédule foi,
Je n'avois que ce cœur que je croyois à moi ;
Je le perds, on me l'ôte, il n'eſt rien que n'aſſaie
La fureur qui m'anime, afin qu'on me le paie.
J'en mettrai haut le prix, c'eſt à lui d'y penſer.

PHEDRE.

Ce revers eſt ſenſible, il faut le confeſſer.
Mais quand vous connoîtrez celle qu'il vous préfere,
Pour venger votre amour, que prétendez-vous faire ?

ARIANE.

L'aller trouver, la voir, & de ma propre main
Lui mettre, lui plonger un poignard dans le ſein.
Mais pour mieux adoucir les peines que j'endure,
Je veux porter le coup aux yeux de mon parjure,
Et qu'en ſon cœur les miens pénetrent à loiſir
Ce qu'aura de mortel ſon affreux déplaiſir.
Alors ma paſſion trouvera de doux charmes
A jouir de ſes pleurs comme il fait de mes larmes;
Alors il me dira ſi ſe voir lâchement
Arracher ce qu'on aime eſt un léger tourment.

PHEDRE.

Mais ſans l'autoriſer à vous être infidele,
Cette rivale a pu le voir brûler pour elle;
Elle a peine à ſes vœux peut-être à conſentir.

ARIANE.

Point de pardon, ma ſœur, il falloit m'avertir;
Son ſilence fait voir qu'elle a part au parjure.
Enfin il faut du ſang pour laver mon injure.
De Théſée, il eſt vrai, je puis percer le cœur;
Mais ſi je m'y réſous, vous n'avez plus de ſœur.
Vous aurez beau vouloir que mon bras ſe retienne;
Tout perfide qu'il eſt ma mort ſuivra la ſienne;
Et ſur mon propre ſang l'ardeur de nous unir
Me le fera venger auſſi tôt que punir.
Non, non, un ſort trop doux ſuivroit ſa perfidie,
Si mes reſſentimens ſe bornoient à ſa vie:
Portons, portons plus loin l'ardeur de l'accabler,
Et donnons, s'il ſe peut, aux ingrats à trembler.
Vous figurez-vous bien ſon déſeſpoir extrême,
Quand dégouttante encor du ſang de ce qu'il aime,
Ma main offerte au Roi dans ce fatal inſtant,
Bravera juſqu'au bout la douleur qui l'attend?
C'eſt en vain de ſon cœur qu'il croit m'avoir chaſſée,
Je n'y ſuis pas peut-être encor toute effacée;

Et ce ſera de quoi mieux combler ſon ennui,
Que de vivre à ſes yeux pour un autre que lui.

PHEDRE.

Mais pour aimer le Roi, vous ſentez-vous dans l'ame...?

ARIANE.

Et le moyen, ma ſœur, qu'un autre objet m'enflamme :
Jamais, ſoit qu'on ſe trompe ou réuſſiſſe au choix,
Les fortes paſſions ne touchent qu'une fois.
Ainſi l'hymen du Roi me tiendra lieu de peine ;
Mais je dois à mon cœur cette cruelle gêne :
C'eſt lui qui m'a fait prendre un trop indigne amour,
Il m'a trahie, il faut le trahir à mon tour.
Oui, je le puinirai de n'avoir pu connoître
Qu'en parlant pour Théſée il parloit pour un traître,
D'avoir... Mais le voici. Contraignons-nous ſi bien,
Que de mon artifice il ne ſoupçonne rien.



SCENE IV.

ARIANE, THESÉE, PHEDRE, NERINE.

ARIANE.

Enfin à la raiſon mon courroux rend les armes,
De l'amour aiſément on ne vainc pas les charmes,
Si c'étoit un effort qui dépendit de nous,
Je regretterois moins ce que je perds en vous.
Il vous force à changer, il faut que j'y conſente.
Au moins c'eſt de vos ſoins une marque obligeante,
Que par ces nouveaux feux ne pouvant être à moi,
Vous preniez intérêt à me donner au Roi.

Son Trône eſt un appui qui flatte ma diſgrace,
Mais ce n'eſt que par vous que j'y puis prendre place.
Si l'infidélité ne vous peut étonner,
J'en veux avoir l'exemple & non pas le donner.
C'eſt peu qu'aux yeux de tous vous brûliez pour une autre,
Tout ce que peut ma main, c'eſt d'imiter la vôtre,
Lorſque par votre hymen m'ayant rendu ma foi,
Vous m'aurez miſe en droit de diſpoſer de moi.
Pour me faire jouir des biens qu'on me prépare,
C'eſt à vous de hâter le coup qui nous ſépare,
Votre intérêt le veut encor plus que le mien.

THESÉE.

Madame, je n'ai pas....

ARIANE.

Ne me repliquez rien,
Si ma perte eſt un mal dont votre cœur ſoupire,
Vos remords trouveront le temps de me le dire;
Et cependant ma ſœur qui peut vous écouter,
Sçaura ce qu'il vous reſte encore à conſulter.

SCENE V.

PHEDRE, THESÉE.

THESÉE.

LE Ciel à mon amour ſeroit-il favorable,
Juſqu'à rendre ſi-tôt Ariane exorable?
Madame, quel bonheur qu'après tant de ſoupirs
Je puſſe ſans contrainte expliquer mes deſirs,
Vous peindre en liberté ce que pour vous m'inſpire....

PHEDRE.

Renfermez-le, de grace, & craignez d'en trop dire.

Vous voyez que j'obſerve, avant que vous parler,
Qu'aucun témoin ici ne ſe puiſſe couler.
Un grand calme à vos yeux commence de paroître,
Tremblez, Prince, tremblez, l'orage eſt prêt de naître;
Tout ce que vous pouvez vous figurer d'horreur
Des violens projets de l'amour en fureur,
N'eſt qu'un foible rayon de la ſecrete rage
Qui poſſede Ariane & trouble ſon courage.
L'aveu qu'à votre hymen elle ſemble donner,
Vers le piege tendu cherche à vous entraîner.
C'eſt par-là qu'elle croit découvrir ſa rivale;
Et dans les vifs tranſports que ſa vengeance étale;
Plus le ſang nous unit, plus ſon reſſentiment,
Quand je ſerai connue, aura d'emportement.
Rien ne m'en peut ſauver, ma mort eſt aſſurée,
Tout-à-l'heure avec moi ſa haine l'a jurée,
J'en ai reçu l'arrêt. Ainſi le fort amour
Souvent ſans le ſçavoir mettant ſa flamme au jour;
Mon ſang doit s'apprêter à laver ſon outrage.
Vous l'avez voulu, Prince, achevez votre ouvrage.

THESÉE.

A quoi que ſon courroux puiſſe être diſpoſé,
Il eſt pour s'en défendre un moyen bien aiſé.
Ce calme qu'elle affecte afin de me ſurprendre,
Ne me fait que trop voir ce que j'en dois attendre.
La foudre gronde, il faut vous mettre hors d'état
D'en ouir la menace & d'en craindre l'éclat.
Fuyons d'ici, Madame, & venez dans Athenes
Par un heureux hymen voir la fin de nos peines.
J'ai mon vaiſſeau tout prêt. Dès cette même nuit
Nous pouvons de ces lieux diſparoître ſans bruit.
Quand même pour vos jours nous n'aurions rien à craindre,
Aſſez d'autres raiſons nous y doivent contraindre;

Ariane forcée à renoncer à moi
N'aura plus de prétexte à refuser le Roi.
Pour son propre intérêt il faut s'éloigner d'elle.

PHEDRE.

Et qui me répondra que vous serez fidele ?

THESÉE.

Ma foi que ni le temps ni le Ciel en courroux....

PHEDRE.

Ma sœur l'avoit reçue en fuyant avec vous.

THESÉE.

L'emmener avec moi fut un coup nécessaire,
Il falloit la sauver de la fureur d'un pere,
Et la reconnoissance eut part seule aux sermens
Par qui mon cœur du sien paya les sentimens.
Ce cœur violenté n'aimoit qu'avec étude ;
Et quand il entreroit un peu d'ingratitude
Dans ce manque de foi qui vous semble odieux,
Pourquoi me reprocher un crime de vos yeux ?
L'habitude à les voir me fit de l'inconstance
Une nécessité dont rien ne me dispense,
Et si j'ai trop flatté cette crédule sœur,
Vous en êtes complice aussi-bien que mon cœur.
Vous voyant auprès d'elle, & mon amour extrême
Ne pouvant avec vous s'expliquer par vous-même,
Ce que je lui disois d'engageant & de doux,
Vous ne sçaviez que trop qu'il s'adressoit à vous.
Je n'examinois point, en vous ouvrant mon ame,
Si c'étoit d'Ariane entretenir la flamme,
Je songeois seulement à vous marquer ma foi,
Je me faisois entendre, & c'étoit tout pour moi.

PHEDRE.

Dieux, qu'elle en ſouffrira ! que d'ennuis ! que de larmes !
Je ſens naître en mon cœur les plus rudes alarmes.
Il voit avec horreur ce qui doit arriver ;
Cependant j'ai trop fait pour ne pas achever.
Ces foudroyans regards, ces accablants reproches
Dont par ſon déſeſpoir je vois les coups ſi proches ;
Pour moi, pour une ſœur, ſont plus à redouter
Que cette triſte mort qu'elle croit m'apprêter.
Elle a ſçu votre amour, elle ſçaura le reſte.
De ſes pleurs, de ſes cris fuyons l'éclat funeſte ;
Je vois bien qu'il le faut, mais, las !

THESÉE.

Vous ſoupirez ?

PHEDRE.

Oui, Prince, je veux trop ce que vous deſirez.
Elle ſe fie à moi, cette ſœur, elle m'aime,
C'eſt une ardeur ſincere, une tendreſſe extrême ;
Jamais ſon amitié ne me refuſa rien,
Pour l'en récompenſer je lui vole ſon bien,
Je l'expoſe aux rigueurs du ſort le plus ſévere ;
Je la tue, & c'eſt vous qui me le faites faire.
Pourquoi vous ai-je aimé ?

THESÉE.

Vous en repentez-vous ?

PHEDRE.

Je ne ſçais ; pour mon cœur il n'eſt rien de plus doux ;
Mais vous le remarquez, ce cœur tremble, ſoupire ;
Et perdant une ſœur, ſi j'oſe encor le dire,
Vous la laiſſez dans Naxe en proie à ſes douleurs,
Votre légereté me peut laiſſer ailleurs.
Qui voudra plaindre alors les ennuis de ma vie
Sur l'exemple éclatant d'Ariane trahie ?

Je l'aurai bien voulu, mais c'en eſt fait, partons.

THESÉE.

En vain....

PHEDRE.

Le temps ſe perd quand nous en conſultons.
Si vous blâmez la crainte où ce ſoupçon me livre,
J'en répare l'outrage en m'offrant à vous ſuivre.
Puiſqu'à ce grand effort ma flamme ſe réſout,
Donnez l'ordre qu'il faut, je ſerai prête à tout.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARIANE, NERINE.

NERINE.

Un peu plus de pouvoir, Madame, fur vous-même:
A quoi fert ce tranfport, ce défefpoir extrême?
Vous avez dans un trouble à nul autre pareil,
Prévenu ce matin le lever du foleil.
Dans le Palais errante, interdite, abattue,
Vous avez laiffé voir la douleur qui vous tue.
Ce ne font que foupirs, que larmes, que fanglots.

ARIANE.

On me trahit, Nérine; où trouver du repos?
Quoi, ce parfait amour dont mon ame ravie
Ne croyoit voir la fin qu'en celle de ma vie,
Ces feux, ces tendres feux pour moi trop allumés,
Dans le cœur d'un ingrat font déjà confumés?
Théfée avec plaifir a pu les voir éteindre;
Ma mort n'eft qu'un malheur qui ne vaut pas la crain-
dre,
Et ce parjure amant qui fe rit de ma foi,
Quoiqu'il vive toujours, ne vivra plus pour moi?
Que fait Pirithoüs? Viendra-t-il?

NERINE.

Oui, Madame;
Je l'ai fait avertir.

ARIANE.

Quels combats dans mon ame!

NERINE.

Pirithoüs viendra; mais ce tranfport jaloux
Qu'attend-il de fa vue, & que lui direz-vous?

ARIANE.

Dans l'excès étonnant de mon cruel martyre,
Hélas ! demandes-tu ce que je pourrai dire ?
Dût ma douleur ſans ceſſe avoir le même cours,
Se plaint-on trop ſouvent de ce qu'on ſent toujours ?
Tu dis donc qu'hier au ſoir chacun avec murmure
Parloit diverſement de ma triſte aventure ?
Que la jeune Cyane eſt celle que l'on croit
Que Théſée....

NERINE.

On la nomme à cauſe qu'il la voit,
Mais qu'en pouvoir juger ? Il voit Phedre de même ;
Et cependant, Madame, eſt-ce Phedre qu'il aime ?

ARIANE.

Que n'a-t-il pu l'aimer ? Phedre l'auroit connu,
Et par-là mon malheur eût été prévenu.
De ſa flamme par elle auſſi-tôt avertie,
Dans ſa premiere ardeur je l'aurois amortie.
Par où vaincre d'ailleurs les rebuts de ma ſœur ?

NERINE.

En vain il auroit cru pouvoir toucher ſon cœur,
Je le ſçais ; mais enfin quand un amant ſçait plaire ;
Qui conſent à l'ouir, peut aimer & ſe taire.

ARIANE.

Je ſoupçonnerois Phedre, elle de qui les pleurs
Sembloient en s'embarquant préſager nos malheurs ?
Avant que la réſoudre à ſeconder ma fuite,
A quoi pour la gagner ne fus-je pas réduite ?
Combien de réſiſtance & d'obſtinés refus ?

NERINE.

Vous n'avez rien, Madame, à craindre là-deſſus ;
Je connois ſa tendreſſe, elle eſt pour vous ſi forte ;
Qu'elle mourroit plutôt....

ARIANE.

Je veux la voir, n'importe.

Va, fais-lui promptement ſçavoir que je l'attends,
Dis-lui que le ſommeil l'arrête trop long-temps,
Que je ſens ma douleur croître par ſon abſence.
Qu'elle eſt heureuſe, hélas, dans ſon indifférence.
Son repos n'eſt troublé d'acun mortel ſouci....
Pirithoüs paroît, fais-la venir ici.



SCENE II.

ARIANE, PIRITHOUS.

ARIANE.

HE bien, puis-je accepter la main qui m'eſt offerte?
Le Roi s'empreſſe-t-il à réparer ma perte?
Et pour me laiſſer libre à payer ſon amour,
De l'hymen de Théſée a-t-on choiſi le jour?

PIRITHOUS.

Le Roi ſur ce projet entretint hier Théſée,
Mais il trouva ſon ame encor mal diſpoſée.
Il eſt pour les ingrats de rigoureux inſtants,
Théſée en fit l'épreuve, & demanda du temps.

ARIANE.

Différer d'être heureux après ſon inconſtance,
C'eſt montrer en aimant bien peu d'impatience;
Et ce nouvel objet dont ſon cœur eſt épris,
Y doit pour ſon amour croire trop de mépris.
Pour moi je l'avouerai, ſa trahiſon me fâche;
Mais puiſqu'en me quittant il lui plaît d'être lâche,
Si je dois être au Roi, je voudrois que ſa main
Eût pu déjà fixer mon deſtin incertain;
L'irréſolution m'embarraſſe & me gêne.

PIRITHOUS.

Si l'on m'avoit dit vrai, vous ſeriez hors de peine;

Mais, Madame, je puis être mal averti.

ARIANE.

N'est de quoi, Prince ?

PIRITHOUS.

On dit que Théſée eſt parti ;
Par-là vous ſeriez libre.

ARIANE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?
Il eſt parti, dit-on ?

PIRITHOUS.

Ce bruit doit vous ſurprendre.

ARIANE.

Il eſt parti ! le Ciel me trahiroit toujours !
Mais non, que deviendroient ſes nouvelles amours ?
Feroit-il cet outrage à l'objet qui l'enflamme ?
L'abandonneroit-il ?

PIRITHOUS.

Je ne ſçais ; mais, Madame ;
Un vaiſſeau cette nuit s'eſt échappé du Port.

ARIANE.

Ce n'eſt pas lui ſans doute, on le ſoupçonne à tort.
Peut-il être parti ſans que le Roi le ſçache ?
Sans que Pirithoüs à qui rien ne ſe cache,
Sans qu'enfin.... Mais de quoi me voudrois-je étonner ?
Que ne peut-il pas faire ? Il m'oſe abandonner,
Oublier un amour qui toujours trop fidele
M'oblige encor pour lui....

SCENE III.

ARIANE, PIRITHOUS, NERINE.

ARIANE *à Nérine.*

Que fait ma sœur ? Vient-elle ?
Avec quelle surprise elle va recevoir
La nouvelle d'un coup qui confond mon espoir !
D'un coup par qui ma haine à languir est forcée !

NERINE.

Madame, j'ai long-temps....

ARIANE.

Où l'as-tu donc laissée ?
Parle.

NERINE.

De tous côtés j'ai couru vainement,
On ne la trouve point dans son appartement.

ARIANE.

On ne la trouve point ! quoi, si matin ! je tremble.
Tant de maux à mes yeux viennent s'offrir ensemble,
Que stupide, égarée, en ce trouble importun,
De crainte d'en trop voir, je n'en regarde aucun.
N'as-tu rien oui dire ?

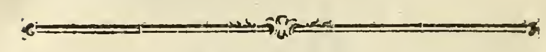
NERINE.

On parle de Thésée ;
On veut que cette nuit voyant la fuite aisée...

ARIANE.

O nuit ! ô trahison dont la double noirceur
Passe tout.... Mais pourquoi m'alarmer de ma sœur ?
Sa tendresse pour moi, l'intérêt de sa gloire,
Sa vertu, tout enfin me défend de rien croire.

Cependant contre moi quand tout prend son parti,
Elle ne paroît point, & Thésée est parti.
Qu'on la cherche, c'est trop languir dans ce supplice,
Je m'en sens accablée, il est temps qu'il finisse;
Quoique mon cœur rejette un doute injurieux,
Il a besoin, ce cœur, du secours de mes yeux.
La moindre inquiétude est trop tard appaisée.



SCENE IV.

ARIANE, PIRITHOUS, ARCAS, NERINE.

ARCAS *à Pirithoüs.*

SEigneur, je vous apporte un billet de Thésée.

ARIANE.

Donnez, je le verrai. Par qui l'a-t-on reçu?
D'où l'a-t-on envoyé? Qu'a-t-on fait? Qu'a-t-on sçu?
Il est parti, Nérine. Ah, trop funeste marque!

ARCAS.

On vient de voir au Port arriver une Barque,
C'est de là qu'est venu le billet que voici.

ARIANE.

Lisons, mon amour tremble à se voir éclairci.

THESÉE *à Pirithoüs.*

Pardonnez une fuite où l'amour me condamne:
Je pars sans vous en avertir.
Phedre du même amour n'a pu se garantir,
Elle fuit avec moi; ayez soin d'Ariane.

Prenez soin d'Ariane! il viole sa foi,
Me désespere, & veut qu'on prenne soin de moi.

PIRITHOUS.

Madame, en vos malheurs qui font peine à comprendre....

ARIANE.

Laiſſez-moi, je ne veux vous voir, ni vous entendre ;
C'eſt vous, Pirithoüs, dont le funeſte abord,
Toujours fatal pour moi, précipite ma mort.

PIRITHOUS.

J'ignore....

ARIANE.

Allez au Roi porter cette nouvelle.
Nérine me demeure, il me ſuffira d'elle.

PIRITHOUS.

D'un départ ſi ſécret le Roi ſera ſurpris.

ARIANE.

Sans ſon ordre Théſée eût-il rien entrepris ?
Son aveu l'autoriſe ; & de ſes injuſtices
Le Roi, vous, & les Dieux, vous êtes tous complices.



SCENE V.

ARIANE, NERINE.

ARIANE.

Ah, Nérine !

NERINE.

Madame, après ce que je voi,
Je l'avoue, il n'eſt plus ni d'honneur ni de foi,
Sur les plus ſaints devoirs l'injuſtice l'emporte.
Que de chagrins !

ARIANE.

Tu vois, ma douleur eſt ſi forte ;

Que ſuccombant aux maux qu'on me fait découvrir,
Je demeure inſenſible à force de ſouffrir.
Enfin d'un fol eſpoir je ſuis déſabuſée,
Pour moi, pour mon amour il n'eſt plus de Théſée.
Le temps au repentir auroit pu le forcer;
Mais c'en eſt fait, Nérine, il n'y faut plus penſer.
Hélas! qui l'auroit cru, quand ſon injuſte flamme
Par l'ennui de le perdre accabloit tant mon ame,
Qu'en ce terrible excès de peine & de douleurs
Je ne connuſſe encor que mes moindres malheurs?
Une rivale au moins, pour ſoulager ma peine,
M'offroit en la perdant de quoi plaire à ma haine;
Je promettois ſon ſang à mes bouillans tranſports;
Mais je trouve à briſer les liens les plus forts;
Et quand dans une ſœur après ce noir outrage
Je découvre en tremblant la cauſe de ma rage;
Ma rivale & mon traître aidés de mon erreur
Triomphent par leur fuite, & bravent ma fureur.
Nérine, entres-tu bien, lorſque le Ciel m'accable,
Dans tout ce qu'a mon ſort d'affreux, d'épouvantable?
La rivale ſur qui tombe cette fureur,
C'eſt Phedre, cette Phedre à qui j'ouvrois mon cœur:
Quand je lui faiſois voir ma peine ſans égale,
Que j'en marquois l'horreur, c'étoit à ma rivale.
La perfide, abuſant de ma tendre amitié,
Montroit de ma diſgrace une fauſſe pitié;
Et jouiſſant des maux que j'aimois à lui peindre,
Elle en étoit la cauſe & feignoit de me plaindre!
C'eſt là mon déſeſpoir; pour avoir trop parlé,
Je perds ce que déjà je tenois immolé;
Je l'ai portée à fuir, & par mon imprudence
Moi-même je me ſuis dérobé ma vengeance.
Dérobé ma vengeance! A quoi penſai-je? Ah, Dieux!
L'ingrate! on la verroit triompher à mes yeux!
C'eſt trop de patience en de ſi rudes peines.
Allons, partons, Nérine, & volons vers Athenes;

Mettons un prompt obſtacle à ce qu'on lui promet :
Elle n'eſt pas encor où ſon eſpoir la met ;
Sa mort, ſa ſeule mort, mais une mort cruelle....

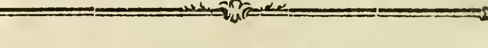
NERINE.

Calmez cette douleur, où vous emporte-t-elle ?
Madame, ſongez-vous que tous ces vains projets
Par l'éclat de vos cris s'entendent au Palais ?

ARIANE.

Qu'importe que par-tout mes plaintes ſoient ouies ?
On connoît, on a vu des amantes trahies,
A d'autres quelquefois on a manqué de foi ;
Mais, Nérine, jamais il n'en fut comme moi.
Par cette tendre ardeur dont j'ai chéri Théſée,
Avois-je mérité de m'en voir mépriſée ?
De tout ce que j'ai fait conſidere le fruit.
Quand je fuis pour lui ſeul, c'eſt moi ſeule qu'il fuit,
Pour lui ſeul j'ai dédaigné une Couronne offerte,
En ſéduiſant ma ſœur il conſpire ma perte.
De ma foi chaque jour ce ſont gages nouveaux,
Je le comble de biens, il m'accable de maux ;
Et par une rigueur juſqu'au bout pourſuivie,
Quand j'empêche ſa mort, il m'arrache la vie.
Après l'indigne éclat d'un procédé ſi noir,
Je ne m'étonne plus qu'il craigne de me voir ;
La honte qu'il en a lui fait fuir ma rencontre :
Mais enfin à mes yeux il faudra qu'il ſe montre.
Nous verrons s'il tiendra contre ce qu'il me doit,
Mes larmes parleront ; c'en eſt fait, s'il le voit.
Ne les contraignons plus, & par cette foibleſſe
De ſon cœur étonné ſurprenons la tendreſſe.
Ayant à mon amour immolé ma raiſon,
La peur d'en faire trop ſeroit hors de ſaiſon.
Plus d'égard à ma gloire, approuvée ou blâmée ;
J'aurai tout fait pour moi, ſi je demeure aimée.
Mais à quel lâche eſpoir mon trouble me réduit !
Si j'aime encor Théſée, oubliai-je qu'il fuit ?

Peut-être en ce moment aux pieds de ma rivale,
Il rit des vains projets où mon cœur se ravale.
Tous deux peut-être.... Ah Ciel! Nérine, empêche-moi
D'ouir ce que j'entends, de voir ce que je voi.
Leur triomphe me tue, & toute possédée
De cette assassinante & trop funeste idée,
Quelques bras que contr'eux ma haine puisse unir,
Je souffre plus encor qu'elle ne peut punir.



SCENE DERNIERE.

ŒNARUS, ARIANE, PIRITHOUS, NERINE, ARCAS.

ŒNARUS.

Je ne viens point, Madame, opposer à vos plaintes
De faux raisonnemens ou d'injustes contraintes,
Je viens vous protester que tout ce qu'en ma Cour....

ARIANE.

Je sçais ce que je dois, Seigneur, à votre amour.
Je connois même à quoi ma parole m'engage,
Mais....

ŒNARUS.

A vos déplaisirs épargnons cette image.
Vous répondriez mal d'un cœur....

ARIANE.

Comment, hélas!
Répondrois-je de moi? Je ne me connois pas.

ŒNARUS.

Si du secours du temps ma foi favorisée
Peut mériter qu'un jour vous oubliez Thésée...

ARIANE.

Si j'oublierai Théſée ? Ah, Dieux, mon lâche cœur
Nourriroit pour Théſée une honteuſe ardeur !
Théſée encor ſur moi garderoit quelque empire !
Je dois haïr Théſée, & voudrois m'en dédire !
Oui, Théſée à jamais ſentira mon courroux ;
Et ſi c'eſt pour vos vœux quelque choſe de doux,
Je jure par les Dieux, par ces Dieux qui peut-être
S'uniront avec moi pour me venger d'un traître,
Que joublierai Théſée, & que pour m'émouvoir,
Remords, larmes, ſoupirs manqueront de pouvoir.

PIRITHOUS.

Madame, ſi j'oſois....

ARIANE.

Non, parjure Théſée,
Ne crois pas que jamais je puiſſe être appaiſée :
Ton amour y feroit des efforts ſuperflus.
Le plus grand de mes maux eſt de ne t'aimer plus ;
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvu qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre ſans ceſſe à de ſecrets boutreaux ;
C'eſt peu pour m'étonner que le plus grand des maux.
J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injuſtices,
Tu m'as bravée, il faut qu'à ton tour tu gémiſſes.
Mais quelle eſt mon erreur ? Dieux ! je menace en l'air,
L'ingrat ſe donne ailleurs quand je crois lui parler,
Il goûte la douceur de ſes nouvelles chaînes.
Si vous m'aimez, Seigneur, ſuivons-le dans Athenes ;
Avant que ma rivale y puiſſe triompher,
Partons, portons-y plus que la flamme & le fer ;
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puiſſe voir ma fureur de ſon ſang enivrée :
Par ce terrible éclat ſignalez ce grand jour,
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

ŒNARUS.

Conſultons-en le temps, Madame, & s'il faut faire.....

ARIANE.

Le temps ! Mon déſeſpoir ſouffre-t-il qu'on differe ?
Puiſque tout m'abandonne, il eſt pour mon ſecours
Une plus sûre voie & des moyens plus courts.

(Elle ſe jette ſur l'épée de Pirithoüs.)

Tu m'arrêtes, cruel ?

NERINE.

Que faites-vous, Madame ?

ARIANE *à Nérine.*

Soutiens-moi, je ſuccombe aux tranſports de mon ame.
Si dans mes déplaiſirs tu veux me ſecourir,
Ajoute à ma foibleſſe & me laiſſe mourir.

ŒNARUS.

Elle ſemble pâmer ; qu'on la ſecoure, vîte.
Sa douleur eſt un mal qu'un prompt remede irrite ;
Et c'en ſeroit ſans doute accroître les efforts,
Qu'oppoſer quelque obſtacle à ſes premiers tranſports.

F I N.



JUGEMENT
DE LA TRAGÉDIE
D'ARIANE.

LA France comptera toujours M. T. Corneille *entre ses Sophocles & ses Euripides. Capable du Grand, il sçut peindre heureusement les majestueuses douleurs de la Tragédie, & mérita plus d'une fois la noble jalousie de son Frere, qui eut la générosité de la lui avouer : tendre & pathétique il fit couler pour quelques-unes de ses Héroïnes des larmes qu'on laisse encore échapper avec plaisir après un siecle de succès & d'applaudissemens.*

Ariane fut un des Chef-d'œuvres qui immortalisa le nom de cet Auteur, qu'on regarda en même-temps comme le rival de son Frere & le Concurrent de M. Racine. Malgré les acclamations dont la Scene retentissoit en faveur de l'illustre Poëte qui sembloit devoir seul en usurper l'empire ; la tendresse, les malheurs, & le désespoir d'une Amante infortunée, abandonnée par un infidele époux, toucherent les Spectateurs, entraînerent leurs suffrages, & balancerent les succès de Bajazet qu'on représentoit sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, lorsque l'on jouoit Ariane sur celui du Marais.

Cette Piece fut l'ouvrage de quarante jours. Le premier Rôle est admirable, mais un peu aux dépens des autres ; Mlle. Clairon le joue supérieurement. Quelle expression vive & touchante ! quelle ame ! quelle vérité ! les esprits les moins éclairés en sont frappés & saisis. C'est d'un Spectateur de

cette classe, que dans une de nos Provinces Méridionales cette célebre Actrice reçut un jour cet applaudissement si sincere & si juste. Dans la Scene où Ariane cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, à ce vers :

Est-ce Mégiste, Æglé, qui le rend infidele ?

L'Actrice vit un homme qui les yeux en larmes se penchoit vers elle, & lui crioit d'une voix étouffée : C'est Phedre, c'est Phedre. *C'est bien-là le cri de la nature qui applaudit à la perfection de l'Art.*

Pourroit-on encore lui refuser son admiration & ses pleurs, lorsqu'elle lit le Billet de Thésée ? On voit les caracteres de la main du perfide se répéter comme dans un miroir sur le visage pâlissant de son Amante, dans ses yeux fixes & remplis de larmes, dans le tremblement de sa main.

Qu'on ne nous vante plus la délicatesse du Peuple d'Athenes, de ce Peuple sensible & poli qui sçavoit éprouver les alarmes d'Oreste, les douleurs d'Œdipe, & les dangers du fils de Mérope sur qui sa Mere leve un poignard pour l'immoler, en voulant le venger : nos grands Acteurs instruisent leur Parterre, & lui apprennent à connoître & à sentir les vraies beautés du Théatre.



LE COMTE
D'ESSEX,
TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ÉLISABETH, Reine d'Angleterre.

LA DUCHESSE D'IRTON, aimée du Comte d'Eſſex.

LE COMTE D'ESSEX.

CÉCILE, ennemi du Comte d'Eſſex.

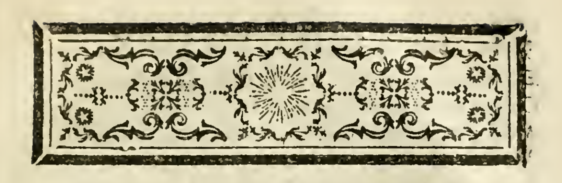
LE COMTE DE SALSBURY, ami du Comte d'Eſſex.

CROMMER, Capitaine des Gardes de la Reine.

TILNEY, Confidente d'Eliſabeth.

SUITE.

La Scene eſt à Londres.



LE COMTE D'ESSEX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, LE COMTE DE SALSBURY.

LE COMTE D'ESSEX.

NOn, mon cher Salsbury, vous n'avez rien à craindre ;
Quel que ſoit ſon courroux, l'amour ſçaura l'éteindre ;
Et dans l'état funeſte où m'a plongé le ſort,
Je ſuis trop malheureux pour obtenir la mort.
Non qu'il ne me ſoit dur qu'on permette à l'envie
D'attaquer lâchement la gloire de ma vie.
Un homme tel que moi, ſur l'appui de ſon nom,
Devroit comme du crime être exempt du ſoupçon ;
Mais enfin cent exploits & ſur mer & ſur terrre
M'ont fait connoître aſſez à toute l'Angleterre,

Et j'ai trop bien ſervi, pour pouvoir redouter
Ce que mes ennemis ont oſé m'imputer.
Ainſi quand l'impoſture auroit ſurpris la Reine;
L'intérêt de l'Etat rend ma grace certaine :
Et l'on ne ſçait que trop par ce qu'a fait mon bras;
Que qui perd mes pareils ne les recouvre pas.

SALSBURY.

Je ſçais ce que de vous par plus d'une victoire,
L'Angleterre a reçu de ſurcroît à ſa gloire;
Vos ſervices ſont grands, & jamais Potentat
N'a ſur un bras plus ferme appuyé ſon Etat.
Mais malgré vos exploits, malgré votre vaillance,
Ne vous aveuglez point ſur trop de confiance.
Plus la Reine au mérite égalant ſes bienfaits,
Vous a mis en état de ne tomber jamais,
Plus vous devez trembler que trop d'orgueil n'éteigne
Un amour qu'avec honte elle voit qu'on dédaigne.
Pour voir votre faveur tout-à-coup expirer,
La main qui vous ſoutient n'a qu'à ſe retirer;
Et quelle ſûreté le plus rare ſervice
Donne-t-il à qui marche au bord du précipice?
Un faut pas y fait cheoir, mille fameux revers
D'exemples étonnans ont rempli l'Univers.
Souffrez à l'amitié qui nous unit enſemble...

LE COMTE.

Tout a tremblé ſous moi, vous voulez que je tremble.
L'impoſture m'attaque, il eſt vrai, mais ce bras
Rend l'Angleterre à craindre aux plus puiſſans Etats.
Il a tout fait pour elle, & j'ai ſujet de croire
Que la longue faveur où m'a mis tant de gloire,
De mes vils ennemis viendra peut-être à bout.
Elle me coûte aſſez pour en attendre tout.

SALSBURY.

L'Etat fleurit par vous, par vous on le redoute ;
Mais enfin quelque ſang que ſa gloire vous coûte,
Comme un ſujet doit tout, s'il s'oublie une fois,
On regarde ſon crime, & non pas ſes exploits.
On veut que vos amis par de ſourdes intrigues
Se ſoient mêlés pour vous de cabales, de ligues ;
Qu'au Comte de Tiron ayant ſouvent écrit,
Vous ayez ménagé ce dangereux eſprit,
Et qu'avec l'Irlandois appuyant ſa querelle,
Vous prenez le parti de ce peuple rebelle.
On produit des témoins, & l'indice eſt puiſſant.

LE COMTE.

Et que peut leur rapport ſi je ſuis innocent ?
Le Comte de Tiron que la Reine appréhende,
Voudroit rentrer en grace, y remettre l'Irlande,
Et je croirois ſervir l'Etat plus que jamais,
Si mon avis ſuivi pouvoit faire ſa paix.
Comme il hait les méchans, il me ſeroit utile
A chaſſer un Coban, un Raleg, un Cécile,
Un tas d'hommes ſans nom, qui lâchement flatteurs,
Des déſordres publics font gloire d'être auteurs :
Par eux tout périra, la Reine qu'ils ſéduiſent
Ne veut pas que contre eux les gens de bien l'inſtruiſent.
Maîtres de ſon eſprit, ils lui font approuver
Tout ce qui peut ſervir à les mieux élever.
Leur grandeur ſe formant par la chûte des autres...

SALSBURY.

Ils ont leurs intérêts, ne parlons que des vôtres.
Depuis quatre ou cinq jours ſur quels juſtes projets
Avez-vous de la Reine aſſiégé le Palais,
Lorſque le Duc d'Irton épouſant Henriette...

LE COMTE.

Ah, faute irréparable, & que trop tard j'ai faite !

Au lieu d'un peuple lâche & prompt à s'étonner ;
Que n'ai-je eu pour fecours une armée à mener !
Par le fer, par le feu, par tout ce qui peut être,
J'aurois de ce Palais voulu me rendre maître.
C'en eft fait, biens, tréfors, rangs, dignités, emploi,
Ce deffein m'a manqué, tout eft perdu pour moi.

SALSBURY.

Que m'apprend ce tranfport?

LE COMTE.

Qu'une flamme fecrete
Uniffoit mon deftin à celui d'Henriette,
Et que de mon amour fon jeune cœur charmé
Ne me déguifoit pas que j'en étois aimé.

SALSBURY.

Le Duc d'Irton l'époufe, elle vous abandonne,
Et vous pouvez penfer...

LE COMTE.

Son hymen vous étonne ;
Mais enfin apprenez par quels motifs fecrets
Elle s'eft immolée à mes feuls intérêts.
Confidente à la fois, & fille de la Reine,
Elle avoit fçu vers moi le penchant qui l'entraîne :
Pour elle chaque jour réduite à me parler,
Elle a voulu me vaincre, & n'a pu m'ébranler ;
Et voyant fon amour, où j'étois trop fenfible,
Me donner pour la Reine un dédain invincible,
Pour m'en ôter la caufe, en m'ôtant tout efpoir,
Elle s'eft mariée... Hé, qui l'eût pu prévoir ?
Sans ceffe en condamnant mes froideurs pour la Reine,
Elle me préparoit à cette affreufe peine ;
Mais après la menace, un tendre & prompt retour
Me mettoit en repos fur la foi de l'amour ;
Enfin par mon abfence à me perdre enhardie,
Elle a contre elle-même ufé de perfidie ;

Elle m'aimoit ſans doute, & n'a donné ſa foi
Qu'en m'arrachant un cœur qui devroit être à moi.
A ce funeſte avis quelles rudes alarmes!
Pour rompre ſon hymen j'ai fait prendre les armes,
En tumulte au Palais je ſuis vîte accouru,
Dans toute ſa fureur mon tranſport a paru;
J'allois ſauver un bien qu'on m'ôtoit par ſurpriſe,
Mais averti trop tard, j'ai manqué l'entrepriſe.
Le Duc, unique objet de ce tranſport jaloux,
De l'aimable Henriette étoit déja l'époux.
Si j'ai trop éclaté, ſi l'on m'en fait un crime,
Je mourrai de l'amour innocente victime,
Malheureux de ſçavoir qu'après ce vain effort,
Le Duc toujours heureux jouira de ma mort.

SALSBURY.

Cette jeune Ducheſſe a mérité ſans doute
Les cruels déplaiſirs que ſa perte vous coûte;
Mais dans l'heureux ſuccès que vos ſoins avoient eu,
Aimé d'elle en ſecret, pourquoi vous être tû?
La Reine dont pour vous la tendreſſe infinie
Prévient juſqu'aux ſouhaits...

LE COMTE.

C'eſt là ſa tyrannie.
Et que me ſert, hélas! cet excès de faveur
Qui ne me laiſſe pas diſpoſer de mon cœur?
Toujours trop aimé d'elle il m'a fallu contraindre
Cet amour qu'Henriette eut beau vouloir éteindre.
Pour ne haſarder pas un objet ſi charmant,
De la ſœur de Suffolc je me feignis amant;
Soudain ſon implacable & jalouſe colere
Eloigna de mes yeux & la ſœur & le frere.
Tous deux, quoique ſans crime, exilés de la Cour,
M'apprirent encor mieux à cacher mon amour.
Vous en voyez la ſuite & mon malheur extrême.
Quel ſupplice! un rival poſſéde ce que j'aime!

L'ingrate au Duc d'Irton a pu se marier !
Ah, Ciel !

SALSBURY.

Elle est coupable, il la faut oublier.

LE COMTE.

L'oublier ! Et ce cœur en deviendroit capable ?
Ah, non, non, voyons-la cette belle coupable.
Je l'attends en ce lieu. Depuis le triste jour
Que son funeste hymen a trahi mon amour,
N'ayant pu lui parler, je viens enfin lui dire...

SALSBURY.

La voici qui paroît. Adieu, je me retire.
Quoi que vous attendiez d'un si cher entretien,
Songez qu'on veut vous perdre, & ne négligez rien.

SCENE II.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

J'Ai causé vos malheurs, & le trouble où vous êtes
M'apprend de mon hymen les plaintes que vous faites,
Je me les fais pour vous ; vous m'aimiez, & jamais
Un si beau feu n'eut droit de remplir mes souhaits.
Tout ce que peut l'amour avoir de fort, de tendre,
Je l'ai vu dans les soins qu'il vous a fait me rendre ;
Votre cœur tout à moi méritoit que le mien
Du plaisir d'être à vous fît son unique bien.
C'est à quoi son penchant l'auroit porté sans peine,
Mais vous vous êtes fait trop aimer de la Reine ;

Tant de biens répandus ſur vous juſqu'à ce jour,
Payant ce qu'on vous doit, déclarent ſon amour.
Cet amour eſt jaloux, qui le bleſſe eſt coupable,
C'eſt un crime qui rend ſa perte inévitable,
La vôtre auroit ſuivi. Trop aveugle pour moi,
Du précipice ouvert vous n'aviez point d'effroi.
Il a fallu prêter un aide à la foibleſſe
Qui de vos ſens charmés ſe rendoit la maîtreſſe;
Tant que vous m'euſſiez vue en pouvoir d'être à vous,
Vous auriez dédaigné ce qu'eût pu ſon courroux.
Mille ennemis ſecrets qui cherchent à vous nuire,
Attaquant votre gloire, auroient pu vous détruire,
Et d'un crime d'amour leur indigne attentat
Vous eût dans ſon eſprit fait un crime d'Etat.
Pour ôter contre vous tout prétexte à l'envie,
J'ai dû vous immoler le repos de ma vie.
A votre ſûreté mon hymen importoit,
Il falloit vous trahir, mon cœur y réſiſtoit,
J'ai déchiré ce cœur afin de l'y contraindre;
Plaignez-vous là-deſſus, ſi vous oſez vous plaindre.

LE COMTE.

Oui, je me plains, Madame, & vous croyez en vain
Pouvoir juſtifier ce barbare deſſein.
Si vous m'aviez aimé, vous auriez par vous-même
Connu que l'on perd tout, quand on perd ce qu'on aime,
Et que l'affreux ſupplice où vous me condamniez,
Surpaſſoit tous les maux dont vous vous étonniez.
Votre dure pitié, par le coup qui m'accable,
Pour craindre un faux malheur, m'en fait un véritable.
Et que peut me ſervir le deſtin le plus doux?
Avois-je à ſouhaiter un autre bien que vous?
Je méritois peut-être en dépit de la Reine,
Qu'à me le conſerver vous priſſiez quelque peine.

Un autre eût refusé d'immoler un amant,
Vous avez cru devoir en agir autrement,
Mon cœur veut révérer la main qui le déchire;
Mais encore une fois, j'oserai vous le dire,
Pour moi contre ce cœur votre bras s'est armé,
Vous ne l'auriez pas fait, si vous m'aviez aimé.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, plût au Ciel pour finir mon supplice;
Qu'un semblable reproche eût un peu de justice!
Je ne sentirois pas avec tant de rigueur
Tout mon repos céder aux troubles de mon cœur;
Pour vous au plus haut point ma flamme étoit montée,
Je n'en dois point rougir, vous l'aviez méritée;
Et le Comte d'Essex, si grand, si renommé,
M'aimant avec excès pouvoit bien être aimé.
C'est dire peu, j'ai beau n'être plus à moi-même,
Avec la même ardeur je sens que je vous aime,
Et que le changement où m'engage un époux,
Malgré ce que je dois, ne peut rien contre vous.
Jugez combien mon sort est plus dur que le vôtre,
Vous n'êtes point forcé de brûler pour un autre;
Et quand vous me perdez, si c'est perdre un grand bien,
Du moins en m'oubliant vous pouvez n'aimer rien.
Mais c'est peu que mon cœur, dans ma disgrace extrême,
Pour suivre son devoir, s'arrache à ce qu'il aime;
Il faut par un effort pire que le trépas,
Qu'il tâche à se donner à ce qu'il n'aime pas.
Si la nécessité de vaincre pour ma gloire
Vous fait voir quels combats doit coûter la victoire,
Si vous en concevez la fatale rigueur,
Ne m'ôtez pas le fruit des peines de mon cœur.
C'est pour vous conserver les bontés de la Reine,
Que j'ai voulu me rendre à moi-même inhumaine;

De ſon amour pour vous elle m'a fait témoin,
Ménagez-en l'appui, vous en avez beſoin.
Pour noircir, abaiſſer vos plus rares ſervices,
Aux traits de l'impoſture on joint mille artifices;
Et l'honneur vous engage à ne rien oublier
Pour repouſſer l'outrage, & vous juſtifier.

LE COMTE.

Et me juſtifier? Moi! ma ſeule innocence
Contre mes envieux doit prendre ma défenſe;
D'elle-même on verra l'impoſture avorter;
Et je me ferois tort, ſi j'en pouvois douter.

LA DUCHESSE.

Vous êtes grand, fameux, & jamais la victoire
N'a d'un ſujet illuſtre aſſuré mieux la gloire;
Mais plus dans un haut rang la faveur vous a mis,
Plus la crainte de cheoir vous doit rendre ſoumis.
Outre qu'avec l'Irlande on vous croit des pratiques,
Vous êtes accuſé de révoltes publiques.
Avoir à main armée inveſti le Palais...

LE COMTE.

O malheur pour l'amour à n'oublier jamais!
Vous épouſez le Duc, je l'apprends, & ma flamme
Ne peut vous empêcher de devenir ſa femme.
Que ne ſçus-je plutôt que vous m'alliez trahir!
En vain on vous auroit ordonné d'obéir,
J'aurois.... Mais c'en eſt fait. Quoi que la Reine penſe,
Je tairai les raiſons de cette violence.
De mon amour pour vous le myſtere éclairci,
Pour combler mes malheurs vous banniroit d'ici.

LA DUCHESSE.

Mais vous ne ſongez pas que la Reine ſoupçonne
Qu'un complot ſi hardi regardoit ſa Couronne.
Des témoins contre vous en ſecret écoutés,
Font pour vrais attentats paſſer des fauſſetés;

Raleg prend leur rapport, & le lâche Cécile....

LE COMTE.

L'un & l'autre eut toujours l'ame baſſe & ſervile,
Mais leur malice en vain conſpire mon trépas,
La Reine me connoît, & ne les croira pas.

LA DUCHESSE.

Ne vous y fiez point; de vos froideurs pour elle
Le chagrin lui tient lieu d'une injure mortelle.
C'eſt par ſon ordre exprès qu'on s'informe, s'inſtruit....

LE COMTE.

L'orage, quel qu'il ſoit, ne fera que du bruit,
La menace en eſt vaine, & trouble peu mon ame.

LA DUCHESSE.

Et ſi l'on vous arrête?

LE COMTE.

On n'oſeroit, Madame;
Si l'on avoit tenté ce dangereux éclat,
Le coup qui le peut ſuivre entraîneroit l'Etat.

LA DUCHESSE.

Quoique votre perſonne à la Reine ſoit chere,
Gardez en la bravant d'augmenter ſa colere,
Elle veut vous parler, & ſi vous l'irritez,
Je ne vous répond pas de toutes ſes bontés.
C'eſt pour vous avertir de ce qu'il vous faut craindre,
Qu'à ce triſte entretien j'ai voulu me contraindre.
Du trouble de mes ſens mon devoir alarmé
Me défend de revoir ce que j'ai trop aimé;
Mais m'étant fait déjà l'effort le plus funeſte,
Pour conſerver vos jours je dois faire le reſte,
Et ne permettre pas...

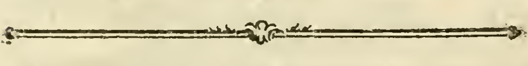
LE COMTE.

Ah! pour les conſerver
Il étoit un moyen plus facile à trouver.
C'étoit en m'épargnant l'effroyable ſupplice
Où vous prévoyiez... Ciel! quelle eſt votre injuſtice!

Vous redoutez ma perte, & ne la craignez pas
Quand vous avez ſigné l'arrêt de mon trépas.
Cet amour où mon cœur tout entier s'abandonne...

LA DUCHESSE.

Comte, n'y penſez plus, ma gloire vous l'ordonne ;
Le refus d'un hymen par la Reine arrêté,
Eût de notre ſecret trahi la sûreté.
L'orage eſt violent, pour calmer ſa furie
Contraignez ce grand cœur, c'eſt moi qui vous en prie ;
Et quand le mien pour vous ſoupire encor tout bas,
Souvenez-vous de moi, mais ne me voyez pas.
Un penchant ſi flatteur... Adieu, je m'embarraſſe,
Et Cécile qui vient me fait quitter la place.



SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, CECILE.

CECILE.

LA Reine m'a chargé de vous faire ſçavoir
Que vous vous teniez prêt dans une heure à la voir.
Comme votre conduite a pu lui faire naître
Quelques légers ſoupçons que vous devez connoître,
C'eſt à vous de penſer aux moyens d'obtenir
Que ſon cœur alarmé conſente à les bannir ;
Et je ne doute pas qu'il ne vous ſoit facile
De rendre à ſon eſprit une aſſiette tranquille.
Sur quelque impreſſion qu'il ait pu s'émouvoir,
L'innocence auprès d'elle eut toujours tout pouvoir.
Je n'ai pu refuſer cet avis à l'eſtime
Que j'ai pour un héros qui doit haïr le crime,
Et me tiendrois heureux que ſa ſincérité
Contre vos ennemis fît votre sûreté.

LE COMTE.

Ce zele me ſurprend, il eſt noble & rare ;
Et comme à m'accabler peut-être on ſe prépare ;
Je vois qu'en mon malheur il doit m'être bien doux
De pouvoir eſpérer un juge tel que vous,
J'en connois la vertu. Mais achevez de grace,
Vous devez être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe.
Ma haine à vos amis étant à redouter,
Quels crimes pour me perdre oſent-ils inventer ?
Et prêt d'être accuſé, ſur quelles impoſtures
Ai-je pour y répondre à prendre des meſures ?
Rien ne vous eſt caché, parlez, je ſuis diſcret,
Et j'ai quelque intérêt à garder le ſecret.

CECILE.

C'eſt reconnoître mal le zele qui m'engage
A vous donner avis de prévenir l'orage.
Si l'orgueil qui vous porte à des projets trop hauts,
Fait parmi vos vertus connoître des défauts,
Ceux qui pour l'Angleterre en redoutent la ſuite,
Ont droit de condamner votre aveugle conduite :
Quoique leur ſentiment ſoit différent du mien,
Ce ſont gens ſans reproche & qui ne craignent rien.

LE COMTE.

Ces zélés pour l'Etat ont mérité ſans doute
Que ſans mal juger d'eux la Reine les écoute ;
J'y crois de la juſtice, & qu'enfin il en eſt
Qui parlant contre moi parlent ſans intérêt.
Mais Raleg, mais Coban, mais vous-même peut-être
Vous en avez beaucoup à me déclarer traître.
Tant qu'on me laiſſera dans le poſte où je ſuis,
Vos avares deſſeins ſeront toujours détruits.
Je vous empêcherai d'augmenter vos fortunes
Par le redoublement des miſeres communes ;
Et le peuple réduit à gémir, endurer
Trouvera malgré vous peut-être à reſpirer.

CECILE.

Ce que ces derniers jours nous vous avons vu faire,
Montre assez qu'en effet que vous êtes populaire;
Mais dans quelque haut rang que vous soyez placé,
Souvent le plus heureux s'y trouve renversé.
Ce poste a ses périls.

LE COMTE.

Je l'avouerai sans feindre,
Comme il est élevé, tout m'y paroît à craindre;
Mais quoique dangereux pour qui fait un faux pas,
Peut-être encor si-tôt je ne tomberai pas;
Et j'aurai tout loisir, après de longs outrages,
D'apprendre qui je suis à des flatteurs à gages,
Qui me voyant du crime ennemi trop constant,
Ne peuvent s'élever qu'en me précipitant.

CECILE.

Sur un avis donné....

LE COMTE.

L'avis m'est favorable;
Mais comme l'amitié vous rend si charitable,
Depuis quand, & sur quoi vous croyez-vous permis
De penser que le temps ait pu nous rendre amis?
Est-ce que l'on m'a vu, par d'indignes foiblesses,
Aimer les lâchetés, appuyer des bassesses,
Et prendre le parti de ces hommes sans foi
Qui de l'art de trahir font leur unique emploi?

CECILE.

Je souffre par raison un discours qui m'outrage;
Mais réduit à céder, au moins j'ai l'avantage
Que la Reine craignant les plus grands attentats,
Vous traite de coupable, & ne m'accuse pas.

LE COMTE.

Je sçais que contre moi vous animez la Reine;
Peut-être à la séduire aurez-vous quelque peine,
Et quand j'aurai parlé, tel qui noircit ma foi,
Pour obtenir sa grace aura besoin de moi.

CECILE *seul.*

Agissons, il est temps, c'est trop faire l'esclave;
Perdons un orgueilleux dont le mépris nous brave,
Et ne balançons plus, puisqu'il faut éclater,
A prévenir le coup qu'il cherche à nous porter.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

En vain tu crois tromper la douleur qui m'accable,
C'eſt parce qu'il me hait qu'il s'eſt rendu coupable ;
Et la belle Suffolc refuſée à ſes vœux,
Lui fait joindre le crime au mépris de mes feux.
Pour le juſtifier, ne dit point qu'il ignore
Juſqu'où va le poiſon dont l'ardeur me dévore.
Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
Quand j'ai blâmé ſon choix, n'étoit-ce pas lui dire
Que je veux que ſon cœur pour moi ſeule ſoupire ?
Et mes confus regards n'ont-ils pas expliqué
Ce que par mes refus j'avois déjà marqué ?
Oui, de ma paſſion il ſçait la violence,
Mais l'exil de Suffolc l'arme pour ſa vengeance ;
Au crime pour lui plaire il s'oſe abandonner,
Et n'en veut à mes jours que pour la couronner.

TILNEY.

Quelques juſtes ſoupçons que vous en puiſſiez prendre,
J'ai peine contre vous à ne le pas défendre.
L'Etat qu'il a ſauvé, ſa vertu, ſon grand cœur,
Sa gloire, ſes exploits, tout parle en ſa faveur.
Il eſt vrai qu'à vos yeux Suffolc cauſe ſa peine ;
Mais, Madame, un ſujet doit-il aimer ſa Reine ?

Et quand l'amour naîtroit, a-t-il à triompher
Où le reſpect plus fort combat pour l'étouffer ?

ELISABETH.

Ah! contre la ſurpriſe où nous jettent ſes charmes,
La Majeſté du rang n'a que de foibles armes.
L'amour par le reſpect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il ſe voit gêné.
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eu rien à craindre,
Je lui donnois ſujet de ne ſe point contraindre;
Et c'eſt de quoi rougir, qu'après tant de bonté
Ses froideurs ſoient le prix que j'en ai mérité.

TILNEY.

Mais je veux qu'à vous ſeule il cherche enfin à plaire;
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpere?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il eſpere ? Et qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer, de ſoupirer ?
Triſte & bizarre orgueil qui m'ôte à ce que j'aime!
Mon bonheur, mon repos s'immole au rang ſuprême;
Et je mourrois cent fois plutôt que faire un Roi,
Qui dans le Trône aſſis fut au-deſſus de moi.
Je ſçais que c'eſt beaucoup de vouloir que ſon ame
Brûle à jamais pour moi d'une inutile flamme,
Qu'aimer ſans eſpérance eſt un cruel ennui;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui;
Et lorſque par mon rang je ſuis tyranniſée,
Qu'il le ſçait, qu'il le voit, la ſouffrance eſt aiſée.
Qu'il me plaigne, ſe plaigne, & content de m'aimer...
Mais que dis-je? D'un autre il s'eſt laiſſé charmer;
Et tant d'aveuglement ſuit l'ardeur qui l'entraîne,
Que pour la ſatisfaire il veut perdre ſa Reine.
Qu'il craigne cependant de me trop irriter,
Je contrains ma colere à ne pas éclater;
Mais quelquefois l'amour qu'un long mépris outrage,
Las enfin de ſouffrir, ſe convertit en rage,
Et je ne réponds pas...

SCENE II.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

HE bien, Ducheſſe, à quoi
Ont pu ſervir les ſoins que vous prenez pour moi ?
Avez-vous vu le Comte, & ſe rend-il traitable ?

LA DUCHESSE.

Il fait voir un reſpect pour vous inviolable ;
Et ſi vos intérêts ont beſoin de ſon bras,
Commandez, le péril ne l'étonnera pas ;
Mais il ne peut ſouffrir ſans quelque impatience
Qu'on oſe auprès de vous noircir ſon innocence ;
Le crime, l'attentat ſont des noms pleins d'horreur
Qui mettent dans ſon ame une noble fureur ;
Il ſe plaint qu'on l'accuſe, & que ſa Reine écoute
Ce que des impoſteurs...

ELISABETH.

Je lui fais tort ſans doute ;
Quand juſqu'en mon Palais il oſe m'aſſiéger,
Sa révolte n'eſt rien, je la dois négliger ;
Et ce qu'avec l'Irlande il a d'intelligence,
Marque dans ſes projets la plus haute innocence.
Ciel ! faut-il que ce cœur qui ſe ſent déchirer,
Contre un ſujet ingrat tremble à ſe déclarer ?
Que ma mort qu'il réſout me demandant la ſienne ;
Une indigne pitié m'étonne, me retienne,
Et que toujours trop foible, après ſa lâcheté
Je n'oſe mettre enfin ma gloire en ſûreté ?

Si l'amour une fois laiſſe place à la haine,
Il verra ce que c'eſt que d'outrager ſa Reine;
Il verra ce que c'eſt que de s'être caché
Cet amour où pour lui mon cœur s'eſt relâché.
J'ai ſouffert juſqu'ici, malgré ces injuſtices,
J'ai toujours contre moi fait parler ſes ſervices;
Mais puiſque ſon orgueil va juſqu'aux attentats,
Il faut en l'abaiſſant étonner les ingrats;
Il faut à l'univers qui me voit, me contemple,
D'une juſte rigueur donner un grand exemple;
Il cherche à m'y contraindre, il le veut, c'eſt aſſez.

LA DUCHESSE.

Quoi, pour ſes ennemis vous vous intéreſſez,
Madame? Ignorez-vous que l'éclat de ſa vie
Contre le rang qu'il tient arme en ſecret l'envie?
Coupable en apparence....

ELISABETH.

Ah! dites en effet,
Les témoins ſont ouis, ſon procès eſt tout fait;
Et ſi je veux enfin ceſſer de le défendre,
L'arrêt ne dépend plus que de le faire entendre.
Qu'il y ſonge, autrement....

LA DUCHESSE.

Hé quoi, ne peut-on pas
L'avoir rendu ſuſpect ſur de faux attentats?

ELISABETH.

Ah, plût au Ciel! Mais non, les preuves ſont trop fortes.
N'a-t-il pas du Palais voulu forcer les portes?
Si le Peuple qu'en foule il avoit attiré,
Eût appuyé ſa rage, il s'en fût emparé.
Plus de Trône pour moi, l'ingrat s'en rendoit maître.

LA DUCHESSE.

On n'eſt pas criminel toujours pour le paroître.

Mais je veux qu'il le ſoit ; ce cœur de lui charmé
réſoudra-t-il ſa mort ? Vous l'avez tant aimé !

ELISABETH.

Ah ! cachez-moi l'amour qu'alluma trop d'eſtime ;
M'en faire ſouvenir, c'eſt redoubler ſon crime.
A ma honte, il eſt vrai, je le dois confeſſer,
Je ſentis, j'eus pour lui... Mais que ſert d'y penſer ?
Suffolc me l'a ravi, Suffolc qu'il me préfere
Lui demande mon ſang, le lâche veut lui plaire.
Ah ! pourquoi dans les maux où l'amour m'expoſoit,
N'ai-je fait que bannir celle qui les cauſoit ?
Il falloit, il falloit à plus de violence
Contre cette rivale enhardir ma vengeance.
Ma douceur a nourri ſon criminel eſpoir.

LA DUCHESSE.

Mais cet amour ſur elle eut-il quelque pouvoir ?
Vous a-t-elle trahie, & d'une ame infidelle
Excité contre vous....

ELISABETH.

Je ſouffre tout par elle ;
Elle s'eſt fait aimer, elle m'a fait haïr,
Et c'eſt avoir plus fait cent fois que me trahir.

LA DUCHESSE.

Je n'oſe m'oppoſer... Mais Cécile s'avance.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE, TILNEY.

CECILE.

On ne pouvoit uſer de plus de diligence,
Madame, on a du Comte examiné le ſeing,
Les écrits ſont de lui, nous connoiſſons ſa main,

Sur un ſecours offert toute l'Irlande eſt prête
A faire au premier ordre éclater la tempête;
Et vous verrez dans peu renverſer tout l'Etat,
Si vous ne prévenez cet horrible attentat.

ELISABETH *à la Ducheſſe.*

Garderez-vous encor le zele qui l'excuſe?
Vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Je vois que Cécile l'accuſe;
Dans un projet coupable il le fait affermi;
Mais j'en connois la cauſe, il eſt ſon ennemi.

CECILE.

Moi, ſon ennemi?

LA DUCHESSE.

Vous.

CECILE.

Oui, je le ſuis des traîtres
Dont l'orgueil téméraire attente ſur leurs maîtres;
Et tant qu'entre mes mains leur ſalut ſera mis,
Je ferai vanité de n'avoir point d'amis.

LA DUCHESSE.

Le Comte cependant n'a pas ſi peu de gloire,
Que vous duſſiez ſi-tôt en perdre la mémoire;
L'Etat pour qui cent fois on vit armer ſon bras,
Lui doit peut-être aſſez pour ne l'oublier pas.

CECILE.

S'il s'eſt voulu d'abord montrer ſujet fidele,
La Reine a bien payé ce qu'il a fait pour elle;
Et plus elle eſtima ſes rares qualités,
Plus elle doit punir qui trahit ſes bontés.

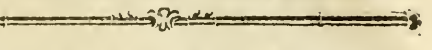
LA DUCHESSE.

Si le Comte périt, quoi que l'envie en penſe,
Le coup qui le perdra punira l'innocence.
Jamais du moindre crime...

ELISABETH.

ELISABETH.

Hé bien, on le verra.
(*à Cécile.*)
Assemblez le Conseil, il en décidera,
Vous attendrez mon ordre.



SCENE IV.

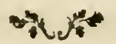
ELISABETH, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH ! que voulez-vous faire ;
Madame ? En croyez-vous toute votre colere ?
Le Comte...

ELISABETH.

Pour ses jours n'ayez aucun souci.
Voici l'heure donnée, il va se rendre ici :
L'amour que j'eus pour lui le fait son premier juge,
Il peut y rencontrer un assuré refuge ;
Mais si dans son orgueil il ose persister,
S'il brave cet amour, il doit tout redouter.
Je suis lasse de voir...



SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE, LILNEY.

TILNEY.

LE Comte eſt là, Madame.

ELISABETH.

Qu'il entre. Quels combats troublent déjà mon ame!
C'eſt lui de mes bontés qui doit chercher l'appui;
Le péril le regarde, & je crains plus que lui.

SCENE VI.

ELISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

COmte, j'ai tout appris, & je vous parle inſ-
truite
De l'abyme où vous jette une aveugle conduite;
J'en ſçais l'égarement, & par quels intérêts
Vous avez juſqu'au Trône élevé vos projets.
Vous voyez qu'en faveur de ma premiere eſtime;
Nommant égarement le plus énorme crime,
Il ne tiendra qu'à vous que de vos attentats
Votre Reine aujourd'hui ne ſe ſouvienne pas.
Pour un ſi grand effort qu'elle offre de ſe faire;
Tout ce qu'elle demande eſt un aveu ſincere,

S'il fait peine à l'orgueil qui vous fit trop oser,
Songez qu'on risque tout à me le refuser ;
Que quand trop de bonté fait agir ma clémence,
Qui l'ose dédaigner doit craindre ma vengeance ;
Que j'ai la foudre en main pour qui monte trop haut ;
Et qu'un mot prononcé vous met sur l'échafaud.

LE COMTE.

Madame, vous pouvez résoudre de ma peine,
Je connois ce que doit un sujet à sa Reine,
Et sçais trop que le Trône où le Ciel vous fait seoir;
Vous donne sur ma vie un absolu pouvoir.
Quoi que d'elle par vous la calomnie ordonne,
Elle m'est odieuse, & je vous l'abandonne.
Dans l'état déplorable où sont réduits mes jours,
Ce sera m'obliger que d'en rompre le cours ;
Mais ma gloire qu'attaque une lâche imposture,
Sans indignation n'en peut souffrir l'injure.
Elle est assez à moi pour me laisser en droit
De voir avec douleur l'affront qu'elle reçoit.
Si de quelque attentat vous avez à vous plaindre ;
Si pour l'état tremblant la suite en est à craindre ;
C'est à voir des flatteurs s'efforcer aujourd'hui,
En me rendant suspect, d'en abattre l'appui.

ELISABETH.

La fierté qui vous fait étaler vos services,
Donne de la vertu d'assez foibles indices ;
Et si vous m'en croyez, vous chercherez en moi
Un moyen plus certain...

LE COMTE.

Madame, je le voi.
Des traîtres, des méchans accoutumés au crime
M'ont par leurs faussetés arraché votre estime ;
Et toute ma vertu contre leur lâcheté
S'offre en vain pour garant de ma fidélité.
Si de la démentir j'avois été capable,
Sans rien craindre de vous, vous m'auriez vu coupable.

C'est au Trône, où peut-être on m'eût laissé monter,
Que je me fusse mis en pouvoir d'éclater.
J'aurois, en m'élevant à ce dégré sublime,
Justifié ma faute en commettant le crime;
Et la ligue qui cherche à me perdre innocent,
N'eût vu mes attentats qu'en les applaudissant.

ELISABETH.

Et n'as-tu pas, perfide, armant la populace,
Essayé, mais en vain, de te mettre en ma place?
Mon Palais investi ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats?
Mais dis-moi, car enfin le courroux qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendresse à ton crime;
Et si par sa noirceur je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir que pour te pardonner.
Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit fait ta Reine
Qui dût à sa ruine intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant de ton cœur.
Suffolc t'avoit charmé; mais si tu peux te plaindre
Qu'apprenant cet amour, j'ai tâché de l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par combien d'honneurs
Mon estime a sur toi répandu mes faveurs;
C'est peu dire qu'estime, & tu l'a pu connoître,
Un sentiment plus fort de mon cœur fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros méprisés,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je refusés?
Leur hymen eût sans doute acquis à mon Empire
Ce comble de puissance où l'on sçait que j'aspire;
Mais quoi qu'il m'assurât, ce qui m'ôtoit à toi
Ne pouvoit rien avoir de sensible pour moi.
Ton cœur dont je tenois la conquête si chere,
Etoit l'unique bien capable de me plaire;
Et si l'orgueil du Trône eût pu me le souffrir,
Je t'eusse offert ma main afin de l'acquérir.

Eſpere, & tâche à vaincre un ſcrupule de gloire
Qui combattant mes vœux, s'oppoſe à ta victoire;
Mérite par tes ſoins que mon cœur adouci
Conſente à n'en plus croire un importun ſouci;
Fais qu'à ma paſſion je m'abandonne entiere;
Que cette Eliſabeth ſi hautaine, ſi fiere,
Elle à qui l'Univers ne ſçauroit reprocher
Qu'on ait vu ſon orgueil jamais ſe relâcher,
Ceſſe enfin, pour te mettre où ſon amour t'appelle,
De croire qu'un ſujet ne ſoit pas digne d'elle.
Quelquefois à céder ma fierté ſe réſout;
Que ſçais-tu ſi le temps n'en viendra pas à bout?
Que ſçais-tu...

LE COMTE.

Non, Madame, & je puis vous le dire;
L'eſtime de ma Reine à mes vœux doit ſuffire;
Si l'amour la portoit à des projets trop bas,
Je trahirois ſa gloire à ne l'empêcher pas.

ELISABETH.

Ah! je vois trop juſqu'où la tienne ſe ravale;
Te Trône te plairoit, mais avec ma rivale;
Quelque appas qu'ait pour toi l'ardeur qui te ſéduit,
Prends-y garde, ta mort en peut être le fruit.

LE COMTE.

En perdant votre appui, je me vois ſans défenſe,
Mais la mort n'a jamais étonné l'innocence;
Et ſi pour contenter quelque ennemi ſecret,
Vous ſouhaitez mon ſang, je l'offre ſans regret.

ELISABETH.

Va, c'en eſt fait, il faut contenter ton envie,
A ton lâche deſtin j'abandonne ta vie,
Et conſens, puiſqu'en vain je tâche à te ſauver,
Que ſans voir... Tremble, ingrat, que je n'oſe achever;
Ma bonté qui toujours s'obſtine à te défendre,
Pour la derniere fois cherche à ſe faire entendre:

Tandis qu'encor pour toi je veux bien l'écouter,
Le pardon s'est offert, tu le peux accepter;
Mais si...

LE COMTE.

J'accepterois un pardon? Moi, Madame!

ELISABETH.

Il blesse, je le vois, la fierté de ton ame;
Mais s'il te fait souffrir, il falloit prendre soin
D'empêcher que jamais tu n'en eusses besoin;
Il falloit, ne suivant que de justes maximes,
Rejetter...

LE COMTE.

Il est vrai, j'ai commis de grands crimes,
Et ce que sur les mers mon bras a fait pour vous,
Me rend digne en effet de tout votre courroux.
Vous le sçavez, Madame, & l'Espagne confuse
Justifie un vainqueur que l'Angleterre accuse.
Ce n'est pas pour vanter mes trop heureux exploits
Qu'à l'éclat qu'ils ont fait j'ose joindre ma voix.
Tout autre pour sa Reine employant son courage,
En même occasion eût eu même avantage;
Mon bonheur a tout fait, je le crois, mais enfin
Ce bonheur eût ailleurs assuré mon destin;
Ailleurs, si l'imposture eût conspiré ma honte,
On n'auroit pas souffert qu'on osât...

ELISABETH.

Hé bien, Comte,
Il faut faire juger dans la rigueur des loix
La récompense due à ces rares exploits.
Si j'ai mal reconnu vos importans services,
Vos Juges n'auront pas les mêmes injustices,
Et vous recevrez d'eux ce qu'auront mérité
Tant de preuves de zele & de fidélité.

SCENE VII.

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE.

Ah! Comte, voulez-vous, en dépit de la Reine,
De vos accusateurs servir l'injuste haine,
Et ne voyez-vous pas que vous êtes perdu,
Si vous souffrez l'arrêt qui peut être rendu ?
Quels Juges avez-vous pour y trouver asyle ?
Ce sont vos ennemis, c'est Raleg, c'est Cecile;
Et pouvez-vous penser qu'en ce péril pressant
Qui cherche votre mort vous déclare innocent ?

LE COMTE.

Quoi, sans m'intéresser pour ma gloire flétrie,
Je me verrai traiter de traître à ma patrie ?
S'il est dans ma conduite une ombre d'attentat,
Votre hymen fit mon crime, il touche peu l'Etat;
Vous sçavez là-dessus quelle est mon innocence,
Et ma gloire avec vous étant en assurance,
Ce que mes ennemis en voudront présumer,
Quoi qu'ose leur fureur, ne sçauroit m'alarmer.
Leur imposture enfin se verra découverte,
Et tout méchans qu'ils sont, s'ils résolvent ma perte,
Assemblés pour l'arrêt qui doit me condamner,
Ils trembleront peut-être avant que le donner.

LA DUCHESSE.

Si l'éclat qu'au Palais mon hymen vous fit faire
Me faisoit craindre seul un arrêt trop sévere,
Je pourrois de ce crime affranchir votre foi,
En déclarant l'amour que vous eûtes pour moi;

Mais des témoins ouis sur ce qu'avec l'Irlande
On veut que vous ayiez...

LE COMTE.

La faute n'est pas grande ;
Et pourvu que nos feux à la Reine cachés
Laissent à mes jours seuls mes malheurs attachés....

LA DUCHESSE.

Quoi, vous craignez l'éclat de nos flammes secrettes ?
Ce péril vous étonne, & c'est vous qui le faites ?
La Reine qui se rend sans rien examiner,
Si vous y consentez, vous veut tout pardonner.
C'est vous, qui refusant...

LE COMTE.

N'en parlons plus, Madame :
Qui reçoit un pardon, souffre un soupçon infame ;
Et j'ai le cœur trop haut pour pouvoir m'abaisser
A l'indigne priere où l'on me veut forcer.

LA DUCHESSE.

Ah ! si de quelque espoir je puis flatter ma peine,
Je vois bien qu'il le faut mettre tout en la Reine.
Par de nouveaux efforts je veux encor pour vous
Tâcher, malgré vous-même, à vaincre son courroux.
Mais si je n'obtiens rien, songez que votre vie
Depuis long-temps en butte aux fureurs de l'envie,
Me coûte assez déjà pour ne mériter pas
Que cherchant à mourir vous causiez mon trépas,
C'est vous en dire trop. Adieu, Comte.

LE COMTE.

Ah, Madame !
Après que vous avez désespéré ma flamme,
Par quel soin de mes jours... Quoi, me quitter ainsi ?

SCENE VIII.

LE COMTE, CROMMER, SUITE.

CROMMER.

C'Eſt avec déplaiſir que je parois ici ;
Mais un ordre cruel, dont tout mon cœur ſoupire.

LE COMTE.

Quelque fâcheux qu'il ſoit, vous pouvez me le dire.

CROMMER.

J'ai charge...

LE COMTE.

Hé bien, de quoi ? Parlez ſans héſiter.

CROMMER.

De prendre votre épée, & de vous arrêter.

LE COMTE.

Mon épée ?

CROMMER.

A cet ordre il faut que j'obéiſſe.

LE COMTE.

Mon épée ? Et l'outrage eſt joint à l'injuſtice ?

CROMMER.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous vous étonnez ;
J'obéis à regret, mais je le dois.

LE COMTE *lui donnant ſon épée.*

Prenez.
Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.
Marchons ; quelque douleur que j'en puiſſe ſentir ;
La Reine veut ſe perdre, il faut y conſentir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, CECILE, TILNEY.

ELISABETH.

Le Comte est condamné ?

CECILE.

C'est à regret, Madame,
Qu'on voit son nom terni par un arrêt infame.
Ses Juges l'en ont plaint ; mais tous l'ont à la fois
Connu si criminel, qu'ils n'ont eu qu'une voix.
Comme pour affoiblir toutes nos procédures
Ses reproches d'abord m'ont accablé d'injures,
Ravi, s'il se pouvoit, de le favoriser,
J'ai de son jugement voulu me récuser.
La Loi le défendoit, & c'est malgré moi-même
Que j'ai dit mon avis dans le Conseil suprême,
Qui confus des noirceurs de son lâche attentat,
A cru devoir sa tête au repos de l'Etat.

ELISABETH.

Ainsi sa perfidie a paru manifeste ?

CECILE.

Le coup pour vous, Madame, alloit être funeste ;
Du Comte de Tiron, de l'Irlandois suivi,
Il en vouloit au Trône, & vous l'auroit ravi.

ELISABETH.

Ah ! Je l'ai trop connu, lors que la populace
Seconda contre moi son insolente audace,
A m'ôter la Couronne il croyoit l'engager.
Quelle excuse à ce crime, & par où s'en purger ?
Qu'a-t-il répondu ?

CECILE.

Lui? Qu'il n'avoit rien à dire,
Que pour toute défense il nous devoit suffire
De voir ses grands exploits pour lui s'intéresser,
Et que sur ses témoins on pouvoit prononcer.

ELISABETH.

Quel orgueil! quoi, tout prêt à voir lancer la foudre,
Au moindre repentir il ne peut se résoudre?
Soumis à ma vengeance il brave mon pouvoir?
Il ose...

CECILE.

Sa fierté ne se peut concevoir.
On eût dit, à le voir plein de sa propre estime,
Que ses Juges étoient coupables de son crime,
Et qu'ils craignoient de lui dans ce pas hasardeux
Ce qu'il avoit l'orgueil de ne pas craindre d'eux.

ELISABETH.

Cependant il faudra que cet orgueil s'abaisse;
Il voit, il voit l'état où son crime le laisse.
Le plus ferme s'ébranle après l'arrêt donné.

CECILE.

Un coup si rigoureux ne l'a point étonné.
Comme alors on conserve une inutile audace,
J'ai voulu le réduire à vous demander grace.
Que ne m'a-t-il point dit? J'en rougis, & me tais.

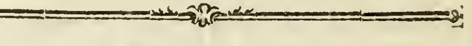
ELISABETH.

Ah! quoiqu'il la demande, il ne l'aura jamais.
De moi tantôt sans peine il l'auroit obtenue,
J'étois encor pour lui de bonté prévenue;
Je voyois à regret qu'il voulût me forcer
A souhaiter l'arrêt qu'on vient de prononcer;
Mon bras lent à punir suspendoit la tempête;
Il me pousse à l'éclat, il payera de sa tête.
Donnez bien ordre à tout; pour empêcher sa mort,
Le peuple qui la craint peut faire quelque effort;

Il s'en eſt fait aimer, prévenez ces alarmes ;
Dans les lieux les moins sûrs faites prendre les armes.
N'oubliez rien, allez.

CECILE.

Vous connoiſſez ma foi,
Je réponds des mutins ; repoſez-vous ſur moi.



SCENE II.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

ENfin, perfide, enfin ta perte eſt réſolue ;
C'en eſt fait, malgré-moi, toi-même l'as conclue :
De ma lâche pitié tu craignois les effets,
Plus de grace, tes vœux vont être ſatisfaits.
Ma tendreſſe emportoit une indigne victoire,
Je l'étouffe, il eſt temps d'avoir ſoin de ma gloire ;
Il eſt temps que mon cœur juſtement irrité
Inſtruiſe l'univers de toute ma fierté.
Quoi, de ce cœur ſéduit appuyant l'injuſtice,
De tes noirs attentats tu l'auras fait complice,
J'en ſçaurai le coup prêt d'éclater, le verrai,
Tu m'auras dédaignée, & je le ſouffrirai ?
Non, puiſqu'en moi toujours l'amante te fit peine ;
Tu le veux, pour te plaire il faut paroître Reine,
Et reprendre l'orgueil que j'oſois oublier,
Pour permettre à l'amour de te juſtifier.

TILNEY.

A croire cet orgueil peut-être un peu trop prompte ;
Vous avez conſenti qu'on ait jugé le Comte :
On vient de prononcer l'arrêt de ſon trépas,
Chacun tremble pour lui, mais il ne mourra pas.

ELISABETH.

Il ne mourra pas, lui ? non, crois-moi, tu t'abuſes,
Tu ſçais ſon attentat ; eſt-ce que tu l'excuſes,
Et que de ſon arrêt blâmant l'indignité,
Tu crois qu'il ſoit injuſte ou trop précipité ?
Penſes-tu, quand l'ingrat contre moi ſe déclare,
Qu'il n'ait pas mérité la mort qu'on lui prépare,
Et que je venge trop, en le laiſſant périr,
Ce que par ſes dédains l'amour m'a fait ſouffrir ?

TILNEY.

Que cet arrêt ſoit juſte ou donné par l'envie,
Vous l'aimez : cet amour lui ſauvera la vie ;
Il tient vos jours aux ſiens ſi fortement unis,
Que par le même coup on les verroit finis.
Votre aveugle colere en vain vous le déguiſe,
Vous pleureriez la mort que vous auriez permiſe ;
Et le ſanglant éclat qui ſuivroit ce courroux,
Vengeroit vos malheurs moins ſur lui que ſur vous.

ELISABETH.

Ah ! cruelle ! pourquoi fais-tu trembler ma haine ?
Eſt-ce une paſſion indigne d'une Reine ?
Et l'amour qui me veut empêcher de régner,
Ne ſe laſſe-t-il point de ſe voir dédaigner ;
Que me ſert qu'au dehors redoutable ennemie,
Je rende par la paix ma puiſſance affermie,
Si mon cœur au-dedans triſtement déchiré,
Ne peut jouir du calme où j'ai tant aſpiré ?
Mon bonheur ſemble avoir enchaîné la victoire,
J'ai triomphé par-tout, tout parle de ma gloire ;
Et d'un ſujet ingrat ma preſſante bonté
Ne peut, même en priant, réduire la fierté.
Par ſon fatal arrêt plus que lui condamnée,
A quoi te réſous-tu, Princeſſe infortunée ?
Laiſſeras-tu périr ſans pitié, ſans ſecours,
Le ſoutien de ta gloire & l'appui de tes jours ?

TILNEY.

Ne pouvez-vous pas tout ? Vous pleurez !

ELISABETH.

Oui, je pleure;
Et ſens bien que s'il meurt, il faudra que je meure.
O vous, Rois, que pour lui ma flamme a négligés,
Jettez les yeux ſur moi, vous êtes bien vengés;
Une Reine intrépide au milieu des alarmes,
Tremblante pour l'amour, oſe verſer des larmes.
Encor s'il étoit sûr que ces pleurs répandus,
En me faiſant rougir, ne fuſſent pas perdus,
Que le lâche preſſé du vif remords que donne...
Qu'en penſes-tu ? dis-moi, le plus hardi s'étonne?
L'image de la mort dont l'appareil eſt prêt,
Fait croire tout permis pour en changer l'arrêt.
Réduit à voir ſa tête expier ſon offenſe,
Doutes-tu qu'il ne veuille implorer ma clémence;
Que sûr que mes bontés paſſent ſes attentats...

TILNEY.

Il doit y recourir; mais s'il ne le fait pas?
Ce Comte eſt fier, Madame.

ELISABETH.

Ah! tu me déſeſperes:
Quoi qu'oſent contre moi ſes projets téméraires,
Dût l'Etat par ma chûte en être renverſé,
Qu'il fléchiſſe, il ſuffit, j'oublierai le paſſé.
Mais quand toute attachée à retenir la foudre,
Je frémis de le perdre, & tremble à m'y réſoudre;
Si me bravant toujours, il oſe m'y forcer,
Moi Reine, lui ſujet, puis-je m'en diſpenſer?
Sauvons-le malgré lui: parle, & fais qu'il te croie:
Vois-le, mais cache lui que c'eſt moi qui t'envoie;
Et ménageant ma gloire en t'expliquant pour moi,
Peins-lui mon cœur ſenſible à ce que je lui doi:
Fais-lui voir qu'à regret j'abandonne ſa tête,
Qu'au plus foible remords ſa grace eſt toute prête;
Et ſi pour l'ébranler il faut aller plus loin,
Du ſoin de mon amour fais ton unique ſoin;

Laiſſe, laiſſe ma gloire, & dis-lui que je l'aime,
Tout coupable qu'il eſt, cent fois plus que moi-même,
Qu'il n'a, s'il veut finir mes déplorables jours,
Qu'à ſouffrir que des ſiens on arrête le cours.
Preſſe, prie, offre tout pour fléchir ſon courage;
Enfin ſi pour ta Reine un vrai zele t'engage,
Par crainte, par amour, par pitié de mon ſort,
Obtiens qu'il ſe pardonne & s'arrache à la mort;
L'empêchant de périr tu m'auras bien ſervie.
Je ne te dis plus rien, il y va de ma vie,
Ne perds point de temps, cours, & me laiſſe écouter
Ce que pour ſa défenſe un ami vient tenter.

SCENE III.

ELISABETH, LE COMTE DE SALSBURY.

SALSBURY.

MAdame, pardonnez à ma douleur extrême,
Si paroiſſant ici pour un autre moi-même,
Tremblant, ſaiſi d'effroi, pour vous, pour vos Etats,
J'oſe vous conjurer de ne vous perdre pas.
Je n'examine point quel peut être le crime;
Mais ſi l'arrêt donné vous ſemble légitime,
Vous le paroîtra-t-il, quand vous daignerez voir
Par un funeſte coup quelle tête il fait cheoir?
C'eſt ce fameux héros dont cent fois la victoire
Par les plus grands exploits a conſacré la gloire;
Dont par-tout le deſtin fut ſi noble & ſi beau,
Qu'on livre entre les mains d'un infame bourreau.
Après qu'à ſa valeur que chacun idolâtre,
L'univers avec pompe a ſervi de théatre,

Pourrez-vous consentir qu'un échafaud dressé
Montre à tous de quel prix il est récompensé?
Quand je viens vous marquer son mérite & sa peine,
Ce n'est point seulement l'amitié qui m'amene,
C'est l'Etat désolé, c'est votre Cour en pleurs,
Qui perdant son appui tremble de ses malheurs.
Je sçais qu'en sa conduite il eut quelque imprudence;
Mais le crime toujours ne suit pas l'apparence;
Et dans le rang illustre où ses vertus l'ont mis,
Estimé de sa Reine, il a des ennemis.
Pour lui, pour vous, pour nous, craignez les artifices
De ceux qui de sa mort se rendent les complices;
Songez que la clémence a toujours eu ses droits,
Et qu'elle est la vertu la plus digne des Rois.

ELISABETH.

Comte de Salsbury, j'estime votre zele,
J'aime à vous voir ami généreux & fidele;
Et loue en vous l'ardeur que ce noble intérêt
Vous donne à murmurer d'un équitable arrêt.
J'en sens ainsi que vous une douleur extrême,
Mais je dois à l'Etat encor plus qu'à moi-même.
Si j'ai laissé du Comte éclaircir le forfait,
C'est lui qui m'a forcée à tout ce que j'ai fait.
Prête à tout oublier, s'il m'avouoit son crime,
On le sçait, j'ai voulu lui rendre mon estime;
Ma bonté n'a servi qu'à redoubler l'orgueil
Qui des ambitieux est l'ordinaire écueil:
Des soins qu'il m'a vu prendre à détourner l'orage,
Quoique sûr d'y périr, il s'est fait un outrage.
Si sa tête me fait raison de sa fierté,
C'est sa faute, il aura ce qu'il a mérité.

SALSBURY.

Il mérite sans doute une honteuse peine,
Quand sa fierté combat les bontés de sa Reine.
Si quelque chose en lui vous peut, vous doit blesser,
C'est l'orgueil de ce cœur qu'il ne peut abaisser,

Cet orgueil qu'il veut croire au péril de ſa vie ;
Mais pour être trop fier, vous a-t-il moins ſervie ?
Vous a-t-il moins montré dans cent & cent combats
Que pour vous il n'eſt rien d'impoſſible à ſon bras ?
Par ſon ſang prodigué, par l'éclat de ſa gloire,
Daignez, s'il vous en reſte encor quelque mémoire,
Accorder au malheur qui l'accable aujourd'hui,
Le pardon qu'à genoux je demande pour lui.
Songez que ſi jamais il vous fut néceſſaire,
Ce qu'il a déjà fait, il peut encor le faire,
Et que nos ennemis tremblans, déſeſpérés
N'ont jamais mieux vaincu que quand vous le perdrez.

ELISABETH.

Je le perds à regret, mais enfin je ſuis Reine,
Il eſt ſujet, coupable, & digne de ſa peine ;
L'arrêt eſt prononcé, Comte, & tout l'Univers
Va ſur lui, va ſur moi tenir les yeux ouverts.
Quand ſa ſeule fierté dont vous blâmez l'audace,
M'auroit fait ſouhaiter qu'il m'eût demandé grace,
Si par-là de la mort il a pu s'affranchir,
Dédaignant de le faire, eſt-ce à moi de fléchir ?
Eſt-ce à moi d'endurer qu'un ſujet téméraire
A d'impuiſſans éclats réduiſe ma colere,
Et qu'il puiſſe, à ma honte, apprendre à l'avenir
Que j'ai connu ſon crime & n'oſai le punir ?

SALSBURY.

On parle de révolte & de ligues ſecretes ;
Mais, Madame, on ſe ſert de lettres contrefaites ;
Les témoins par Cécile ouis, examinés,
Sont témoins que peut-être on aura ſubornés ;
Le Comte les récuſe & quand je le ſoupçonne....

ELISABETH.

Le Comte eſt condamné ; ſi ſon arrêt l'étonne,
S'il a pour l'affoiblir quelque choſe à tenter,
Qu'il rentre en ſon devoir, on pourra l'écouter.
Allez, mon juſte orgueil que ſon audace irrite
Peut faire grace encor, faites qu'il la mérite.

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Venez, venez, Ducheſſe, & plaignez mes ennuis,
Je cherche à pardonner, je le veux, je le puis;
Et je tremble toujours qu'un obſtiné coupable,
Lui-même contre moi ne ſoit inexorable.
Ciel, qui me fis un cœur & ſi noble & ſi grand,
Ne le devois-tu pas former indifférent ?
Falloit-il qu'un ingrat, auſſi fier que ſa Reine,
Me donnant tant d'amour, fût digne de ma haine!
Ou ſi tu réſolvois de m'en laiſſer trahir,
Pourquoi ne m'as-tu pas permis de le haïr ?
Si ce funeſte arrêt n'ébranle point le Comte,
Je ne puis éviter ou ma perte ou ma honte,
Je péris par ſa mort; & le voulant ſauver,
Le lâche impunément aura ſçu me braver.
Que je ſuis malheureuſe!

LA DUCHESSE.

On eſt ſans doute à plaindre,
Quand on hait la rigueur, & qu'on s'y voit contraindre;
Mais ſi le Comte oſoit, tout condamné qu'il eſt,
Plutôt que ſon pardon accepter ſon arrêt,
Au moins de ſes deſſeins, ſans le dernier ſupplice,
La priſon vous pourroit...

ELISABETH.

Non, je veux qu'il fléchiſſe,
Il y va de ma gloire, il faut qu'il cede.

LA DUCHESSE.

Hélas !
Je crains qu'à vos bontés il ne se rende pas,
Que voulant abaisser ce courage invincible,
Vos efforts...

ELISABETH.

Ah ! j'en sçais un moyen infaillible ;
Rien n'égale en horreur ce que j'en souffrirai ;
C'est le plus grand des maux, peut-être j'en mourrai.
Mais si toujours d'orgueil son audace est suivie,
Il faudra le sauver aux dépens de ma vie ;
M'y voilà résolue. O vœux mal exaucés !
O mon cœur, est-ce ainsi que vous me trahissez ?

LA DUCHESSE.

Votre pouvoir est grand, mais je connois le Comte,
Il voudra....

ELISABETH.

Je ne puis le vaincre qu'à ma honte,
Je le sçais ; mais enfin je vaincrai sans effort,
Et vous allez vous-même en demeurer d'accord.
Il adore Suffolc, c'est elle qui l'engage
A lui faire raison d'un exil qui l'outrage.
Quoi que coûte à mon cœur ce funeste dessein,
Je veux, je souffrirai qu'il lui donne la main ;
Et l'ingrat qui m'oppose une fierté rebelle,
Sûr enfin d'être heureux, voudra vivre pour elle.

LA DUCHESSE.

Si par-là seulement vous croyez le toucher,
Apprenez un secret qu'il ne faut plus cacher.
De l'amour de Suffolc vainement alarmée,
Vous la punîtes trop, il ne l'a point aimée ;
C'est moi seule, ce sont mes criminels appas,
Qui surprirent son cœur que je n'attaquois pas.
Par devoir, par respect, j'eus beau vouloir éteindre
Un feu dont vous deviez avoir tant à vous plaindre :
Confuse de ses vœux, j'eus beau lui résister,
Comme l'amour se flatte, il voulut se flatter ;

Il crut que la pitié pourroit tout ſur votre ame,
Que le temps vous rendroit favorable à ſa flamme;
Et quoiqu'enfin pour lui Suffolc fût ſans appas,
Il feignit de l'aimer pour ne m'expoſer pas.
Son exil étonna ſon amour téméraire;
Mais ſi mon intérêt le força de ſe taire,
Son cœur dont la contrainte irritoit les deſirs,
Ne m'en donna pas moins ſes plus ardens ſoupirs.
Par moi qui l'uſurpai vous en fûtes bannie:
Je vous nuiſis, Madame, & je m'en ſuis punie.
Pour vous rendre les vœux que j'oſois détourner,
On demanda ma main, je la voulus donner;
Eloigné de la Cour, il ſçut cette nouvelle,
Il revient furieux, rend le peuple rebelle,
S'en fait ſuivre au Palais dans le moment fatal
Que l'hymen me livroit au pouvoir d'un rival;
Il venoit l'empêcher, & c'eſt ce qu'il vous cache.
Voilà par où le crime à ſa gloire s'attache;
On traite de révolte un fier emportement,
Pardonnable peut-être aux ennuis d'un amant.
S'il ſemble un attentat, s'il en a l'apparence,
L'aveu que je vous fais prouve ſon innocence.
Enfin, Madame, enfin, par tout ce qui jamais
Put ſurprendre, toucher, enflammer vos ſouhaits;
Par les plus tendres vœux dont vous fûtes capable,
Par lui-même, pour vous l'objet le plus aimable,
Sur des témoins ſuſpects qui n'ont pu l'étonner,
Ses Juges à la mort l'ont oſé condamner.
Accordez-moi ſes jours pour prix du ſacrifice
Qui m'arrachant à lui vous a rendu juſtice;
Mon cœur en ſouffre aſſez pour mériter de vous
Contre un ſi cher coupable un peu moins de courroux.

ELISABETH.

Ai-je bien entendu? Le perfide vous aime,
Me dédaigne, me brave, & contraire à moi-même;

Je vous aſſurerois en l'oſant ſecourir,
La douceur d'être aimée, & de me voir ſouffrir?
Non, il faut qu'il périſſe, & que je ſois vengée,
Je dois ce coup funeſte à ma flamme outragée,
Il a trop mérité l'arrêt qui le punit,
Innocent ou coupable, il vous aime, il ſuffit.
S'il n'a point de vrai crime, ainſi qu'on le veut croire,
Sur le crime apparent je ſauverai ma gloire;
Et la raiſon d'Etat, en le privant du jour,
Servira de prétexte à la raiſon d'amour.

LA DUCHESSE.

Juſte Ciel! vous pourriez vous immoler ſa vie!
Je ne me repens point de vous avoir ſervie;
Mais, hélas! qu'ai-je pu faire plus contre moi,
Pour le rendre à ſa Reine & rejetter ſa foi?
Tout parloit, m'aſſuroit de ſon amour extrême;
Pour mieux me l'arracher, qu'auriez-vous fait vous-même?

ELISABETH.

Moins que vous; pour lui ſeul, quoi qu'il fût arrivé,
Toujours tout mon amour ſe ſeroit conſervé.
En vain de moi tout autre eût eu l'ame charmée,
Point d'hymen; mais enfin je ne ſuis point aimée,
Mon cœur de ſes dédains ne peut venir à bout;
Et dans ce déſeſpoir, qui peut tout, oſe tout.

LA DUCHESSE.

Ah! faites-lui paroître un cœur plus magnanime,
Ma ſévere vertu lui doit-elle être un crime?
Et l'aide qu'à vos feux j'ai cru devoir offrir,
Vous le fait-elle voir plus digne de périr?

ELISABETH.

J'ai tort, je le confeſſe, & quoi que je m'emporte;
Je ſens que ma tendreſſe eſt toujours la plus forte.
Ciel, qui me réſervez à des malheurs ſans fin,
Il ne manquoit donc plus à mon cruel deſtin,

Que de ne ſouffrir pas dans cette ardeur fatale
Que je fuſſe en pouvoir de haïr ma rivale!
Ah, que de la vertu les charmes ſont puiſſans!
Ducheſſe, c'en eſt fait, qu'il vive, j'y conſens.
Par un même intérêt vous craignez & je tremble,
Pour lui, contre lui-même uniſſons-nous enſemble;
Tirons-le du péril qui ne peut l'alarmer,
Toutes deux pour le voir, toutes deux pour l'aimer;
Un prix bien inégal nous en payera la peine.
Vous aurez tout ſon cœur, je n'aurai que ſa haine;
Mais n'importe, il vivra; ſon crime eſt pardonné,
Je m'oppoſe à ſa mort; mais l'arrêt eſt donné,
L'Angleterre le ſçait, la Terre toute entiere
D'une juſte ſurpriſe en fera la matiere;
Ma gloire dont toujours il s'eſt rendu l'appui
Veut qu'il demande grace, obtenez-le de lui.
Vous avez ſur ſon cœur une entiere puiſſance,
Allez, pour le ſoumettre uſez de violence,
Sauvez-le, ſauvez-moi, dans le trouble où je ſuis
M'en repoſer ſur vous eſt tout ce que je puis.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'ESSEX, TILNEY.

LE COMTE.

Je dois beaucoup ſans doute au ſouci qui t'amene ;
Mais enfin tu pouvois t'épargner cette peine.
Si l'arrêt qui me perd te ſemble à redouter,
J'aime mieux le ſouffrir que de le mériter.

TILNEY.

De cette fermeté ſouffrez que je vous blâme.
Quoique la mort jamais n'ébranle une grande ame,
Quand il nous la faut voir, par des arrêts ſanglans,
Dans ſon triſte appareil approcher à pas lents....

LE COMTE.

Je ne le cele point, je croyois que la Reine
A me ſacrifier dût avoir quelque peine.
Entrant dans le Palais, ſans peur d'être arrêté,
J'en faiſois pour ma vie un lieu de ſûreté.
Non qu'enfin, ſi mon ſang a tant de quoi lui plaire,
Je voie avec regret qu'on l'oſe ſatisfaire ;
Mais pour verſer ce ſang tant de fois répandu,
Peut-être un échafaud ne m'étoit-il pas dû.
Pour elle il fut le prix de plus d'une victoire ;
Elle veut l'oublier, j'ai regret à ſa gloire,
J'ai regret qu'aveuglée elle attire ſur ſoi
La honte qu'elle croit faire tomber ſur moi.
Le Ciel m'en eſt témoin, jamais ſujet fidele
N'eut pour ſa Souveraine un cœur ſi plein de zele.

Je l'ai fait éclater en cent & cent combats ;
On aura beau le taire, ils ne le tairont pas.
Si j'ai fait mon devoir quand je l'ai bien servie,
Du moins je méritois qu'elle eût soin de ma vie.
Pour la voir contre moi si fierement s'armer,
Le crime n'est pas grand de n'avoir pu l'aimer.
Le penchant fut toujours un mal inévitable ;
S'il entraîne le cœur, le sort en est coupable ;
Et tout autre oubliant un si léger chagrin,
Ne m'auroit pas puni des fautes du destin.

TILNEY.

Vos froideurs, je l'avoue ont irrité la Reine ;
Mais daignez l'adoucir, & sa colere est vaine.
Pour trop croire un orgueil dont l'éclat lui déplaît,
C'est vous-même, c'est vous qui donnez votre arrêt.
Par vous, dit-on, l'Irlande à l'attentat s'anime :
Que le crime soit faux, il est connu pour crime ;
Et quand pour vous sauver elle vous tend les bras,
Sa gloire veut au moins que vous fassiez un pas,
Que vous...

LE COMTE.

Ah ! s'il est vrai qu'elle songe à sa gloire,
Pour garantir son nom d'une tache trop noire,
Il est d'autres moyens où l'équité consent,
Que de se relâcher à perdre un innocent,
On n'ose m'accuser ; que sa colere accable
Des témoins subornés qui me rendent coupable ;
Cécile les entend, & les a suscités ;
Raleg leur a fourni toutes leurs faussetés ;
Que Raleg, que Cécile, & ceux qui leur ressemblent,
Ces infames sous qui tous les gens de bien tremblent,
Par la main d'un bourreau, comme ils l'ont mérité,
Lavent dans leur vil sang leur infidélité.
Alors en répandant ce sang vraiment coupable,
La Reine aura fait rendre un arrêt équitable ;

Alors

Alors de ſa rigueur le foudroyant éclat,
Affermiſſant ſa gloire, aura ſauvé l'Etat;
Mais ſur moi, qui maintiens la grandeur ſouveraine,
Du crime des méchans faire tomber la peine,
Souffrir que contre moi des écrits contrefaits. . .
Non, la poſtérité ne le croira jamais:
Jamais on ne pourra ſe mettre en la penſée
Que de ce qu'on me doit la mémoire effacée
Ait laiſſé l'impoſture en pouvoir d'accabler. . .
Mais la Reine le voit, & le voit ſans trembler;
Le péril de l'Etat n'a rien qui l'inquiete,
Je dois être content, puiſqu'elle eſt ſatisfaite,
Et ne point m'ébranler d'un indigne trépas
Qui lui coûte ſa gloire, & ne l'étonne pas.

TILNEY.

Et ne l'étonne pas! Elle s'en déſeſpere,
Blâme votre rigueur, condamne ſa colere,
Pour rendre à ſon eſprit le calme qu'elle attend,
Un mot à prononcer vous coûteroit-il tant?

LE COMTE.

Je crois que de ma mort le coup lui ſera rude,
Qu'elle s'accuſera d'un peu d'ingratitude.
Je n'ai pas, on le ſçait, mérité mes malheurs;
Mais le temps adoucit les plus vives douleurs.
De ſes triſtes remords ſi ma perte eſt ſuivie,
Elle ſouffriroit plus à me laiſſer la vie.
Foible à vaincre ce cœur qui lui devient ſuſpect,
Je ne pourrois pour elle avoir que du reſpect;
Tout rempli de l'objet qui s'en eſt rendu maître,
Si je ſuis criminel, je voudrois toujours l'être;
Et ſans doute il eſt mieux qu'en me privant du jour,
Sa haine, quoiqu'injuſte, éteigne ſon amour.

TILNEY.

Quoi! je n'obtiendrai rien?

LE COMTE.

Tu redoubles ma peine ;
C'eſt aſſez.

TILNEY.

Mais enfin que dirai-je à la Reine ?

LE COMTE.

Qu'on vient de m'avertir que l'échafaud eſt prêt,
Qu'on doit dans un moment exécuter l'arrêt,
Et qu'innocent d'ailleurs, je tiens cette mort chere
Qui me fera bientôt ceſſer de lui déplaire.

TILNEY.

Je vais la retrouver ; mais encore une fois,
Par ce que vous devez...

LE COMTE.

Je ſçais ce que je dois.
Adieu. Puiſque ma gloire à ton zele s'oppoſe,
De mes derniers momens ſouffre que je diſpoſe ;
Il m'en reſte aſſez peu pour me laiſſer au moins
La triſte liberté d'en jouir ſans témoins.

SCENE II.

LE COMTE *ſeul.*

O Fortune, ô grandeur, dont l'amorce flatteuſe
Surprend, touche, éblouit une ame ambitieuſe,
De tant d'honneurs reçus c'eſt donc là tout le fruit ?
Un long temps les amaſſe, un moment les détruit ;
Tout ce que le deſtin le plus digne d'envie
Peut attacher de gloire à la plus belle vie,
J'ai pu me le promettre, & pour le mériter,
Il n'eſt projet ſi haut qu'on ne m'ait vu tenter ;
Cependant aujourd'hui, ſe peut-il qu'on le croie ?
C'eſt ſur un échafaud que la Reine m'envoie :
C'eſt là qu'aux yeux de tous m'imputant des forfaits...

SCENE III.

LE COMTE D'ESSEX, SALSBURY.

LE COMTE.

Hé bien, de ma faveur vous voyez les effets.
Ce fier Comte d'Essex dont la haute fortune
Attiroit de flatteurs une foule importune,
Qui vit de son bonheur tout l'univers jaloux,
Abattu, condamné, le reconnoissez-vous ?
Des lâches, des méchans, victime infortunée,
J'ai bien en un moment changé de destinée !
Tout passe ; & qui m'eût dit, après ce qu'on m'a vu,
Que je l'eusse éprouvé, je ne l'aurois pas cru.

SALSBURY.

Quoique vous éprouviez que tout change, tout passe,
Rien ne change pour vous, si vous vous faites grace.
Je viens de voir la Reine, & ce qu'elle m'a dit,
Montre assez que pour vous l'amour toujours agit ;
Votre seule fierté qu'elle voudroit abattre,
S'oppose à ses bontés, s'obstine à les combattre.
Contraignez-vous ; un mot qui marque un cœur soumis,
Vous va mettre au-dessus de tous vos ennemis.

LE COMTE.

Quoi ! quand leur imposture indignement m'accable,
Pour les justifier je me rendrai coupable ;
Et par mon lâche aveu, l'univers étonné
Apprendra qu'ils m'auront justement condamné !

SALSBURY.

En lui parlant pour vous, j'ai peint votre innocence;
Mais enfin elle cherche un aide à sa clémence.
C'est votre Reine, & quand pour fléchir son courroux
Elle ne veut qu'un mot, le refuserez-vous?

LE COMTE.

Oui, puisqu'enfin ce mot rendroit ma honte extrême.
J'ai vécu glorieux, & je mourrai de même,
Toujours inébranlable, & dédaignant toujours
De mériter l'arrêt qui va finir mes jours.

SALSBURY.

Vous mourrez glorieux! Ah Ciel! pouvez-vous croire
Que sur un échafaud vous sauviez votre gloire?
Qu'il ne soit pas honteux à qui s'est vu si haut...

LE COMTE.

Le crime fait la honte, & non pas l'échafaud;
Ou si dans mon arrêt quelqu'infamie éclate,
Elle est, lorsque je meurs, pour une Reine ingrate;
Qui voulant oublier cent preuves de ma foi,
Ne mérita jamais un sujet tel que moi.
Mais la mort m'étant plus à souhaiter qu'à craindre;
Sa rigueur me fait grace, & j'ai tort de m'en plaindre.
Après avoir perdu ce que j'aimois le mieux,
Confus, désespéré, le jour m'est odieux.
A quoi me serviroit cette vie importune,
Qu'à m'en faire toujours mieux sentir l'infortune?
Pour la seule Duchesse il m'auroit été doux
De passer... Mais, hélas! un autre est son époux:
Un autre dont l'amour moins tendre, moins fidele...
Mais elle doit sçavoir mon malheur, qu'en dit-elle?
Me flattai-je en croyant qu'un reste d'amitié
Lui fera de mon sort prendre quelque pitié?

Privé de ſon amour pour moi ſi plein de charmes,
Je voudrois bien du moins avoir part à ſes larmes.
Cette auſtere vertu qui ſoutient ſon devoir,
Semble à mes triſtes vœux en défendre l'eſpoir :
Cependant contre moi quoi qu'elle oſe entreprendre,
Je les paie aſſez cher pour y pouvoir prétendre ;
Et l'on peut, ſans ſe faire un trop honteux effort,
Pleurer un malheureux dont on cauſe la mort.

SALSBURY.

Quoi ! ce parfait amour, cette pure tendreſſe,
Qui vous fit ſi long-temps vivre pour la Ducheſſe,
Quand vous pouvez prévoir ce qu'elle en doit ſouffrir,
Ne vous arrache point ce deſſein de mourir ?
Pour vous avoir aimé, voyez ce que lui coûte
Le cruel ſacrifice...

LE COMTE.

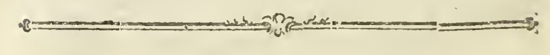
Elle m'aima ſans doute ;
Et ſans la Reine, hélas ! j'ai lieu de préſumer
Qu'elle eût fait à jamais ſon bonheur de m'aimer.
Tout ce qu'un bel objet d'un cœur vraiment fidele
Peut attendre d'amour, je le ſentis pour elle ;
Et peut-être mes ſoins, ma conſtance, ma foi,
Méritoient les ſoupirs qu'elle a perdus pour moi ;
Nulle félicité n'eût égalé la nôtre,
Le Ciel y met obſtacle, elle vit pour un autre,
Un autre a tout le bien que je crus acquérir,
L'hymen le rend heureux, c'eſt à moi de mourir.

SALSBURY.

Ah ! Si pour ſatisfaire à cette injuſte envie,
Il vous doit être doux d'abandonner la vie,
Perdez-la, mais au moins que ce ſoit en héros ;
Allez de votre ſang faire rougir les flots,
Allez dans les combats où l'honneur vous appelle,
Cherchez, ſuivez la gloire, & périſſez pour elle.
C'eſt là qu'à vos pareils il eſt beau d'affronter
Ce qu'ailleurs le plus ferme a lieu de redouter.

LE COMTE.

Quand contre un monde entier armé pour ma défaite,
J'irois ſeul défier la mort que je ſouhaite,
Vers elle j'aurois beau m'avancer ſans effroi,
Je ſuis ſi malheureux qu'elle fuiroit de moi.
Puiſqu'ici sûrement elle m'offre ſon aide,
Pourquoi de mes malheurs différer le remede ?
Pourquoi lâche & timide, arrêtant le courroux...

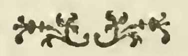


SCENE IV.

SALSBURY, LE COMTE D'ESSEX, LA DUCHESSE, *Suite de la Ducheſſe.*

SALSBURY.

VEnez, venez, Madame, on a beſoin de vous.
Le Comte veut périr; raiſon, juſtice, gloire,
Amitié, rien ne peut l'obliger à me croire.
Contre ſon déſeſpoir ſi vous vous déclarez,
Il cédera ſans doute & vous triompherez.
Déſarmez ſa fierté, la victoire eſt facile;
Accablé d'un arrêt qu'il peut rendre inutile,
Jé vous laiſſe avec lui prendre ſoin de ſes jours,
Et cours voir s'il n'eſt point ailleurs d'autre ſecours.



SCENE V.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, *Suite de la Ducheſſe.*

LE COMTE.

Quelle gloire, Madame, & combien doit l'envie
Se plaindre du bonheur des reſtes de ma vie,
Puiſqu'avant que je meure on me ſouffre en ce lieu
La douceur de vous voir & de vous dire adieu!
Le deſtin qui m'abat n'eût oſé me pourſuivre,
Si le Ciel m'eût pour vous rendu digne de vivre.
Ce malheur me fait ſeul mériter le trépas,
Il en donne l'arrêt, je n'en murmure pas,
Je cours l'exécuter, quelque dur qu'il puiſſe être,
Trop content ſi ma mort vous fait aſſez connoître
Que juſques à ce jour jamais cœur enflammé
N'avoit, en ſe donnant, ſi fortement aimé.

LA DUCHESSE.

Si cet amour fut tel que je l'ai voulu croire,
Je le connoîtrai mieux, quand tout à votre gloire,
Dérobant votre tête à vos perſécuteurs,
Vous vivrez redoutable à d'infames flatteurs.
C'eſt par le ſouvenir d'une ardeur ſi parfaite,
Que tremblant des périls où mon malheur vous jette,
J'oſe vous demander, dans un ſi juſte effroi,
Que vous ſauviez des jours que j'ai comptés à moi.
Douceur trop peu goûtée, & pour jamais finie!
J'en faiſois vanité, le Ciel m'en a punie.
Sa rigueur s'étudie aſſez à m'accabler,
Sans que la vôtre encor cherche à la redoubler.

LE COMTE.

De mes jours, il eſt vrai, l'excès de ma tendreſſe,
En vous les conſacrant, vous rendit la maîtreſſe;
Je vous donnai ſur eux un pouvoir abſolu,
Et vous l'auriez encor ſi vous l'aviez voulu.
Mais dans une diſgrace en mille maux fertile,
Qu'ai-je affaire d'un bien qui vous eſt inutile?
Qu'ai-je affaire d'un bien que le choix d'un époux
Ne vous laiſſera plus regarder comme à vous?
Je l'aimois pour vous ſeule, & votre hymen funeſte,
Pour prolonger ma vie, en a détruit le reſte.
Ah, Madame, quel coup! Si je ne puis ſouffrir
L'injurieux pardon qu'on s'obſtine à m'offrir,
Ne dites point, hélas! que j'ai l'ame trop fiere;
Vous m'avez à la mort condamné la premiere,
Et refuſant ma grace, amant infortuné,
J'exécute l'arrêt que vous avez donné.

LA DUCHESSE.

Cruel, eſt-ce donc peu qu'à moi-même arrachée,
A vos ſeuls intérêts je me ſois attachée?
Pour voir juſqu'où ſur moi s'étend votre pouvoir,
Voulez-vous triompher encor de mon devoir?
Il chancelle, & je ſens qu'en ſes rudes alarmes
Il ne peut mettre obſtacle à de honteuſes larmes,
Qui de mes triſtes yeux s'apprêtant à couler,
Auront pour vous fléchir plus de force à parler.
Quoiqu'elles ſoient l'effet d'un ſentiment trop tendre,
Si vous en profitez, je veux bien les répandre.
Par ces pleurs que peut-être en ce funeſte jour
Je donne à la pitié beaucoup moins qu'à l'amour,
Par ce cœur pénétré de tout ce que la crainte
Pour l'objet le plus cher y peut porter d'atteinte;
Enfin par ſes ſermens tant de fois répétés,
De ſuivre aveuglément toutes mes volontés,

Sauvez-vous, sauvez-moi du coup qui me menace.
Si vous êtes soumis, la Reine vous fait grace;
Sa bonté qu'elle est prête à vous faire éprouver,
Ne veut....

LE COMTE.

Ah! Qui vous perd n'a rien à conserver,
Si vous aviez flatté l'espoir qui m'abandonne,
Si n'étant point à moi, vous n'étiez à personne,
Et qu'au moins votre amour moins cruel à mes feux
M'eût épargné l'horreur de voir un autre heureux,
Pour vous garder ce cœur où vous seul avez place,
Cent fois, quoiqu'innocent, j'aurois demandé grace;
Mais vivre, & voir sans cesse un rival odieux....
Ah! Madame, à ce nom je deviens furieux;
De quelque emportement si ma rage est suivie,
Il peut être permis à qui sort de la vie.

LA DUCHESSE.

Vous sortez de la vie? Ah! Si ce n'est pour vous,
Vivez pour vos amis, pour la Reine, pour tous,
Vivez pour m'affranchir d'un péril qui m'étonne;
Si c'est peu de prier, je le veux, je l'ordonne.

LE COMTE.

Cessez en l'ordonnant, cessez de vous trahir;
Vous m'estimeriez moins, si j'osois obéir.
Je n'ai pas mérité le revers qui m'accable,
Mais je meurs innocent, & je vivrois coupable.
Toujours plein d'un amour dont sans cesse en tous lieux
Le triste accablement paroîtroit à vos yeux,
Je tâcherois d'ôter votre cœur, vos tendresses
A l'heureux.... Mais pourquoi ces indignes foiblesses:
Voyons, voyons, Madame, accomplir sans effroi
Les ordres que le Ciel a donnés contre moi.
S'il souffre qu'on m'immole aux fureurs de l'envie,
Du moins il ne peut voir de taches dans ma vie.

Tout le temps qu'à mes jours il avoit destiné,
C'est vous & mon pays à qui je l'ai donné.
Votre hymen, des malheurs pour moi le plus insigne,
M'a fait voir que de vous je n'ai pas été digne,
Que j'eus tort quand j'osai prétendre à votre foi,
Et mon ingrat pays est indigne de moi.
J'ai prodigué pour lui cette vie, il me l'ôte;
Un jour peut-être, un jour il connoîtra sa faute;
Il verra par les maux qu'on lui fera souffrir...

SCENE VI.

LA DUCHESSE, LE COMTE D'ESSEX, CROMER, GARDES, *Suite de la Duchesse.*

LE COMTE.

Mais, Madame, il est temps que je songe à mourir,
On s'avance, & je vois sur ces tristes visages
De ce qu'on veut de moi de pressans témoignages.
Partons, me voilà prêt. Adieu, Madame, il faut
Pour contenter la Reine aller sur l'échafaud.

LA DUCHESSE.

Sur l'échafaud? Ah, Ciel! Quoi, pour toucher votre ame,
La pitié... Soutiens-moi...

LE COMTE.

Vous me plaignez, Madame,
Veuille le juste Ciel, pour prix de vos bontés,
Vous combler & de gloire & de prospérités,

Et répandre ſur vous tout l'éclat qu'à ma vie
Par un arrêt honteux ôte aujourd'hui l'envie.
Avancez, je vous ſuis. * Prenez ſoin de ſes jours,
L'état où je la laiſſe, a beſoin de ſecours.

(à une ſuivante de la Ducheſſe.)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

L'Approche de la mort n'a rien qui l'intimide ?
Prêt à ſentir le coup, il demeure intrépide ?
Et l'ingrat, dédaignant mes bontés pour appui,
Peut ne s'étonner pas, quand je tremble pour lui ?
Ciel ! Mais en lui parlant, as-tu bien ſçu lui peindre
Et tout ce que je puis & tout ce qu'il doit craindre ?
Sçait-il quels durs ennuis mon triſte cœur reſſent ?
Que dit-il ?

TILNEY.

Que toujours il vécut innocent,
Et que ſi l'impoſture a pu ſe faire croire,
Il aime mieux périr que de trahir ſa gloire.

ELISABETH.

Aux dépens de la mienne il veut, le lâche, il veut
Montrer que ſur ſa Reine il connoît ce qu'il peut;
De cent crimes nouveaux fut ſa fierté ſuivie,
Il ſçait que mon amour prendra ſoin de ſa vie.
Pour vaincre ſon orgueil prompt à tout employer,
Juſques ſur l'échafaud je voulois l'envoyer,
Pour derniere eſpérance eſſayer le remede;
Mais la honte eſt trop forte, il vaut mieux que je cede,
Que ſur moi, ſur ma gloire, un changement ſi prompt
D'un arrêt mal donné faſſe tomber l'affront.

Cependant quand pour lui j'agis contre moi-même,
Pour qui le conserver ? Pour la Duchesse, il l'aime.

TILNEY.

La Duchesse ?

ELISABETH.

Oui, Suffolc fut un nom emprunté,
Pour cacher un amour qui n'a point éclaté.
La Duchesse l'aima ; mais sans m'être infidele,
Son hymen l'a fait voir, je ne me plains point d'elle.
Ce fut pour l'empêcher, que courant au Palais,
Jusques à la révolte il poussa ses projets.
Quoique l'emportement ne fut pas légitime,
L'ardeur de s'élever n'eut point de part au crime ;
Et l'Irlandois, par lui, dit-on, favorisé,
L'a pu rendre suspect d'un accord supposé.
Il a des ennemis, l'imposture a ses ruses,
Et quelquefois l'envie... Ah, foible, tu l'excuses ?
Quand aucun attentat n'auroit noirci sa foi,
Qu'il seroit innocent, peut-il l'être pour toi ?
N'est-il pas, n'est-il pas ce sujet téméraire
Qui faisant son malheur d'avoir trop sçu te plaire,
S'obstine à préférer une honteuse fin
Aux honneurs dont ta flamme eût comblé son destin ?
C'en est trop, puisqu'il aime à périr, qu'il périsse.



SCENE II.

ELISABETH, TILNEY, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

AH! grace pour le Comte, on le mene au supplice.

ELISABETH.

Au supplice?

LA DUCHESSE.

Oui, Madame, & je crains bien, hélas!
Que ce moment ne soit celui de son trépas.

ELISABETH *à Tilney.*

Qu'on l'empêche, cours, vole, & fais qu'on le ramene.
Je veux, je veux qu'il vive.

SCENE III.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

ENfin, superbe Reine,
Son invincible orgueil te réduit à céder,
Sans qu'il demande rien tu veux tout accorder.
Il vivra, sans qu'il doive à la même priere
Ces jours qu'il n'employera qu'à te rendre moins fiere,
Qu'à te faire mieux voir l'indigne abaissement
Où te porte un amour qu'il brave impunément.

Tu n'es plus cette Reine autrefois grande, auguste ;
Ton cœur s'est fait esclave, obéis, il est juste.
Cessez de soupirer, Duchesse, je me rends,
Mes bontés de ses jours vous sont de sûrs garans.
C'est fait, je lui pardonne.

LA DUCHESSE.

Ah ! que je crains, Madame,
Que son malheur trop tard n'ait attendri votre ame !
Une secrete horreur me le fait pressentir.
J'étois dans la prison d'où je l'ai vu sortir,
La douleur qui des sens m'avoit ôté l'usage,
M'a du temps près de vous fait perdre l'avantage ;
Et ce qui doit sur-tout augmenter mon souci,
J'ai rencontré Coban à quelques pas d'ici.
De votre cabinet, quand je me suis montrée,
Il a presque voulu me défendre l'entrée.
Sans doute il n'étoit là qu'afin de détourner
Les avis qu'il a craint qu'on ne vous vînt donner.
Il hait le Comte, & prête au parti qui l'accable
Contre ce malheureux un secours redoutable.
On vous aura surprise, & tel est de mon sort....

ELISABETH.

Ah ! si ses ennemis avoient hâté sa mort,
Il n'est ressentiment, ni vengeance assez prompte
Qui me pût....

SCENE IV.

ELISABETH, LA DUCHESSE, CECILE.

ELISABETH.

APprochez ; qu'avez-vous fait du Comte ?
On le mene à la mort, m'a-t-on dit.

CECILE.

Son trépas
Importe à votre gloire ainsi qu'à vos Etas,
Et l'on ne peut trop tôt prévenir par sa peine
Ceux qu'un appui si fort à la révolte entraîne.

ELISABETH.

Ah ! Je commence à voir que mon seul intérêt
N'a pas fait l'équité de ce cruel arrêt.
Quoi ! L'on sçait que tremblante à souffrir qu'on le donne,
Je ne veux qu'éprouver si sa fierté s'étonne;
C'est moi sur cet arrêt que l'on doit consulter,
Et sans que je le signe, on l'ose exécuter.
Je viens d'envoyer l'ordre afin que l'on arrête;
S'il arrive trop tard, on payera sa tête;
Et de l'injure faite à ma gloire, à l'Etat,
D'autre sang, mais plus vil, expiera l'attentat.

CECILE.

Cette perte pour vous sera d'abord amere;
Mais vous verrez bientôt qu'elle étoit nécessaire.

ELISABETH.

Qu'elle étoit nécessaire ! Otez-vous de mes yeux,
Lâche, dont j'ai trop cru l'avis pernicieux.
La douleur où je suis ne peut plus se contraindre,
Le Comte par sa mort vous laisse tout à craindre;
Tremblez pour votre sang si l'on répand le sien.

CECILE.

Ayant fait mon devoir, je puis ne craindre rien,
Madame, & quand le temps vous aura fait connoître
Qu'en punissant le Comte, on n'a puni qu'un traître,
Qu'un sujet infidele. . .

ELISABETH.

Il l'étoit moins que toi,
Qui t'armant contre lui t'es armé contre moi.
J'ouvre trop tard les yeux pour voir ton entreprise;
Tu m'as par tes conseils honteusement surprise,
Tu m'en feras raison.

CECILE.

Ces violens éclats. . . .

ELISABETH.

Va, fors de ma préfence, & ne replique pas.

SCENE V.

ELISABETH, LA DUCHESSE.

ELISABETH.

Ducheffe, on m'a trompée, & mon ame interdite
Veut en vain s'affranchir de l'horreur qui l'agite.
Ce que je viens d'entendre explique mon malheur :
Ces témoins écoutés avec tant de chaleur,
L'arrêt fi-tôt rendu, cette peine fi prompte,
Tout m'apprend, me fait voir l'innocence du Comte ;
Et pour joindre à mes maux un tourment infini,
Peut-être je l'apprends après qu'il eft puni.
Durs, mais trop vains remords ! Pour commencer ma peine,
Traitez-moi de rivale, & croyez votre haine ;
Condamnez, déteftez ma barbare rigueur,
Par mon aveugle amour je vous coûte fon cœur,
Et mes jaloux tranfports favorifant l'envie,
Peut-être encor, hélas ! vous coûteront fa vie.



SCENE VI.

ELISABETH, LA DUCHESSE, TILNEY.

ELISABETH.

Quoi! déjà de retour? As-tu tout arrêté?
A-t-on reçu mon ordre? Est-il exécuté?

TILNEY.

Madame....

ELISABETH.

Tes regards augmentent mes alarmes.
Qu'est-ce donc? Qu'a-t-on fait?

TILNEY.

Jugez-en par mes larmes.

ELISABETH.

Par tes larmes! Je crains le plus grand des malheurs;
Ma flamme t'est connue, & tu verses des pleurs!
Auroit-on, quand l'amour veut que le Comte obtienne....
Ne m'apprends point sa mort, si tu ne veux la mienne.
Mais d'une ame égarée, inutile transport!
C'en sera fait sans doute.

TILNEY.

Oui, Madame.

ELISABETH.

Il est mort,
Et tu l'as pu souffrir?

TILNEY.

Le cœur saisi d'alarmes,
J'ai couru; mais par-tout je n'ai vu que des larmes,
Ses ennemis, Madame, ont tout précipité,
Déjà ce triste arrêt étoit exécuté;

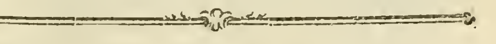
Et sa perte si dure à votre ame affligée,
Permise malgré vous, ne peut qu'être vengée.

ELISABETH.

Enfin ma barbarie en est venue à bout.
Duchesse, à vos douleurs je dois permettre tout;
Plaignez-vous, éclatez. Ce que vous pourrez dire
Peut-être avancera la mort que je desire.

LA DUCHESSE.

Je cede à la douleur, je ne puis le celer,
Mais mon cruel devoir me défend de parler;
Et comme il m'est honteux de montrer par mes larmes
Qu'en vain de mon amour il combattoit les charmes,
Je vais pleurer ailleurs, après ces rudes coups,
Ce que je n'ai perdu que par vous & pour vous.

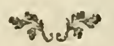


SCENE VII.

ELISABETH, TILNEY.

ELISABETH.

LE Comte ne vit plus, ô Reine, injuste Reine,
Si ton amour le perd, qu'eût pu faire ta haine?
Non, le plus fier tyran par le sang affermi...



SCENE DERNIERE.

ELISABETH, SALSBURY, TILNEY.

ELISABETH.

Hé bien, c'en est donc fait ? Vous n'avez plus d'ami.

SALSBURY.

Madame, vous venez de perdre dans le Comte
Le plus grand: ..

ELISABETH.

Je le sçais, & le sçais à ma honte ;
Mais si vous avez cru que je voulois sa mort,
Vous avez de mon cœur mal connu le transport.
Contre moi, contre tous, pour lui sauver la vie,
Il falloit tout oser, vous m'auriez bien servie ;
Et ne jugiez-vous pas que ma triste fierté
Mendioit pour ma gloire un peu de sûreté ?
Votre foible amitié ne l'a pas entendue,
Vous l'avez laissé faire, & vous m'avez perdue.
Me faisant avertir de ce qui s'est passé,
Vous nous sauviez tous deux.

SALSBURY.

Hélas, qui l'eût pensé ?
Jamais effet si prompt ne suivit la menace.
N'ayant pu le résoudre à vous demander grace,
J'assemblois ses amis pour venir à vos pieds
Vous montrer par sa mort dans quels maux vous tombiez,
Quand mille cris confus nous sont un sûr indice
Du dessein qu'on a pris de hâter son supplice.

Je dépêche aussi-tôt vers vous de tous côtés.

ELISABETH.

Ah! Le lâche Coban les a tous arrêtés.
Je vois la trahison.

SALSBURY.

Pour moi sans me connoître,
Tout plein de ma douleur, n'en étant plus le maître,
J'avance, & cours vers lui d'un pas précipité.
Aux pieds de l'échafaud je le trouve arrêté:
Il me voit, il m'embrasse, & sans que rien l'étonne;
Quoiqu'à tort, me dit-il, *la Reine me soupçonne,*
Voyez-la de ma part, & lui faites sçavoir
Que rien n'ayant jamais ébranlé mon devoir,
Si contre ses bontés j'ai fait voir quelque audace,
Ce n'est pas par fierté que j'ai refusé grace.
Las de vivre, accablé des plus mortels ennuis,
En courant à la mort, ce sont eux que je fuis:
Et s'il m'en peut rester quand je l'aurai soufferte,
C'est de voir que déjà triomphant de ma perte,
Mes lâches ennemis lui feront éprouver....
On ne lui donne pas le loisir d'achever.
On veut sur l'échafaud qu'il paroisse, il y monte;
Comme il se dit sans crime, il y paroît sans honte,
Et saluant le peuple, il le voit tout en pleurs,
Plus vivement que lui ressentir ses malheurs.
Je tâche cependant d'obtenir qu'on differe
Tant que vous ayiez sçu ce que l'on ose faire.
Je pousse mille cris pour me faire écouter;
Mes cris hâtent le coup que je pense arrêter.
Il se met à genoux; déjà le fer s'apprête
D'un visage intrépide il présente sa tête,
Qui du tronc séparée...

ELISABETH.

Ah! ne dites plus rien,
Je le sens, son trépas sera suivi du mien.

Fiere de tant d'honneurs, c'eſt par lui que je regne,
C'eſt par lui qu'il n'eſt rien où ma grandeur n'atteigne;
Par lui, par ſa valeur ou tremblans ou défairs,
Les plus grands Potentats m'ont demandé la paix,
Et j'ai pu me réſoudre.... Ah, remords inutile!
Il meurt, & par toi ſeule, ô Reine trop facile!
Après que tu dois tout à ſes fameux exploits,
De ſon ſang pour l'Etat répandu tant de fois,
Qui jamais eût penſé qu'un arrêt ſi funeſte
Dût ſur un échafaud faire verſer le reſte?
Sur un échafaud, Ciel! Quelle horreur! Quel revers!
Allons, Comte, & du moins aux yeux de l'univers,
Faiſons que d'un infame & rigoureux ſupplice
Les honneurs du tombeau réparent l'injuſtice.
Si le Ciel à mes vœux peut ſe laiſſer toucher,
Vous n'aurez pas long-temps à me la reprocher.

FIN.

JUGEMENT

DE LA TRAGÉDIE

DU COMTE D'ESSEX.

Cette Tragédie est du nombre de celles qui soutiennent & qui font honneur à la Scene Françoise, & elle mérite d'y tenir sa place. Le sujet en est grand, l'intrigue est bien conduite & très-simple, les personnages bien peints & bien soutenus. Il n'y a pas un Rôle foible.

Il est vrai que le fond du Sujet appartenoit à un autre : M. de la Calprenede l'avoit traité quarante ans auparavant ; mais M. T. Corneille *se le rendit propre par la nouvelle tournure sous laquelle il le présenta.*

Cette Piece fut d'abord critiquée : une douzaine de vers négligés fit dire que le Comte d'Essex seroit plus promptement condamné en France qu'il ne l'avoit été en Angleterre, cependant les grandes Assemblées continuerent ; & il fut aisé à la célebre Chammélé, qui jouoit le Rôle intéressant d'Elisabeth, de faire couler des pleurs. On voulut imputer à M. T. Corneille *d'avoir falsifié l'Histoire, parce qu'il ne s'étoit pas servi de l'incident d'une bague qu'on prétendoit avoir été donnée par la Reine à ce Compte, pour gage d'un pardon certain, quelque crime qu'il pût jamais commettre ; mais M. T.* Corneille *assuroit que cette bague étoit de l'invention de M. de la Calprenede, & qu'il n'en avoit rien lu dans aucun Historien. De plus, c'est une particularité qu'un Auteur seroit bien en droit de supprimer, quand même il l'auroit trouvée dans l'Histoire.*

Fin des Chef-d'Œuvres de P. & T. CORNEILLE.



